Perturbations
sur les hauts-plateaux
Dana Hilliot

# Perturbations sur les Hauts-Plateaux

DU MÊME AUTEUR

*Un Débarras*, Éditions L'Orpailleur, 2014.
*Alpestres*, Éditions L'Orpailleur, 2016.
*Sauver sa peau*, Éditions L'Orpailleur, 2016.
*L'Émancipation des domestiques*, 1ère édition : la P'tite Hélène, 2018, réédition 2024.
*Moldanau*, auto-édition 2023.
*Perturbations sur les Hauts-Plateaux*, auto-édition 2023.

ESSAIS :
*Vivre Ici. Chroniques de l'arrière-pays*, auto-édition 2016.
*La Rivalité des Méthodes*, auto-édition 2012.

Dana Hilliot

# Perturbations sur les Hauts-Plateaux

*roman*

Perturbations sur les hauts-plateaux

Licence Creative Commons :
**CC BY-NC-SA 4.0 Deed** (Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International)
danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

*« La raison pour laquelle certains peuples ne sont pas devenus civilisés, ne se sont pas « développés », ne tient peut-être pas à leur manque de talent, à leur retard, mais pourrait bien s'expliquer historiquement par leur désir d'éviter ce qu'ils considèrent comme les inconvénients de l'État. »*

James C. Scott, *Zomia ou l'Art de ne pas être gouverné*.

« *You know my mother doesn't know I'm here, she doesn't know I work in night clubs. She thinks I'm still in jail.* »

Blossome Dearie at Ronnie Scott's (1966)

# 1.

Une brise instante venue du sud nous enveloppait le visage, hésitant, au gré des rafales, entre caresse et morsure. Pour s'en protéger, on s'était caché entre deux gros rochers de schiste au sommet du Puy de Niermont. Jusqu'à présent, le mois de décembre n'avait été qu'un prolongement de l'automne, en plus ensoleillé, et, même en montagne, les jours sans dégel se comptaient sur les doigts d'une seule main. Cependant, à cette altitude, 1500 mètres à quelques cailloux près, on appréciait tout de même le bonnet, les gants et la doudoune.

— Le temps va peut-être changer, murmura Jonathan en tirant de son sac à dos un thermos de café dont il me versa une tasse.

Laissant le liquide encore chaud s'écouler dans ma gorge sèche, je fermai les yeux. Dans le vallon en contrebas, les chiens, surexcités par la surabondance des êtres vivants tout autour d'eux, aboyaient de concert. Le sifflement perçant d'un milan royal paralysait de terreur quelques rongeurs ayant tenté une sortie téméraire hors du terrier. Décembre tirait vers sa fin, on était déjà le 18 du mois, mais les taupinières fumaient comme en début d'été.

Iris, mon épagneule, et Léopold, le griffon de Jonathan, avaient fait connaissance lors d'une balade en forêt, précédant la rencontre de leurs humains adoptifs. Et depuis, chaque mardi ou peu s'en faut, nous crapahutions tous les quatre, Jonathan, les deux cabots et moi, sur les hauts plateaux. Nous nous donnions rendez-vous sur le parking de la clairière au bois des Fraux. Nous traversions ensuite la forêt en suivant nos propres sentes ou celles des animaux, avant de grimper

sur la colline de la Roche Jean, descendant ensuite le long des ruisseaux, longeant les tourbières, puis, après les burons de l'ancienne vacherie de Niermont qui offrait un abri sûr en cas d'orage, nous faufilions à travers les genêts jusqu'au sommet.

Quand les chiens levaient une bécasse ou une grive, mon compagnon tirait parfois quelques coups de fusils, mais la plupart du temps, l'arme demeurait en position cassée, bandoulière à l'épaule. Jonathan appréciait la conversation tout autant que la chasse, en compensation de la solitude à laquelle son boulot d'agent environnemental l'astreignait. Les ruisseaux de montagne, les tourbières, les marais, tout ce que les plateaux comptaient encore de zones humides, focalisaient son attention. Il pouvait passer un bon bout de temps agenouillé en examinant les grenouilles rousses et les crapauds calamites dissimulés sous les cailloux, un Azuré des mouillères voletant d'une fleur à l'autre, une drosera attendant patiemment aux abords d'une tourbière qu'une proie séduite par ses couleurs vives se prenne au piège de ses feuilles collantes, ou une orchidée solitaire, probablement peu consciente de sa beauté, s'efforçant de survivre au piétinement des animaux alentours. Des êtres qu'il devait être un des rares sur la Planèze à être capable d'identifier. Là où un ignare dans mon style voit un arbre, un ruisseau, de l'herbe et un oiseau, Jonathan vous révèle un bouleau nain, une écrevisse à pattes jaunes, les traces d'un loup gris, une anémone pulsatile et un milan royal.

J'attendais sans rien faire de spécial, observant alternativement mon ami naturaliste à sa besogne, les ébats des chiens dans l'herbe rase, et l'ombre massive des montagnes qui saturaient l'horizon vers l'ouest. Je prenais parfois quelques photographies. Les mêmes paysages variant au gré des lumières changeantes. Depuis notre promontoire, nous jouissions d'une vue à 360 degrés sur le territoire. Vus d'ici, les villages et les hameaux qui ponctuaient le plateau en contrebas semblaient figés pour l'éternité, et pourtant, nous savions bien que la majorité de ces bâtisses étaient désormais

inhabitées. Restaient quelques obstinés qui tenaient bon, par amour du pays, ou bien parce qu'ils n'osaient pas prendre le risque de commencer une vie nouvelle dans un environnement hostile et inconnu. Les jeunes se faisaient rares. Nombre de ceux qui vivaient là étaient nés au siècle dernier si bien que la pyramide des âges prenait la forme d'un triangle inversé. J'avais débarqué ici, une dizaine d'années auparavant, à 45 ans, vaguement décidé à entamer une carrière de détective privé en milieu rural, après avoir exercé en milieu urbain pendant deux décennies. Autant dire que mon arrivée n'avait guère contribué à faire baisser la moyenne d'âge ni à raviver une économie moribonde.

Jonathan, lui, n'avait jamais envisagé de quitter le pays, ayant échappé miraculeusement aux vagues de licenciements successives orchestrées par les élus locaux : pourquoi financer des employés qui vous exhibaient régulièrement des rapports apocalyptiques concernant la baisse de la biodiversité, rapports dont ne manquaient pas de s'emparer les partis d'opposition ? C'était tout bonnement se tirer une balle dans le pied. Comme les agents environnementaux n'étaient plus assez nombreux pour accomplir les missions censées être de leur ressort, évaluer l'état de santé des populations animales et végétales, surveiller le débit et la vigueur des ruisseaux et des rivières, protéger les tourbières et les quelques réserves naturelles miraculeusement conservées, Jonathan n'avait plus le loisir d'alerter qui que ce soit, et se contentait désormais du minimum. Personne ne lui en voudrait, surtout pas les responsables politiques pour lesquels il n'était qu'un symbole commode et peu coûteux, la preuve que l'État se préoccupait encore des écrevisses et des zones humides.

Il extirpa du sac une moitié de pain à croûte épaisse, un saucisson de sanglier, une tranche de pâté fait maison sans oublier une demi-livre de fromage local, et on s'installa pour déjeuner. Les chiens galopaient encore sur la crête, à un bon kilomètre vers l'Ouest et les hauteurs. Toutefois, attirés sans

doute par l'odeur lointaine, ils firent demi-tour comme s'ils s'étaient donnés le mot, parfaitement synchrones. A peine le temps de croquer dans le sandwich au pâté de lièvre qu'ils apparurent, langue pendante et tout essoufflés. Je caressai l'encolure au parfum de vase de ma chère Iris.

— *Hungry now Miss* ?

— T'as faim mon gars ? demanda en écho Jonathan à son griffon dont les pattes s'étaient épaissies d'une belle couche de tourbe et de boue.

Les cabots ne se firent pas prier.

— Ta chienne va bien ? Tu lui causes toujours en anglais ?

— Mouais, fis-je, tout en mâchonnant le saucisson coriace. Iris va bien oui. Son état varie avec les températures.

— Oui, pareil pour Léopold, dit-il en désignant son griffon qui s'était caché dans un recoin rocheux pour déguster à sa guise un bout de saucisson coriace. En été, il se traîne, cherche de l'ombre, reste à la maison. Mais en cette saison, il rajeunit à vue d'œil.

— Un peu comme nous finalement. Sinon, pour l'anglais, c'est un truc entre nous. Ça m'est venu comme ça, dès le début, quand elle a débarqué au camping.

— C'est une épagneule Springer après tout, la race est originaire d'Angleterre non ?

— Oui. À ce qu'il paraît.

Voilà qui surprenait toujours ceux qui en étaient témoins : je m'adressais à Iris en anglais. Ce que je me gardais toutefois d'avouer, c'est qu'elle me transmettait des pensées, pour ainsi dire, elle aussi en anglais, et plus précisément dans un anglais plus ou moins teinté d'écossais : il m'avait fallu une ou deux années avant d'admettre que je ne souffrais pas d'hallucinations auditives ou d'une forme inédite de délire linguistique. Et une année de plus pour identifier le dialecte dans lequel ma chienne me faisait part de ses pensées, et d'en

apprendre quelques rudiments. Évidemment, il n'était pas question d'expliquer cette particularité. Je me contentais de dire que oui, je parlais en anglais à ma chienne, par habitude, sans qu'il y ait véritablement de raison, sans préciser qu'elle me répondait en écossais. Mais après tout, qui sait ? J'étais peut-être bel et bien cinglé. Ce qui n'avait sans doute que peu d'importance alors que le monde lui aussi sombrait dans la démence.

Mais Jonathan se montrait bien curieux ce matin-là, et avait une autre question à me poser.

— Dans ton métier…, commença-t-il.

Il renifla l'air ambiant tout à fait comme son chien.

— Tu es armé ? Tu as déjà…

— Tiré sur quelqu'un ? Non. Je n'ai même pas d'arme Jo. Juste une espèce de bombe au poivre au cas où les choses se gâtent.

— Et ça se gâte souvent ?

— C'est arrivé. Mais je vais pas te mentir, c'est plutôt rare. Neuf fois sur dix, je me coltine les adultères, les fugues d'ados et les indélicatesses comptables du business local. Quelques menaces, une bousculade de temps en temps, de l'intimidation le plus souvent. Même la bombe au poivre, je ne m'en suis jamais servi.

— C'est plutôt un truc pour les ours, ça, le poivre, fit-il remarquer.

— Pour le moment, je n'ai pas croisé d'ours non plus.

— Ça pourrait bien arriver. On en a observé quelques-uns dans les Cévennes, qui remontaient des Pyrénées.

J'ôtai le gant de ma main droite exhibant ma seule et unique blessure de guerre. Jonathan émit un petit sifflement.

— Ah ! Je t'avais jamais demandé pour ça. Je croyais que

tu t'étais blessé en coupant du bois ou je ne sais quoi. On t'a découpé le petit doigt ?

— Juste une phalange, mais ça m'a suffi. Le message était clair. J'ai laissé tomber l'affaire. Lâchement. J'ai quitté la Belgique et je me suis pointé ici.

Depuis qu'on se connaissait, on parlait de tout et de rien, mais plutôt du présent et du futur, rarement du passé, sans doute par pudeur. Je savais qu'il était originaire d'Aurillac, de l'autre côté de la montagne, d'une famille nombreuse et petite bourgeoise, dont il était le dernier rejeton, vaguement marginal. Une frangine enseignante, l'autre médecin, un frère aîné ingénieur, avec lesquels il n'entretenait que des rapports lointains.

Les deux chiens étaient retournés à la tourbière en contrebas de la petite montagne sur laquelle nous étions juchés. Trêve d'aboiements et de galopades : l'affaire semblait sérieuse. Immobiles, une patte avant repliée, prêts à bondir. *Chip Chip Chip Chip*, chantonnait l'oiseau, ne se doutant de rien.

— Une bécassine, déclara Jonathan.

Il me tendit les jumelles. Picorant dans les hautes herbes, l'oiseau au long bec élancé, en robe grise et brune, décolla précipitamment : les deux prédateurs canins plongèrent de concert dans le marécage. Nous étions seuls sur les hauts-plateaux. Devant nous s'étendaient des kilomètres de prairies s'élevant en pente douce jusqu'au col de Prat-de-Bouc. Une brume légère montait depuis les zones humides. À plus haute altitude, quelques nappes de nuages enveloppaient amoureusement les crêtes autour du Plomb. J'adorais ces matinées d'hiver. La neige n'allait pas tarder, c'était sans doute une question de jours maintenant. On sortait d'une période d'ensoleillement inhabituelle pour un mois de décembre. Inhabituelle, toutefois, n'était plus le mot qui

convenait. Il témoignait juste de l'étonnement qui subsistait encore chez ceux qui avaient vécu d'autres périodes climatiques où, durant le début de l'hiver, les ciels gris baignaient les paysages, et la pluie laissait volontiers place à la neige. L'hiver dernier, pour la première fois de mémoire humaine, les crêtes étaient repassées au brun gris rocheux en plein mois de janvier, sous l'effet d'une vague de chaleur digne d'un mois de mai. On n'avait observé aucune gelée, même nocturne, durant les mois suivants.

Jonathan, avisa les petites plantes fleurissant à nos pieds, des fleurs qui ne sortaient habituellement de leur torpeur hivernale qu'au printemps.

— Les petites. Elles s'éveillent bien trop tôt. Elles sont paumées.

Puis, levant la tête en direction des immenses prairies vers l'Est, couvertes de panneaux solaires et d'éoliennes.

— C'est absurde.

Le paysage de la Planèze, loin d'être aussi plat que son nom le suggère, n'offrait plus qu'une succession sans fin de plaques argentées qui s'orientaient alternativement à l'Est, puis à l'Ouest, suivant la course du soleil dont elles s'abreuvaient littéralement, telles des plantes métalliques, adonnée à une seule tâche : transformer la chaleur en énergie. À moins de passer des heures à les observer depuis les hauteurs, leur mouvement était imperceptible. Mon amie Maria les comparait aux disciples d'une église qui auraient consacré la totalité de leur existence à l'adoration de la lumière. Sur ces créatures, dont la destinée se confondait entièrement avec leur finalité, veillaient une armée bourdonnante de drones militaires qui survolaient nuit et jour les prairies solaires, infaillibles bergers prompts à identifier le moindre dysfonctionnement des bêtes immobiles et à les protéger

d'éventuels visiteurs inopportuns. Des grilles hautes comme deux hommes clôturaient entièrement les parcs solaires occupant une superficie de plusieurs milliers d'hectares qui ne cessait de croître. Les minuscules villages qui parsemaient hier encore le plateau abritaient désormais des centres logistiques. Seuls étaient encore habités les bourgs plus importants, où quelques employés de *Global Energie* s'étaient installés, freinant à peine l'irrésistible effondrement démographique.

Sur les crêtes, les pales des éoliennes brassaient l'air quand le vent soufflait, enfilade de géants soulignant l'horizon. Seuls les plus hauts sommets, au cœur des monts du Cantal, échappaient à leur emprise. Ces créatures qu'alimentaient le soleil et le vent fournissaient en électricité des villes lointaines, dédaignant le pays qui les hébergeait et les populations qui persistaient à vivre à leur proximité. Les hauts-plateaux avaient trouvé leur utilité, en même temps que leur intérêt politique si l'on peut parler ainsi : spécialisés dans ressources énergétiques et réserves naturelles, ils n'avaient plus vocation à accueillir des êtres humains. Exceptés quelques-uns chargés d'optimiser son fonctionnement.

On n'évoquait qu'à demi-mot l'accident de la centrale nucléaire de Cruas, avec la pudeur inquiète qui caractérise le plus souvent les victimes de traumatisme collectif. Une dizaine de milliers de riverains transformés en zombies, et d'autres milliers en malades incurables. Une dévastation environnementale, polluant les eaux du Rhône pour les siècles à venir. On aurait pu penser que la catastrophe allait clouer définitivement le bec des sectateurs de la croissance économique et des adorateurs de l'atome. Ce fut le cas. Durant quelques mois. Seulement quelques mois. Une fois la pression médiatique retombée, la machinerie capitaliste s'était remise en branle en silence, indifférente et oublieuse, et c'en était déjà fini des actes de contrition gouvernementaux, des promesses de sobriété énergétique. On avait simplement dû se résoudre à fermer les centrales bâties au bord des fleuves à

cause des débits d'eau bien trop faibles, et l'opinion publique, dans une grande majorité, s'était convertie aux vertus du soleil et du vent, acceptant le sacrifice des vastes espaces autrefois dédiés à l'élevage bovin. La sobriété énergétique n'était déjà plus à l'ordre du jour, excepté pour les plus pauvres qui s'entassaient dans les bidonvilles de plus en plus vastes aux abords des villes et n'avaient guère d'autre choix que de limiter leurs émissions carbonées.

— On dirait une planète terraformée, comme dans les bouquins de Kim Stanley Robinson.

— La nôtre, de planète, répliqua Jonathan, est déjà une planète terraformée d'une certaine manière. Pas la peine d'aller sur Mars pour voir ce genre de choses.

Je dois toutefois avouer que ce tableau fantastique n'était pas sans attrait. À bien y songer, les paysages n'ont jamais cessé d'être transformés par les hommes et les animaux. Les forêts que nous avions traversées ce matin avaient été plantées au milieu du siècle dernier, recouvrant d'anciens pacages à brebis à la végétation rase. Les genêts envahissaient désormais les prairies d'altitude désertées par les troupeaux de bovins. Au printemps, les versants de nos montagnes se drapaient d'un jaune vif, ponctué des teintes rouges et brunes des bruyères. Parfois, juché sur un rocher de pierre volcanique déposé là par un accident géologique au Quaternaire, je me laissais aller à contempler ces milliers de panneaux métalliques qui brillaient de manière obscène, sous les lumières rouge et orangées de la fin du jour. Ou les ombres imposantes des éoliennes qui découpaient l'horizon. Je n'aurais pas osé admettre devant Jonathan que s'y manifestait une certaine beauté. Une beauté certes indécente, mais troublante.

# 2

Une nouvelle affaire m'attendait, de retour chez moi, c'est-à-dire au camping de la Margeride, sis sur les hauteurs de Saint Flour, et plus précisément dans un mobile-home de 25 mètres carrés entouré de sapins s'efforçant de survivre au changement climatique. Il s'était bien écoulé quatre mois depuis ma dernière enquête, une suspicion d'arnaque à l'assurance suite à l'incendie d'un entrepôt près d'Issoire, qui avait abouti à un virement de trois mille euros sur mon compte bancaire, après quoi je me la coulais douce durant tout l'automne. Comme souvent, je devais à Maria de me remettre au boulot.

Les notes sautillantes du premier mouvement du *Trio Dumky* de Dvorak s'échappaient de la fenêtre ouverte du mobile-home de ma voisine, précédant une partie de violon langoureuse. Yvan, bravant la fraîcheur assis à la grande table en bois qui nous faisait office de bureau, cuisine et salle de réunion, s'affairait sur un petit ordinateur portable : il étudiait probablement la circulation des masses d'air dans la stratosphère, ou quelque chose dans ce genre – du Chinois pour moi.

Yvan s'efforçait de m'initier à la météo et Maria à la musique classique. Elle avait officié comme altiste dans le quatuor Bonis, du nom d'une compositrice du siècle dernier connue de quelques mélomanes érudits, et s'y connaissait donc en musique de chambre. Ce qui n'épuisait pas son talent, lequel la conduisit à embrasser la carrière de comédienne au théâtre, de monteuse dans des films expérimentaux, d'archéologue au Proche-Orient, et enfin, l'âge venu, de designer pour le web. La biographie d'Yvan rivalisait sans

peine en péripéties, avec toutefois un aspect plus nébuleux, voire énigmatique. On avait tout imaginé Maria et moi : caïd de la mafia, repris de justice, mercenaire, légionnaire, espion, agent double. Les tatouages qui ornaient ses avant-bras musclés, ajouté au fait qu'il se déplaçait le plus souvent à l'aide de deux béquilles – ça le soulageait, expliquait-il, de blessures qu'il se gardait bien de détailler –, qu'il avait un accent vaguement slave, ou d'Europe Centrale, qu'il aimait les musiques africaines – sans doute avait-il « travaillé », d'une façon ou d'une autre, sur le continent noir –, et surtout qu'il se contentait de sourire quand on le titillait au sujet de son passé, tout concourait à nourrir les fantasmes d'un détective privé et d'une femme à la curiosité viscérale.

Néanmoins, pour mes deux compagnons comme pour moi, l'heure de la fin des aventures avait sonné. Il était désormais temps de vieillir, le plus agréablement si possible. L'élan romanesque dont s'était nourri nos biographies avait fini par s'épuiser. Le hasard nous avait réunis au même endroit et au même moment, dix ans auparavant, dans ce camping du bout du monde où nos existences plus ou moins tumultueuses avaient échoué. Je m'étais installé après avoir tiré de la vente de l'appartement que j'occupais à Liège un bon paquet de fric, et ma licence de détective en poche. Dans la plus grande discrétion. Ma carrière professionnelle, si c'est le nom qui lui convient, venait de prendre un tour compliqué. Le reste de mon existence aussi. En continuant à jouer de la sorte les Lew Archer de province, j'allais y laisser ma santé, mentale aussi bien que physique, voire pire : l'exil s'imposait, de préférence le plus loin possible et dans un coin suffisamment reculé pour décourager même le pire de mes ennemis. Et il se trouve que j'en avais au moins un d'ennemi.

Les touristes se faisaient rares dans le Cantal : les responsables du camping, Gabriel et Sophie, un couple de hippies qui avaient raflé le gros lot en héritant de plusieurs petits pactoles suite aux décès de leurs aïeux, vivaient

désormais à Issoire, à soixante-dix kilomètres plus au nord, et n'habitaient plus le petit chalet qui faisait office d'accueil qu'entre la fin juin et le début de septembre. Le reste de l'année, ils nous laissaient nous débrouiller, Maria, Yvan et moi. Nous étions les seuls maîtres à bord : Yvan s'occupait du gros œuvre, bricolait et réparait, Maria prenait soin de la végétation, arrosait, taillait et plantait, quant à moi, je les assistais, tondais les pelouses, faisais un peu de ménage dans les communs avant le début de la saison touristique, si on pouvait encore la qualifier de telle. Le contrat était honnête : en échange de ces menus services, nous bénéficions d'un tarif spécial pour vivre ici en attendant la fin de monde, et nous étions propriétaires de nos mobile-home respectifs.

À chaque fin d'été, Gabriel et Sophie nous invitaient à partager un repas copieux. Immanquablement, avant d'attaquer le digestif, revenait sur la table l'éventualité d'une fermeture définitive.

— C'est pas seulement que ce soit pas rentable, disait Gabriel, on n'est pas dans le besoin après tout.

— Mais plus ça va, plus la clientèle diminue, expliquait Sophie. Un de ces jours, faut admettre, y'aura plus personne.

Suivait à chaque fois un silence embarrassant. Maria et moi gardions le nez dans nos assiettes tandis qu'Yvan faisait semblant de s'intéresser à un amas de cônes tombés au pied d'un pin sylvestre, lequel s'efforçait timidement de nous procurer un peu d'ombre.

— Évidemment, je ne veux pas dire, disait Sophie, qui l'avait quand même à tout le moins suggéré, qu'il vous faudrait quitter les lieux.

— Loin de nous l'idée de vous inciter à partir, complétait Gabriel. Au contraire ! Tant que vous êtes là, d'une certaine manière, ça justifie l'ouverture.

— Et puis de toute façon, le camping est invendable, qui

pourrait vouloir acheter un endroit pareil ? concluait Sophie.

Sauf qu'à la vérité, et tout le monde autour de la table en était bien conscient, Global Energy, ou n'importe quelle autre nuée de vautours, se jetterait sur cet espace libre dès qu'il aurait été mis en vente afin de le couvrir de panneaux solaires ou d'éoliennes. À chaque fois, cet épisode dramatique se concluait de la même manière : Gabriel fermait les yeux et soupirait, accablé par le malheur des temps, Sophie se retirait pour préparer le café, et le sujet était considéré clos jusqu'à l'année suivante. Planait tout de même l'ombre ténue de cette petite épée de Damoclès sur nos mobile-home.

À la différence de mes voisins, j'avais encore besoin de gagner ma vie. Quelques affaires se présentaient, une ou deux par an, des disparitions le plus souvent, adolescents en fugue, maris en vadrouille, filles séduites par un pervers aux projets scabreux, des gens qui, pour une raison ou pour une autre, l'ennui principalement, prenaient le large sans prévenir : certains finissaient par rentrer au bercail, quand ils en avaient un, d'autres pas.

Maria la mondaine avait conservé de sa vie d'avant suffisamment de relations pour alimenter mon carnet de commandes – des affaires banales, pas de quoi écrire un polar. Ce qui m'amenait parfois à voyager. L'hiver dernier, j'avais ainsi passé quelques jours en Espagne, dans la région de Cantabrie, sur les traces d'un quadragénaire qui avait mis les bouts subitement, et, pour autant que l'on sache, sans avoir rien planifié. En fouillant sur son ordinateur, j'avais toutefois découvert qu'il se languissait d'une relation de jeunesse, qui datait de bien avant son mariage. La fille habitait non loin de Santander. Dans un dossier supposé « caché », que Maria avait ouvert en un clic de souris, il avait collecté une dizaine de photographies récentes de cette jeune fille devenue femme, ainsi que des informations, adresse, numéro de téléphone, mail et parcours professionnel. Il avait fait tout le travail pour

moi. L'épouse n'en était pas moins admirative de ma sagacité et ne se fit pas prier pour me payer une virée en Espagne.

J'avais pris je ne sais combien de bus et de trains pour me rendre sur les lieux, cependant, comme je partais à la fin de l'automne, le voyage avait été agréable : je l'aurais moins bien vécu en toute autre saison, avec les chaleurs absurdes qui duraient désormais de la fin mai jusqu'à la mi-octobre. Mathilda, que mon disparu avait tant aimé autrefois, m'accueillit poliment, avec un petit sourire coincé quand elle apprit le motif de ma visite. Peu après, elle extirpait du tiroir d'un petit meuble un paquet de lettres que l'homme lui avait adressées ces derniers mois, et me montra quelques SMS qu'elle avait conservés au cas où. « Au cas où quoi ? », demandai-je. Mais elle se contenta de faire la moue en guise de réponse.

Il cherchait à la joindre, souhaitait juste lui parler, il avait besoin de savoir comment elle allait, et de faire le point sur ce qui s'était passé vingt ans auparavant. Elle n'avait répondu à aucune ses demandes : « Je ne veux pas le revoir. Ça fait plus de 20 ans, vous comprenez ? ». Et, comme sa compagne entrouvrant, curieuse, la porte de la cuisine où nous buvions le thé, nous saluait d'un dubitatif *ola* !, elle avait ajouté : « Je n'ai pas un très bon souvenir de cette histoire. »

Le soir même j'étais à Santander, à l'hôtel dont il avait donné l'adresse à son amoureuse espagnole, « au cas où ». Dans le bar d'en face, je l'avais reconnu sans hésitation. Attablé devant une pizza à peine entamée, et une bouteille d'Alfrocheiro, un vin rouge à la robe épaisse et presque noire, à moitié bue. On avait parlé un peu, je lui avais fait passer le message de son ancienne amante, puis celui de sa femme. C'était un type au bout du rouleau, qui s'efforçait avec les moyens du bord de redonner un peu de sel à une existence que la routine et l'absence de vie sexuelle avaient appauvri d'une manière absolument banale. Il conclut la séance par un :

« Je suis foutu, Dan », que je ne commentais pas : il ne faut guère compter sur moi pour retrouver l'espérance de manière générale. En prenant congé de lui, j'étais à moitié persuadé qu'il irait se jeter du haut d'une falaise dans le golfe de Gascogne. J'ai su plus tard qu'il était rentré chez lui.

Une affaire simple et plutôt bien payée, réglée en quelques jours, du genre à vous faire une bonne réputation. Des affaires compliquées, interminables, avec des rebondissements, des fausses pistes, des errances aux quatre coins de l'Europe, des protagonistes susceptibles d'infliger aux fouineurs dans mon style des dommages corporels irréversibles, j'en avais eu mon lot, pas beaucoup, mais suffisamment. La dernière d'entre elles avait signé la fin de mon séjour en Belgique : un colosse aux petits yeux cruels, dont la réputation dépassait largement le cadre des salles de sports dont il était propriétaire dans toute la province de Liège, m'avait fait comprendre dans une langue extraordinairement précise, en sectionnant la dernière phalange de l'auriculaire de ma main droite, qu'il valait mieux que j'aille dorénavant exercer mon métier ailleurs, et de préférence loin des Flandres et de la Wallonie. Une phalange, qui plus est du petit doigt, cela peut paraître anodin, je n'y tenais à vrai dire pas tant que ça, quelques grammes de chair et d'os, on peut s'en passer. Sauf que le chirurgien amateur qui me l'avait soustraite n'avait pas jugé utile de pratiquer au préalable une anesthésie locale. Deux jours après une brève visite à l'hôpital à Liège, je mis mon appartement en vente et disparus de la circulation sans demander mon reste, direction « le plus loin possible ». Pourquoi pas le Cantal avec lequel j'entretenais une relation empreinte de nostalgie, en souvenir d'une époque où j'avais accompagné en randonnée une délicieuse étudiante en sociologie – c'était il y a trois décennies au moins, le climat n'était pas aussi rude qu'il l'est aujourd'hui, le monde paraissait encore, du moins dans cette partie de l'Europe, à peu près ordonné. Les nuages s'amoncelaient certes, mais tant qu'on ne se prenait pas la foudre sur la tête, on pensait avoir un peu de temps devant

nous. On avait à la fois tort et raison.

En attendant la fin du monde, je m'approchai de la table disposée devant le mobile-home de Maria, où nous avions l'habitude de partager nos repas aux beaux jours. C'est-à-dire les 3/4 de l'année. Emmitouflée dans un long manteau en fourrure synthétique, elle épluchait des carottes et des pommes de terre. Quand les températures descendaient un peu trop bas, nous allions nous restaurer à la cantine, c'est-à-dire au local qui faisait face à notre petit campement, que la gérante du camping laissait à notre disposition toute l'année. L'endroit avait tout le charme qu'on est en droit d'attendre d'une salle aménagée dans un préfabriqué en phase avancée de délabrement. Du sol au plafond, en passant par les murs, les peintures s'écaillaient, arrosant incidemment les rares convives de fragments blanchâtres. Dans les rais de la lumière du dehors qui traversaient péniblement les vitres flottait une petite galaxie de grains de poussières. On avait beau balayer le parquet, le laver à grande eau, rien n'y faisait. Ça restait toutefois un abri commode quand le froid ou la pluie nous dissuadaient de manger dehors.

— Je m'occupe des carottes, dis-je, serviable, à Maria.

— Au fait, Danny, j'ai un truc pour toi !

— Laisse-moi deviner. T'as récupéré un appareil photo d'occasion ?

Le mien, un compact numérique datant de Mathusalem, menaçait de rendre l'âme.

— Ah. Non. Désolé. Je m'en occupe, promis, de l'appareil photo. Non, je voulais te causer d'une affaire. Une cousine germaine éloignée m'a appelée cet après-midi. Lisa. T'ai-je déjà parlé d'elle ?

— Si tel est le cas, je ne m'en souviens pas. Tu la connais bien ?

— Je l'ai bien connue, corrigea Maria. C'était il y a

longtemps, avant qu'elle aille se fourrer dans les pattes de ce margoulin.

— Ce quoi ?

— Laisse tomber. Si, par malheur, tu le rencontres, tu comprendras tout de suite ce que signifie margoulin.

— Suis toujours intéressé à enrichir mon vocabulaire, répliquai-je. Et que lui arrive-t-il à ta cousine mal mariée ?

— Elle n'a plus de nouvelles de sa fille depuis quelque temps. Trop longtemps à son goût. Elle s'en inquiète. Thanyia a 25 ans. Je me souviens d'elle quand elle était gamine : mignonne comme tout. Il semblerait qu'elle se soit installée ici, dans le Cantal, il y a quelques mois. La famille vit à Clermont. Lisa Champigneul. une bourgeoise, une vraie, comme tu les aimes, pétée de thunes. Pas désagréable mais plutôt larguée dès qu'on la sort de sa résidence dorée. Mais son mari ne va pas te plaire, Danny. Cadre dans une grosse boîte américaine qui transforme du silicium, commercial, haut placé dans la hiérarchie, ambitieux. Un gros business, circuits informatiques, panneaux solaires.

— Il gagne bien sa vie tu veux dire.

— Oui. Et c'est de surcroît un sale type. Il coche toutes les cases : climato-sceptique, si ça fait encore sens, xénophobe et raciste, mouvance néo-catholique ultra-nationaliste, complotiste quand ça l'arrange, conservateur radical le reste du temps. J'ai coupé les ponts avec Lisa à cause de lui. On a recommencé à s'appeler l'année dernière. Elle n'allait pas fort. Pas évident de plaquer ce genre de mec et le confort qui va avec. Si elle se barre, il ne lui fera pas de cadeau. Pas une histoire d'amour, mais d'honneur. On ne plaque pas Grégoire Champigneul. Surtout par les temps qui courent. Se retrouver sans rien, repartir à zéro à 50 piges pour une femme seule. Tu imagines le tableau.

— J'ai une bonne amie aristocrate qui a tout envoyé valser pour vivre dans un camping.

Petite pique récurrente de ma part, qui faisait non seulement référence au patronyme de mon interlocutrice,

Marie de Queyrios, mais aussi à ses tendances mondaines et sa vie aventureuse.

— Elle n'en est pas là, reprit-elle sans relever ma plaisanterie. Contrairement à moi, elle s'ennuie à mourir. S'enfonce dans la névrose. Faudra bien qu'elle aille voir ailleurs pourtant. Qu'elle se trouve quelqu'un d'autre. J'y travaille !

— J'en doute pas.

— Par exemple, fit-elle rêveusement, un brave garçon un peu plus âgé qu'elle, célibataire, modeste, qui vivrait à la campagne, exercerait une profession honnête, détective privé par exemple.

— Tu peux pas t'en empêcher hein !

À son tour de m'envoyer une saillie perfide. Que voulez-vous, on se taquine.

— Alors ?

Je fis mine de réfléchir. En réalité, c'était vite réfléchi. Il me suffisait de penser à mon dernier relevé bancaire pour savoir que j'allais accepter cette affaire.

— Ils ont les moyens, déjà.

— Je te sens devenir vénal tout à coup.

— Moi, vénal ?

— Oui, ça paiera bien, évidemment. Mais comme je te disais, vaudrait mieux que tu la voies seule, sans son mari.

— Ok. Mais encore ? Pourquoi donc une jeune femme se met-elle en tête de fuguer, à vingt-cinq ans, alors qu'elle est adulte, fortunée, a toutes les cartes en main pour se la couler douce, devenir rentière à plein temps ?

— Du maraîchage biologique. Elle et son copain, un certain Peter, je connais pas son nom de famille, avaient repris une petite ferme en vallée de l'Épie. Son père la considère comme une dangereuse idéaliste. M'étonnerait pas qu'il l'ait déjà

déshéritée.

— Fille unique ?

— Non, une grande sœur, qui bosse dans le secteur bancaire si j'ai bien compris. L'opposée absolue de la petite.

— Bon. Faudra que j'aille à Clermont rencontrer ta cousine germaine, alors.

— Tu serais chou !

— Tout le plaisir est pour moi. Te resterait pas une part de cake aux pommes pour fêter ça ?

Je devais en convenir, j'étais nul pour dégoter de nouveaux contrats et les clients ne se pressaient pas à mon bureau. Sans doute parce que je n'avais pas de bureau. Maria me fournissait la plupart de mes affaires, et le reste venait de mes connaissances sur la Planèze et à Clermont-Ferrand. Nous disposions tous les trois d'un matelas économique suffisant pour envisager les années à venir avec une insouciance relative – dans un monde au destin à tout le moins incertain. De la vente de mon dernier appartement à Liège, j'avais tiré une somme importante si on la rapporte au niveau de vie de cet arrière-pays où je vivais désormais. Un bel héritage, et la générosité d'un ancien amant, avait offert à Maria largement de quoi acheter son mobile-home et survivre confortablement pour le restant de ses jours. Quant à Yvan, son « minimum vieillesse », comme il l'appelait, devait beaucoup à ses anciennes activités dans le « commerce » international, ce par quoi il fallait entendre bien des choses que la morale réprouve, mais peu importait : il était désormais bel et bien rangé des affaires, marchait avec une canne, et s'efforçait de mener l'existence paisible d'un retraité sans histoire et sans passé.

Évidemment, chacun de nous avait aussi ses petits secrets, autant de motifs expliquant pourquoi, alors que nous aurions pu nous offrir une vraie maison avec jardin, voire, dans le cas d'Yvan, une villa cossue en bord de mer, nous avions jugé préférable de faire l'acquisition d'un mobile-home dans un

camping au milieu de nulle part, et d'y passer le temps qui nous restait à vivre.

— Bien. Tu commences quand ? s'enquit Maria. Tu veux que je la rappelle ?

— Oui. Dis-lui que je passerai la voir demain matin si elle est disponible. En prenant le bus de 7h45, je peux être à Clermont en milieu de matinée. Et je compte sur toi pour me fournir un merveilleux profil psycho-sociologique de la petite qui me fera gagner un temps considérable.

— Comme d'habitude quoi. Faudrait penser à me payer des honoraires de ces jours beau gosse !

— 5 % ça te va ?

— Tu plaisantes ? À ce tarif je te sors un nom, peut-être un prénom, même pas une adresse !

On plaisantait évidemment. Maria était une experte, comparée à moi, pour fouiner sur le net. Au fil de mes enquêtes, je devrais dire, de « nos » enquêtes, elle avait ouvert un compte sur une myriade de réseaux sociaux, y compris les plus confidentiels et les plus louches, jonglant avec des identités diverses et variées. Elle prenait plaisir à m'aider, et, bien souvent, les informations qu'elle glanait m'évitaient la peine de déplacements inutiles et coûteux. Certes, la connexion internet était devenue aussi aléatoire que la livraison de carburant ou la neige en hiver, mais en prenant son mal en patience, on arrivait à ses fins.

Yvan nettoyait avec un balai-brosse les vitres de notre pick-up communautaire. Il ôta sa casquette découvrant quelques touffes de cheveux blancs éparpillés sur un crâne chauve et luisant, et s'essuya le front du revers de la main.

— Laisse donc, je m'en occupe !

— Faut bien que je m'active un peu quand même, répondit-il en s'agrippant au balai.

Certes, Yvan avait besoin de temps en temps pour se déplacer de recourir à l'aide de cannes, d'élégantes béquilles en ébène, polies à la main, avec poignée Derby en argent, qui n'auraient pas dépareillé dans un épisode de Chapeau Melon et Bottes de cuir. On se demandait bien où diable il les avait dégottées. Pour le reste, rien en lui ne rappelait John Steed. Il me faisait plutôt penser à cette photo de Jim Harrison que j'avais punaisée dans mon appartement à Liège autrefois – Dieu sait où elle était passée ! Même si ses jambes ne le portaient plus aussi vigoureusement qu'avant, qu'il ne pouvait guère se tenir debout et marcher sans ses cannes durant plus de quelques minutes, il incarnait encore la force brute teintée d'un je ne sais quoi de barbare, capable de faire plier n'importe quel adversaire, à commencer par moi, au bras de fer. De fait, le diamètre de ses biceps faisait facilement le double des miens. Son nez à moitié écrasé évoquait des combats de boxe disputés en dehors des rings, et quand il vous regardait de ses petits yeux bleus perçants surmontés d'une frondaison de sourcils roux, on y réfléchissait à deux fois avant de lui chercher des noises.

— Tu feras gaffe. Le temps va changer ces prochains jours. On devrait perdre 20 degrés d'ici après-demain.

— Et des précipitations ?, demandai-je. Ça remonte à quand les dernières pluies sérieuses ?

— À la mi-octobre. Depuis, on n'a même pas eu de quoi remplir un seau. Par contre, ça se pourrait bien qu'on attaque directement avec de la neige. On attend jusqu'à cinquante centimètres dans la seule nuit de vendredi à samedi. Peut-être même un peu plus tôt.

— Tu plaisantes ?

Il ne plaisantait pas. Yvan s'était converti aux prévisions météo en débarquant dans le Cantal, et passait un temps considérable à étudier des courbes et des diagrammes produits par les instituts climatiques disponibles sur le net. Encore un aspect de sa personnalité qui ne concordait pas avec le reste.

Yvan est un puzzle. Un patchwork. Peut-être que sa passion pour les hautes et les basses pressions constituait une manière de résoudre l'angoisse sourde qui gisait en chacun de nous quand les températures montaient dans les tours.

— C'est difficile à croire, avec cette douceur. Au moins, on n'aura pas eu besoin de chauffer jusqu'à présent. Y'a pas de miracle hein, Yvan. Pas de signe d'amélioration côté climat ?

— Je vois pas pourquoi y'en aurait mon gars. Mêmes causes, mêmes effets. Si tout le monde sur cette putain de planète vivait aussi humblement que nous, ça irait mieux. Mais je connais pas beaucoup de gens que nos mobile-home font rêver.

— Oui, sauf qu'on a une sacrée vue quand même !

Depuis notre promontoire, s'offraient à nos regards jamais rassasiés toute la Planèze et les Monts du Cantal à l'ouest, les montagnes de Margeride à l'est, et, tout au sud, par ciel clair, on apercevait les collines de l'Aubrac. Autant de mondes encore plus lointains, encore plus désolés.

— Et il se fait faim, mon gars, dit-il en laissant tomber son balai-brosse et en tournant son fauteuil en direction de notre cantine.

# 3.

On partageait un pick-up à trois, Maria, Yvan et moi. Le Chariot, c'est le nom que Maria lui avait donné, en référence à une carte du Tarot, et parce qu'il était aussi bruyant qu'une carriole tirée par deux chevaux. Pas question d'entreprendre le voyage au volant de cet engin jusqu'à Clermont-Ferrand. Le carburant était rare et de toute façon hors de prix. Nous réservions le Chariot pour la satisfaction de nos besoins vitaux : récupérer du bois, faire quelques courses à l'épicerie locale, de courts trajets sur le plateau au gré des péripéties de mes enquêtes.

La dernière ligne de train ayant été supprimée cinq ans auparavant, restait à monter dans le bus. Un aller-retour quotidien, entre Saint Flour et Clermont-Ferrand, qui s'efforçait d'éviter l'autoroute, à ce point délabrée qu'il était devenu dangereux de l'emprunter, au moins jusqu'à Issoire – la société qui l'entretenait avait fait faillite et les services de la voirie se contentaient désormais de prendre soin des itinéraires drainant le plus d'automobilistes, dédaignant les zones dépeuplées, à commencer par notre arrière-pays. Le bus de 7h45 ne semblait avoir d'autre but que de faire découvrir à ses rares passagers la totalité des petits villages dispersés dans la pampa, donnant l'occasion d'innombrables détours. Un périple de 2h30, et une liste d'arrêts dont l'énumération plongeait le passager dans l'hébétement le plus profond. Il fallait bien desservir toutes ces petites bourgades dans lesquelles des habitants persistaient à vivre, bien qu'on ait tout mis en œuvre ces dernières années pour les en dissuader. En fait de routes, il s'agissait plutôt de pistes recouvertes d'une poussière ocre, legs des sables sahariens que le vent du

sud apportait régulièrement jusqu'ici, au gré des vagues de chaleur qui se succédaient imperturbablement en toute saison.

À partir d'Issoire commençait la si mal nommée ceinture verte. On désignait par là les immenses serres de verre et de plastique élevées en lieu et place des anciens champs de céréales. Dieu sait ce qui poussait là-dessous, et par quel miracle. Disséminés çà et là autour de ces laboratoires agricoles, les bassins de rétention d'eau, objets de toutes les convoitises à l'heure où les sécheresses succédaient imperturbablement aux sécheresses, levaient en partie le mystère. Quand on avait le malheur de se perdre dans le coin durant la nuit, la plaine prenait une allure de paysage de science-fiction : l'eau des retenues scintillant sous la lune, le halo de lumière bleutée enveloppant les serres, les lueurs de phares des camions convoyant leurs marchandises, et le clignotement des drones qui, rivalisant avec l'éclat des étoiles, veillaient sur ce complexe agro-alimentaire high-tech, protégé par de hautes grilles et des miradors sur lesquels étaient juchés des tourelles automatisées qui tiraient sans sommation, paraît-il – mais personne ne s'avisait d'aller vérifier. Une planète en terraformation, pour reprendre les mots de Jonathan, voilà ce à quoi ressemblaient nos paysages aujourd'hui. Sauf que la seule planète où l'humanité irait jamais planter quoi que ce soit, c'était celle-ci, la Terre.

Arrivé à la gare routière de Clermont, je louai pour l'après-midi une Mini Cooper. Les transports en commun ne daignaient pas grimper jusque dans les hauts-quartiers cossus où vivait ma cliente, étant entendu que chaque résident y possédait le nec plus ultra de la voiture individuelle. Sans compter que me présenter en sueur après deux heures d'ascension pédestre n'aurait pas produit le meilleur effet. Il faut bien faire à ces gens-là de petites concessions, louer une automobile par exemple. J'en porterai évidemment le coût dans ma feuille de frais. On ne va pas leur faire de cadeaux non plus.

L'avenue qui conduisait à Chamalières, le gros bourg surplombant la capitale avec l'arrogance qui sied au prix de l'immobilier au mètre carré, longeait, indifférente, une enfilade de lotissements qui naguère avaient fait le bonheur des classes moyennes. Tant qu'il restait encore ce qu'on pouvait appeler des « classes moyennes ». Avec la paupérisation des familles d'ouvriers et d'employés endettés jusqu'à la fin des temps afin d'accéder à la propriété, et sous l'effet conjoint d'une énième crise du système bancaire et de l'augmentation irrésistible du coût des matériaux de construction et de l'énergie, ces pavillons bâtis dans les décennies précédentes, dont on pensait à tort que la robustesse compenserait l'absence totale de raffinement esthétique, se délabraient à vue d'œil : murs lézardés, tachés d'humidité, des toits sur lesquels manquaient des tuiles, le crépi qui s'effritait, les parpaings apparents qui témoignaient de travaux laissés en plan, tout cela semblait promis à la ruine. On les habitait pourtant, faute de solution alternative. Impossibles à restaurer, objets d'une dette incompressible, et surtout invendables car personne n'en voulait, à l'exception des squatteurs qui n'avaient pas l'intention de payer un loyer, chacun de ces hommages à la propriété privée étaient devenus autant de pièges, lesquels s'étaient refermés sur ce nouveau sous-prolétariat.

Tant qu'il y avait du boulot, les habitants les plus pauvres passaient outre la laideur, le morose et la banalité, acceptant bon an mal an, à quelques révoltes près, l'implacable accroissement des inégalités. Mais les vagues de licenciements avaient déferlé sur la ville dans un lent et interminable tsunami, les actionnaires du fleuron industriel local, les fabricants de pneumatiques, avaient jugé plus lucratif de déplacer leurs activités sous d'autres cieux, et les employés semblaient avoir découvert à cette occasion, avec deux siècles de retard environ, la face la plus sombre du capitalisme. Il était cependant trop tard pour s'en indigner, et les grèves et

manifestations n'avaient fait que les acculer encore plus dans les recoins sordides de l'économie de marché.

En bordure de ces vastes lotissements, avait poussé un mycélium de baraques faites de bric et de broc, formant désormais une véritable ceinture péri-urbaine d'habitats hautement précaires, inframondes échappant aux règles et aux normes, à l'extension irrésistible et à la réputation sinistre : un camion de livraison qui, par mégarde, s'y perdait risquait fort d'en repartir, si tant est qu'il en reparte, vidé de son contenu. Ces poubelles à ciel ouvert du capitalisme moribond inspiraient inévitablement des phantasmes aux populations les mieux loties : on brodait à loisir les mœurs sauvages et criminelles de ces miséreux, et, tout en les plaignant un peu, on s'émoustillait à évoquer leurs sexualités dépravées, leurs habitudes alimentaires fascinantes, et leur absence d'hygiène fabuleuse. Pour y avoir fureté à plusieurs reprises, à l'occasion d'une enquête, je peux vous assurer que ce tableau s'avérait fort éloigné de la réalité : si la misère y régnait bel et bien, il émergeait néanmoins de ces décombres une énergie créative qu'on observait rarement ailleurs. Un nouveau monde solidaire et débrouillard s'inventait dans ces décombres, et je ne m'y étais jamais senti particulièrement en danger. La situation de ces nouveaux barbares n'était certes guère enviable. Cependant, tout bien considéré, l'occupant provisoire d'une bicoque faite de tôles et de matériaux de récupération agencés d'une manière incertaine jouissait probablement d'une forme de liberté que le propriétaire d'une maison de plain-pied dans le lotissement d'à côté, assommé de dettes et de taxes foncières, pouvait lui envier.

Quant à moi, gravissant au volant de la Mini Cooper électrique de location les deux ou trois lacets qui menaient sur les hauts de Chamalières, par une large rue parfaitement entretenue, je m'élevais momentanément dans l'échelle sociale. Le temps de rencontrer ma cliente en tous cas.

Les parents de Thanya Champigneul habitaient ces quartiers ultra-chics où pullulaient littéralement les flics et les agents de sécurité. Des drones à la puissance de feu redoutable, tels des insectes géants, sillonnaient le ciel. Assurer la sécurité des plus fortunés et surveiller leurs propriétés : les derniers boulots accessibles au prolétariat et payés à peu près correctement. Inutile de préciser qu'avec l'arrivée de l'extrême droite au gouvernement, la police disposait d'une latitude extrême pour traiter comme elle le souhaitait, en toute impunité, les affaires réputées mériter son attention. Heureusement, on ne voyait que rarement les représentants de la force publique dans un arrière-pays comme le Cantal. Une brigade de CRS y débarquait de temps à autre, histoire de rappeler son existence – et d'incarner à elle seule les « services publics ». Mais l'essentiel de la violence légitime de l'État se concentrait dans les villes, et notamment aux abords des quartiers huppés.

Avant d'entrer dans le Saint des Saints, je garai la mini-Cooper à une centaine de mètres du portail d'entrée, et pris le temps de me transformer en une incarnation acceptable de détective privé. Conforme à ce que pouvait en attendre une Madame Champigneul. Ou du moins à ce que j'imaginais qu'elle imaginait. Je laissai tomber mon look de campeur rural hivernal (chaussures de rando, pantalon en toile épaisse avec une multitude de poches, pull à col camionneur, bonnet), dédaignai ma combinaison spéciale bas-fonds (jeans pour ne pas me faire remarquer en arpentant les ruelles mal famées, veste en cuir noire fourrée sur une doudoune discrète, paire de baskets solides histoire de courir le plus vite possible s'il le fallait) et endossai le costume réservé à ma clientèle la plus huppée (chemise grise à col Mao avec un petit foulard jaune citron noué autour de la gorge, manteau d'hiver imitation alpaga, pantalon en tweed sans aucune tâche et soigneusement repassé, chaussures en cuir noir lustrées). Puis je refermai le coffre, remontai dans l'auto, la vitre avant baissée, et m'avançai jusqu'à la guérite qui défendait l'accès

du paradis.

L'agent Kevin P. – c'était le prénom inscrit sur son badge épinglé sur son veston bleu marine – filtrait les entrées depuis son poste de contrôle. Avec une lassitude extrême, il s'arracha à la contemplation du film qui passait sur l'écran de son ordinateur, me jaugea d'un œil, tout en reluquant mon véhicule, et conclut son examen en me gratifiant d'un regard dans lequel se lisaient indistinctement le mépris, la méfiance et une forme rudimentaire de haine. Une envolée de violons sirupeuse s'échappait des enceintes : c'était sûrement le moment le plus romantique du film. Je tombais mal. Une de mes spécialités, soit-dit en passant.

— Bonjour Kevin P. J'ai rendez-vous avec madame Champigneul.

Sans un mot, il consulta un calepin, et décrocha le combiné téléphonique.

— Madame Champigneul. C'est Kevin. J'ai quelqu'un là, qui prétend qu'il a rendez-vous.
— Danilo Merien, crus-je bon de préciser.

Il raccrocha.

« Confirmation d'identité », me demanda-t-il en désignant l'écran de reconnaissance électronique, à défaut de me fusiller sur place.

La plupart des gens auraient exhibé machinalement la face intérieure de leur poignet sous la peau duquel était implantée la petite puce contenant toutes les informations utiles à la vie moderne, à commencer par leur carte de paiement. Mais je suis un parfait ringard. Un vrai bouseux. De la poche intérieure de mon manteau spécial CSP++, j'extirpai donc une vieille carte en deux volets qui ne tenaient plus que par la

grâce d'un morceau de scotch. Je me jurais régulièrement de la remplacer. Depuis une bonne dizaine d'années. Plutôt que de céder aux dernières technologies numériques. Mais la perspective de rendre compte de mon identité à quelque fonctionnaire soupçonneux tout autant que scrupuleux attaché à la préfecture me dissuadait de le faire. À la place, je me contentais de changer le sotch de temps en temps.

Il soupira et, la tenant du bout des doigts comme s'il s'agissait d'une pièce à conviction sur la scène d'un crime, entreprit d'examiner ma carte. « Aucune tache de sang ni trace de poudre », faillis-je préciser. Je m'en abstins néanmoins : j'ai passé l'âge de plaisanter avec les agents de sécurité qui portent un flingue à la ceinture et s'ennuient à leur poste de contrôle au point de mater de langoureux mélodrames sur leur ordinateur.

« Prenez l'allée centrale. Cinquième à droite après l'aire de jeux, allée des myrtilliers, au numéro 3. Vitesse limitée à 10 km/h. »

D'un geste solennel, il appuya sur le bouton rouge qui se trouvait au bord de son bureau et la barrière de péage se leva avec une lenteur majestueuse, tel un portail magique donnant accès à une réalité parallèle dans laquelle le commun des mortels, à l'exception de quelques jardiniers, puéricultrices, femmes de ménage et agents de sécurité, n'avaient pas la moindre chance de mettre les pieds.

Au sein de cet immense parc arboré et fortifié, des villas climatisées avec piscine prenaient leur aise. La végétation frappait par sa luxuriance. Ici régnait un éternel et fallacieux printemps. Les systèmes d'irrigation sophistiqués et invisibles assuraient l'arrosage des pelouses et des potagers en toute saison, gaspillant avec enthousiasme l'eau des nappes phréatiques et des ruisseaux à l'agonie. Des SUV électriques attendaient leurs chauffeurs, parqués devant les jardins. Les

plus riches avaient la belle vie, depuis qu'on avait cessé de faire semblant de se soucier de leur bilan carbone : désormais, ceux qui en avaient les moyens s'accaparaient sans sourciller toutes les ressources disponibles. Les autres, c'est-à-dire 90 % de la population, se démerdait comme elle pouvait. D'une certaine manière, les choses étaient plus claires, l'hypocrisie n'était plus de mise, la guerre des classes était bel et bien déclarée, sauf que la classe économiquement supérieure pouvait se payer le soutien des forces armées, et occupait, comme toujours, les postes clés des gouvernements : il en allait ainsi en Europe et partout ailleurs. Le monde courrait certes à sa fin, mais quelques-uns s'en sortiraient au détriment de tous les autres.

Des myriades d'oiseaux gazouillaient, dont la plupart, déboussolés par ces hivers qui ressemblaient au printemps, avaient oublié de migrer vers d'autres cieux. Quelques chats au pelage lustré, abonnés sans doute aux bons soins des toiletteuses animalières, les observaient en conservant une immobilité suspecte, celle qui précède le saut félin assassin. Des plantes typiquement méditerranéennes envahissaient lentement mais sûrement les territoires du Septentrion. L'année s'achevait. Cependant, les premiers bourgeons, que les inévitables coups de gel mettraient à rude épreuve, n'allaient pas tarder à se former. Des espèces mieux adaptées à la douceur prenaient la place de celles qui tiraient leur vigueur de leur résistance au froid.

Les habitants de la résidence n'étaient pas en reste, question adaptation, et prenaient soin d'eux. Quelques joggers parcouraient avec entrain les chemins tracés entre les propriétés, longeant de petits étangs peuplés de canards indifférents. Sur un court de tennis, deux jeunes femmes en survêtement, assises en bas de la chaise d'arbitre récupéraient d'une partie en deux sets gagnants, en buvant des sodas light. L'une d'elle me fit un signe de la main comme si elle reconnaissait un ami ou un voisin. Ni l'un ni l'autre,

mademoiselle et, désolé, je n'ai jamais tenu une raquette de tennis de ma vie.

Je rangeai la Mini Cooper entre deux monstrueux SUV, et marchai jusqu'à ma destination. J'avisai la résidence cossue des Champigneul, sise comme attendu 3 allée des Myrtilliers. Sur ma droite, à moitié dissimulé par une rangée de frênes et de palmiers nains, un type nageait dans une piscine couverte toute en longueur, 25 mètres et une seule ligne d'eau de 2 mètres de large. Pas le genre de bassin pour batifoler, mais pour entretenir sa forme.

Traversant un jardin d'agrément parsemé de bosquets fleuris serpentait un étroit sentier gravillonné de petits cailloux roses, jusqu'à la terrasse où Madame Champigneul se tenait, m'adressant un petit signe de la main. Elle avait eu tout le temps de m'observer tandis que j'avançais aussi précautionneusement que possible entre les parterres de forsythia, comme si ma seule présence risquait d'en corrompre la pureté.

# 4.

— Monsieur Merien ?

C'était bien moi, pour autant que je sache. J'acquiesçai en lui offrant le demi-sourire réservé à mes clients les plus fortunés. Pas le rictus crispé dont je gratifie sans y penser un commanditaire un peu louche, mais pas non plus le visage affable et par trop obséquieux qui laisse penser aux classes supérieures qu'elles sont autorisées à vous traiter comme un domestique.

— Lisa Champagneul, précisa-t-elle.

La cinquantaine, grande et sèche et serrée dans un pantalon blanc et un tailleur beige, de longs cheveux bruns virant discrètement au gris, maquillage sans ostentation mais suffisant pour masquer à la fois ses rides et ses sentiments. Elle ne me proposa pas de l'appeler Lisa. Et je ne l'invitai pas à m'appeler Danilo.

— Vous êtes venu à pied ? demanda-t-elle sur le ton de la plaisanterie, comme s'il eût été totalement incongru de se déplacer autrement qu'en Porsche ou en Jaguar.

— Je suis garé sur un petit parking par là-bas, dis-je, désignant un « là-bas » indécis, où j'avais caché l'insignifiant véhicule de location entre deux monstres de trois tonnes chacun.

Elle me précéda dans le living-room.

— Entrez donc. Il fait encore un peu frais ce matin pour s'éterniser en terrasse.

J'eus l'impression de pénétrer dans un décor de soap-opera, un paradis kitsch. Ou le salon témoin d'un catalogue pour aménagement d'intérieur exclusivement destiné aux clients millionnaires – que les Champigneul devaient être selon toute vraisemblance.

L'espace habitable constitue le marqueur le plus sûr des inégalités dans les zones urbanisées. Rien que dans le salon des Champigneul, on aurait pu encastrer en les serrant un peu deux mobile-home semblables à celui dont j'étais propriétaire. Un ensemble de banquettes en cuir blanc absolument immaculé occupait un tiers de la pièce dont les murs étaient entièrement lambrissés de bois exotiques. Tout le mobilier paraissait hors de prix, comme si le décorateur d'intérieur s'était contenté de choisir dans des catalogues les articles les plus onéreux, sans même jeter un œil sur le reste. Le chauffage au sol procurait l'irrésistible envie d'ôter ses chaussures. Les baies vitrées dont la teinte évoluait au gré de l'ensoleillement extérieur, ouvraient sur une vaste terrasse, la piscine que j'avais aperçue en arrivant, et plusieurs jardins, aux pelouses tondues de près et délicatement humectées par un système d'irrigation invisible.

Mon hôtesse serait sans doute incapable de concevoir qu'un détective puisse se contenter d'un baraquement de sept mètre de long pour trois mètre cinquante, avec douches à l'extérieur, dans un camping délabré. Qu'il puisse s'en contenter et s'en trouver fort bien. Mes tendances ascétiques, qui ne dataient pas d'hier, n'avaient pas été inspirées par un goût particulier pour la purification – la spiritualité n'avait jamais été mon fort –, mais se fondaient plutôt sur le constat pratique que moins l'on possédait, moins on risquait d'être embarrassé. À quoi bon s'étaler sur 200 mètres carrés alors qu'on n'en occupe réellement qu'une trentaine, la chambre à coucher, la cuisine, un bout de salon, les toilettes ? Pour le reste, on se contente généralement d'y passer, quelques minutes par jour, tel un

fantôme errant solitaire dans un dédale privé de vie. Madame Champigneul, depuis que ses filles avaient pris leur envol, et comme son mari bossait du matin au soir, quand il n'était pas en voyage pour affaires, devait être ce genre de fantôme. Crevant d'ennui. Tout respirait le luxe. Mais pas la volupté : en dépit du confort des canapés et du chauffage au sol, régnait une ambiance morbide et glacée.

Pas besoin d'aller chercher bien loin pour comprendre les racines de l'engagement militant de Thanya. Elle avait grandi exactement là où, en toute impunité, s'épanouissait l'absence la plus totale de scrupules et de préoccupations envers les effets du dérèglement climatique et la croissance des inégalités entre les hommes. Les Champigneul s'en foutaient royalement. Ou, s'ils s'en souciaient, ça n'avait aucun impact sur leur mode de vie.

J'entendis soudain derrière mon dos le ressac frapper le sable et le rocher d'une plage. J'eus un mouvement de recul. Ce qui fit sourire mon hôtesse. Face aux canapés d'angle, le mur était entièrement couvert par un immense écran qui diffusait ce que je supposais être la webcam en direct d'une plage de la côte atlantique. J'avais déjà vu cela quelque part. Un projecteur d'ambiance automatisé. Le salon s'adaptait aux changements d'humeur qu'il percevait chez ses occupants, à l'aide de capteurs censés décrypter les émotions. Paysages, parfums, couleurs, variaient selon les moments de la journée. Je suppose toutefois que le but recherché demeurait le même : procurer une sensation d'apaisement, se rappeler qu'on a les moyens de se payer tout et n'importe quoi, du moment que ça coûte cher, et en mettre plein la vue aux éventuels visiteurs.

— Le panorama que nous admirons depuis notre maison à Biarritz. Ça me détend. Je me sens un peu là-bas tout en demeurant ici.

Je ne dis rien. Qu'avais-je à dire ? Je me fichais

complètement qu'elle eût une maison à Biarritz ou n'importe où dans le monde.

— Je vais l'éteindre.

Elle murmura deux mots à l'attention d'une petite boîte bizarrement colorée posée sur la table, dont la teinte passa du bleu au rouge orangé comme si la micro-créature cybernétique et néanmoins domestique manifestait son plaisir à entendre une voix humaine : c'était sans doute le cas d'une manière qui m'échappait.

À la place de l'ambiance maritime, la lumière intérieure baissa nettement. Un bouquet de pépiements rivalisa sans peine avec le ronronnement à peine perceptible de la climatisation : quelques chants d'oiseaux enregistrés je ne sais où, et donc invisibles. On se serait cru à l'ombre d'une petite futaie. Je m'empêchai de lui dire que c'était à peu près le genre d'environnement auquel j'avais droit tous les jours quand j'ouvrais la fenêtre de mon mobile-home. Elle souhaitait me montrer à quel point son style de vie était magique et cool : je le considérais pour ma part ridicule, absurde et indécent.

— Un café ?
— Avec plaisir oui. Sans sucre.

À nouveau, elle s'adressa à voix basse à son petit robot de table et, dans la minute qui suivit, le bouillonnement d'une machine expresso automatisée se fit entendre dans un coin de la pièce derrière moi. Je m'attendais à ce que les tasses se matérialisent soudainement, fumantes et brûlantes, sur la table, mais Madame Champigneul prit la peine de se lever et les apporta sur un plateau. On n'avait pas encore inventé, à ma connaissance, un androïde susceptible d'être confondu avec un être humain, mais j'observai tout de même avec attention sa nuque au cas où un bout de câble en dépasserait.

— Puis-je vous parler en toute confidentialité Détective ?

« Confidentialité » signifiait certainement : « en l'absence de mon mari ».

— Oui. Ça va de soi. J'imagine que vous n'avez pas appelé la police ?

Question stupide, mais les gens ont parfois des idées stupides.

— Ce n'est plus une enfant. Elle a 25 ans, répondit-elle d'un air vaguement coupable. La police ne prendrait probablement pas mes préoccupations au sérieux.
— Je m'en doute bien. Je devais cependant vous poser la question, pour m'en assurer. Qu'attendez-vous de moi exactement Chère Madame ?

Pas sûr que le « Chère Madame » lui ait paru flatteur. Le demi-sourire teinté de tristesse qui ne la quittait pas depuis le début de notre entrevue se crispa un peu plus. Elle soupira.

— Avez-vous des raisons de vous inquiéter ?
— Oui. Je crois. Elle vivait dans cette ferme, voyez-vous, avec ce…

On entrait déjà dans le dur. Je l'aidais.

— Peter.
— Oui. Peter Reinhard. Cet homme. Je ne sais pas trop quoi en penser.

Elle savait très bien quoi en penser au contraire. Mais je la laissai mariner un peu.

— Existe-t-il une possibilité qu'elle coure un danger quelconque ?

Elle blêmit. Comme si cette éventualité venait à l'instant de lui effleurer l'esprit. Suivit un assez long silence. Sur fond de sifflotements d'oiseaux moqueurs, diffusés en en boucle par les enceintes invisibles. Son visage se décomposait au fur et à mesure que son numéro de bourgeoise arrogante se liquéfiait. Progressivement, je voyais apparaître, tel un archéologue découvrant les ruines d'une cité antique, des fragments de la Lisa que les couches successives de Madame Champigneul avaient recouverte. On n'allait pas tarder à en venir aux larmes, et aux faits.

— Thanya. Ma fille. Comment vous dire cela ? Elle est très intelligente voyez-vous, vive d'esprit. Mais parfois un peu trop vive. Elle s'emporte facilement. Quand elle a une idée en tête, elle devient impulsive. Colérique. Déjà toute petite…

Elle s'arrêta, prenant conscience qu'elle était en train de se confier à un inconnu.

— Maria vous en a déjà parlé je suppose ?
— Oui. Maria m'a évoqué ses engagements, l'écologie, le climat, la politique.
— Voilà. Pas que je sois opposée à ces idées-là. Je comprends bien sûr. Mais son père, lui, ce n'est pas sa tasse de thé. Ça n'était pas facile entre elle et lui.

Elle grimaça d'un ton qui signifiait que le sujet était clos.

— D'un autre côté, je ne peux pas donner entièrement tort à Grégoire. Étant donné son milieu, vous comprenez ?

Elle balaya du regard le luxueux salon où nous conversions.

— Elle n'a jamais eu à se plaindre. C'était une étudiante prometteuse. Elle n'est pas la plus mal lotie après tout.

C'était le moins qu'on puisse dire. Quelques remarques cinglantes me brûlaient les lèvres. Mais, tant que le contrat n'était pas signé, je préférais les garder pour moi.

— Depuis combien de temps Thanya et son compagnon vivaient-ils dans cette ferme ?

— Ils l'ont acheté ensemble il y a deux ans. Elle y a mis une partie de ses économies, l'héritage de ses grands-parents. La ferme coûtait une bouchée de pain. Personne ne souhaite habiter dans un endroit pareil aujourd'hui. Puis, le temps de la restaurer. Je dirais qu'elle n'y travaillait à plein temps que depuis le début de cette année.

— Et son compagnon ?

— Peter ?

Une nouvelle grimace déforma son visage.

— Y travailler ? Je ne crois pas. C'était surtout son projet à elle, l'agriculture biologique, l'autonomie. Peter, je ne l'ai jamais vu. Juste aperçu. Quand il l'attendait dans la voiture.

— Vous y êtes allée, à la ferme ?

— Non. Jamais. Vous savez, je ne conduis pas, et mon mari, je veux dire, le père de Thanya, il est très occupé. Enfin. Il ne tenait pas tellement à rendre visite à sa fille si je puis dire. Elle m'envoyait des photos de temps en temps. Le potager, les chèvres, les poules. Elle semblait heureuse.

— À propos de photographies, si vous en avez de récentes, ça m'aiderait.

Elle prononça un mot qui m'était inconnu au petit boîtier lumineux posé à côté de la tasse de café et, miracle ! un grand écran translucide affichant un bureau d'ordinateur surgit devant elle : en quelques gestes, elle fit apparaître un dossier, l'ouvrit, et Thanya, ou du moins son image, apparut, se détachant d'un arrière-plan de verdure et de montagnes. J'étais scié.

— C'est une vraie lampe d'Aladin votre truc.
— Une boîte de Pandore aussi, fit-elle en m'offrant le premier sourire franc et sans arrière-pensée depuis le début de notre conversation.

J'avais vu des vidéos concernant ces nouveaux écrans, comme ceux que manipule cet enfoiré de Tom Cruise dans *Minority report,* mais c'est la première fois que j'en voyais un se déployer sous mes yeux. Le visage de Thanya, quelques rides au coin des paupières dues sans doute aux soucis plutôt qu'à l'âge, flottait là, devant nous, dans un espace incertain.

— Je peux vous envoyer sur votre téléphone les photos qui vous intéressent, proposa mon hôte.

Je lui donnai mon numéro.

— Vous ne l'avez pas revue depuis qu'elle a quitté la ferme ?

Légère oscillation des yeux, comme si la question la gênait.

— Si, deux fois, brièvement. Après la ferme, elle est arrivée un soir, en larmes. Elle avait besoin d'aide.
— Quel genre d'aide ?
— Financière surtout. La première fois, c'était au mois de juillet. Elle n'allait pas fort. Apparemment.

Je tiquais sur le « apparemment ». Madame Champigneul fit mine de ne pas relever mon sourcil levé.

— J'ai essayé de la soutenir. Je connaissais un médecin qui s'occupait… comment vous dire ? De ce genre de cas.

Je m'attendais à un truc dans ce genre. Résister à l'attrait du genre de vie que menaient les époux Champigneul relevait forcément de la psychopathologie. Tout se soigne quand on y

met le prix.

— Elle semblait d'accord pour entamer un parcours de soin.
— Apparemment ?
— Oui. Apparemment. Ça n'a duré qu'une semaine.
— Vous avez envoyé Thanya en thérapie ?

Elle plissa les paupières comme si je venais de l'accuser d'avoir dénoncé sa fille aux Renseignements Généraux.

— Ce n'est pas ce que vous croyez.
— Je ne crois rien, mentis-je.
— Le docteur Laduner a créé ce centre pour les personnes qui souffrent d'anxiété. D'anxiété climatique.
— J'imagine que sa salle d'attente ne désemplit pas.
— Ce n'est pas ce que vous…

Elle s'interrompit brusquement.

— J'étais désemparée. Elle m'échappait. Je veux dire… Je ne suis pas le genre de mère à surveiller sa fille. Ce n'est pas ça, mais, on a toujours eu cette relation spéciale quand même. Malgré tout. Une sorte de complicité vous voyez. Je sais bien qu'en grandissant, fatalement, les liens se distendent. Ses activités militantes, elle n'en disait presque plus rien ces derniers temps. Elle me cachait beaucoup de choses. C'est normal j'imagine. Mais j'ai tellement peur de la perdre. Définitivement. Qu'elle fréquente de mauvaises personnes, si ce n'est déjà fait.

Il me suffisait de jeter un œil sur ce salon et la propriété pour deviner pourquoi Thanya Champigneul n'avait pas eu besoin d'être influencée par quiconque pour se radicaliser.

— Et la thérapie n'a pas eu les effets escomptés j'imagine.
— Non. C'est le moins qu'on puisse dire. Laduner m'a appelé, il était furieux. Il ne m'a pas donné de détails, mais je

suppose qu'avec Thanya il avait trouvé à qui parler. J'ai commis une erreur en l'envoyant là-bas. Pour être honnête, j'étais la première surprise qu'elle ait accepté.

D'un revers de la main, elle balaya l'idée qui lui était venue.

— Elle est rentrée après le séjour à Chaudes-Aigues, et le lendemain, elle repartait subitement. Comme si elle avait juste eu besoin de prendre une douche et une nuit de repos. Je n'ai pas osé discuter avec elle de ce qui s'était passé au centre. D'ailleurs, elle ne m'en a pas laissé le temps. Et à partir de ce moment-là, elle a cessé de donner des nouvelles.

— Pourquoi selon vous ?

— Elle se sent incomprise. Elle nous en veut je suppose. Elle voit en nous ses ennemis. Enfin, nous… Son père, surtout, et ça ne date pas d'hier. Mais je pensais, j'espérais, qu'elle me considère encore comme une alliée. Qu'elle continue à se confier à moi. Je ne lui en veux pas. Vous le lui direz, n'est-ce pas ? Cette histoire de thérapie, c'était une erreur. J'avais espéré trouver un compromis, histoire de rassurer son père peut-être. Ça n'a servi à rien, ni pour elle, encore moins pour lui. Aucun des deux n'y a jamais cru.

Lisa Champigneul était coincée entre deux fortes personnalités que tout opposait. Elle s'était efforcée de faire tampon, avait échoué, et en payait le prix. La solitude. L'incompréhension.

— Avez-vous une idée de la raison pour laquelle elle s'est volatilisée après être rentrée chez vous ? Son père était-il présent à ce moment-là ?

— Non. Il était absent. Il est souvent absent.

Mais pas toujours. Fort à propos, une silhouette d'homme drapé dans un peignoir de bain bleu nuit, une bordée de poils bruns débordant au milieu de son poitrail découvert, se

dessina derrière l'écran transparent. Difficile de dire si la fille ressemblait au père, mais l'effet était saisissant, et plutôt dérangeant : la superposition du visage de la fille et du corps de son nageur de père évoquait je ne sais quoi d'incestueux. Madame Champigneul s'empressa d'effacer l'image sur l'écran d'un geste brusque, éteignant le minuscule ordinateur.

Le crâne lisse et luisant d'humidité, tout en angle obtus, le nez, le menton, la carrure et la voix même, grave et cassante, Grégoire Champagneul ne connaissait qu'une seule manière de conduire sa vie : la sienne. J'aurais parié mon stylo et mon carnet qu'il adhérait au Parti Sécessionniste, des libertariens qui considéraient que le moment était désormais venu pour les classes supérieures de laisser tomber les classes inférieures dans le but de reconstituer une race pure, dotée de ce que l'humanité avait de meilleur. C'est-à-dire eux-mêmes. Ils ne souhaitaient aucun mal au reste de la population, laquelle jouirait à son tour d'une liberté sans entrave, en l'absence de toute structure étatique, dans un chacun pour soi généralisé. Du moins, théoriquement. Le reste de l'humanité, toutefois, ne montrait pas à l'égard de ce projet un enthousiasme délirant : la liberté, c'est bien joli, mais de préférence quand on naît avec une cuillère d'argent dans la bouche et qu'on a hérité de concessions pétrolières en Alaska. Les dés étaient pipés, et ce depuis longtemps. Et pas qu'un peu.

Il ne prit pas la peine de me demander qui j'étais, ni de me saluer, ni de s'excuser du dérangement. Ni du fait qu'il avait sans doute écouté, je ne sais comment, la fin de notre conversation.

— C'était du cinéma. Les larmes, tout ça. Et comme d'habitude tu t'es fait avoir.

La mère leva les yeux au ciel.

— Tu vas pas recommencer. Devant ce Monsieur.

— Ton détective, je sais.

— On était d'accord pour l'embaucher.

— Tu parles. On la retrouvera jamais. Tu lui as pas tout dit j'imagine à ton détective. Monsieur ?

— Danilo Merien.

— Danilo oui. Ça fait très détective ça comme nom.

Impossible de savoir si cette remarque était un trait d'humour Champigneulsque ou non.

— Et qu'est-ce qu'on ne m'a pas dit ? demandai-je sur un ton légèrement sirupeux.

— Que notre adorable pimbêche s'est barrée avec notre pognon.

— 5 000 euros Édouard. Seulement 5 000 euros.

— Et alors ? Elle nous a soutiré du fric pour son potager de merde, puis tu lui as payé cette soi-disant thérapie, un vrai foirage en règle, elle n'a pas tenu une semaine. Chaque fois elle revient pleurnicher auprès de sa maman chérie. Et la dernière fois elle m'a carrément piqué du pognon ! Et là tu vas encore claquer je sais pas combien pour quoi ? Découvrir qu'elle prend du bon temps dans un camp de hippies qui ne foutent rien de leur journée excepté écrire au marqueur des slogans tout pétés sur des banderoles et envoyer des caillasses sur les flics ? Quand est-ce que tu vas finir par piger qu'elle se fiche de nous. Qu'elle te mène en bateau ?

5 000 euros faisait tout de même une belle somme. Je n'en gagnerais peut-être pas tant avec cette affaire. Mais pour des gens comme eux, ça ne représentait sans doute qu'une paille, ce qu'ils gagnaient en une journée juste en touchant le versement de leurs dividendes.

— C'est pour le principe. Le vol. C'est une mythomane. Une mythomane et une…

Il bafouillait, perdant brièvement un peu de sa superbe.

Pour les capitalistes, les concepts de vol, de spoliation, d'expropriation, d'accaparement illicite et j'en passe, rappellent quelque chose de vaguement désagréable, voire l'ersatz d'un sentiment de culpabilité directement lié à l'origine et l'accroissement de leur fortune.

— Une kleptomane, complétai-je.

— Vous foutez pas de moi hein, le contrat n'est pas encore signé !

— Grégoire, je t'en prie. Pas maintenant.

— Marre de ces conneries, marmonna le père indigné dans sa serviette de bain, vais prendre ma douche !

Il me gratifia d'un rictus infiniment dédaigneux comme si tout cela était en partie ma faute. Intérieurement, je me jurai de lui compliquer l'existence si l'occasion se présentait.

Mon hôtesse me prit à témoin. Et j'aperçus de manière fugace une femme qui n'avait pas toujours été Madame Champigneul, qui avait légué quelques gènes à sa fille, une femme qui pourrait bien, un de ces jours, plaquer ce sale type et commencer une vie nouvelle.

— Je suis désolée, dit-elle quand le calme revint. C'est… insupportable.

— C'est moi qui suis désolé.

L'affaire qui m'était confiée devenait maintenant, je le sentais, plus personnelle. J'avais presque envie d'aider cette femme, considérant ce qu'elle devait endurer. La prendre dans mes bras. Lui jurer que j'allais retrouver sa fille. Mais je me rappelai fort à propos que nous n'étions pas au cinéma. Que les choses étaient toujours un petit peu plus compliquées dans la réalité.

— Des fois, je me dis. Il n'a pas complètement tort. Thanya, voyez-vous, est un peu manipulatrice.

— Mais vous êtes sa mère.

— Oui. Je ne sais pas ce qui s'est passé à la clinique à Chaudes-Aigues. Le docteur Laduner semblait vraiment furieux.

— Pourquoi donc ? Parce que sa patiente ne souhaitait pas continuer la thérapie ?

— Peut-être. J'ai eu l'impression qu'il y avait autre chose. Elle doit avoir un don pour exaspérer les hommes, ajouta-t-elle en souriant.

Je notai cette remarque sur mon calepin. Il vaudrait la peine d'aller rendre une petite visite à ce docteur.

— Et c'est vrai qu'elle a pris de l'argent avant de partir. Elle était vraiment en colère contre son père. Ce n'est pas la première fois, mais là, j'ai cru qu'il allait la frapper. Vraiment. Ou qu'elle allait lui coller une gifle. Il ne lui aurait rien donné de toute façon.

— Elle s'est servi elle-même.

— La vie qu'elle a choisie de mener. Je n'en ai qu'une vague idée. Les ZAD, tout ça, on en parle dans les journaux bien sûr. Mais ça ne doit pas être facile.

— Et ce Peter ? Vous n'en avez plus entendu parler après leur séparation ?

— Non. Je ne suis même pas sûre qu'il ait été son petit ami. Elle ne m'a rien confié à ce sujet.

— Donc vous avez perdu tout contact avec Thanya depuis le mois de septembre.

— Oui. Depuis quatre mois. Son numéro de téléphone n'est plus en service. Aucune adresse. Les fêtes de fin d'année arrivent. C'est pour ça que j'ai appelé Maria. Qui vous a contacté.

— Et je vous en remercie. Maria est une très bonne amie.

— C'est ce qu'elle m'a dit oui. Je ne pouvais pas vraiment appeler la police.

— Parce que vous n'êtes pas sûre que votre fille ne soit pas engagée dans des activités illégales.

— Oui. Et… Mon mari ne souhaitait pas, disons, de la mauvaise publicité.

— Évidemment.

— Vous retrouverez ma fille ? Soyons clairs. Je ne souhaite pas qu'elle revienne. Je sais qu'elle ne reviendra pas. Mais je ne me fais pas à l'idée de perdre tout contact avec elle. Vous comprenez ?

Je comprenais. Et j'acceptai en annonçant la couleur, puisqu'il fallait bien aborder aussi cet aspect des choses :

— 350 euros d'avance, non remboursables, en espèces. Puis 70 euros par jour, plus mes frais. Si elle est restée en Auvergne, je pense avoir de ses nouvelles d'ici une semaine. Si elle a quitté la région, je ne garantis rien. Nous en discuterons à ce moment-là. Il y aura sans doute des frais importants, ne serait-ce qu'à cause du carburant.

Je m'imaginais déjà visitant une à une la cinquantaine de ZAD disséminée sur le territoire, sans parler de celles qui fleurissaient chaque jour que le Diable fait aux quatre coins de l'Europe. J'ignore si elle était consciente, étant donné ses revenus, du coût de l'essence pour un détective privé aux revenus modestes, mais elle accepta sans sourciller.

En quittant la villa des Champagneul, engagé sur le petit sentier de graviers roses, je ne pus m'empêcher de me retourner. Lisa se tenait derrière la baie vitrée du salon. Impossible de dire si elle m'observait, ou méditait en contemplant le jardin. Sa silhouette indistincte se noyait déjà dans un bain de couleurs diffuses, des palmiers surgissaient du parquet, leurs feuilles agitées par un vent moelleux, et sur le mur à l'arrière-plan déferlaient les vaguelettes d'une mer bleu turquoise.

# 5.

En sortant de la résidence des coteaux de Chamalières, je me garai le long de l'avenue qui descendait à Clermont et passai un coup de fil à Maria.

— Je sors de chez ta cousine, l'informai-je.

— Ma cousine germaine, éloignée, précisa-t-elle. Alors ? Tu t'y colles ?

— Oui. Au fait, j'ai croisé son mari.

— Vous êtes devenus grands amis je suppose ?

— Tu m'étonnes. Je te raconterai. Je compte passer la nuit ici, en profiter pour rencontrer deux ou trois personnes qui pourraient m'aider.

— De mon côté, j'ai commencé à réunir quelques informations concernant Thanya.

Maria disposait d'un réseau de relations sans équivalent et avait ce talent, d'autant plus précieux que j'en étais privé, de dénicher les traces de quasiment n'importe qui sur le web.

— Je te rappelle ce soir, dès que la connexion internet est rétablie. Si elle est rétablie un jour. Bonne soirée mon grand.

Je passais un second appel à une vieille connaissance. Sébastien Lockmeere était un des rares flics avec lesquels j'avais conservé une véritable amitié durant ma période liégeoise. À vrai dire, il était le seul dans sa profession que j'ai jamais considéré comme un ami. On s'était rencontré dans un rade miteux à Leuven, au comptoir, alors qu'on ruminait chacun de son côté de sérieux motifs de désespoir, devant une pinte de Westmalle Triple. Après avoir rivalisé sur le registre de l'autodérision durant vingt bonnes minutes, nous étions

pour ainsi dire nus et sans défense, et donc en état de philosopher longuement sur le sens et le non-sens de l'existence, ce que nous fîmes jusqu'à la fermeture du pub et bien après, tous les samedis et les mercredis soir durant des années. C'était un as de l'informatique, spécialisé en cyber-sécurité, autant dire qu'il croulait sous le boulot, mais il parvenait toujours à dégager un petit moment pour me fournir les informations dont j'avais besoin.

— Goedendag, Herr Lockmeere !

— Dan ! Toujours de ce monde cher collègue ? Les bêtes sauvages n'ont pas encore eu ta peau ?

— Pas encore. Mais ça se rapproche. Y'a des loups, et certains autochtones affirment avoir repéré un ours récemment. Toujours aimanté à tes écrans ?

— Malheureusement. Mais ça va pas durer. Un de ces jours, je vais plaquer tout ce merdier et venir te rejoindre Dan.

Vieille antienne, quitter ce boulot, qu'il répétait déjà tous les samedis et les mercredis soir du temps où on se fréquentait. Mais qui sait ? Sur un coup de tête, il en était capable, prendre ses cliques et ses claques et déménager dans un trou paumé. Le souci, pour un type dans son genre, ce serait la période de désintoxication intolérable qui lui pendait au nez une fois privé de sa dose d'informatique quotidienne.

— T'aurais un moment à me consacrer ? Juste un nom, Reinhardt, et un prénom, Peter, voir si par hasard les flics ont quelque chose sur lui.

J'épelai le nom de famille du prénommé Peter.

— M'étonnerait pas qu'il soit du côté de Clermont, ou dans les environs.

— Un instant je vous prie, nous nous efforçons d'accéder à votre demande et de réduire votre temps d'attente, dit-il en prenant une voix féminine robotisée, une de ses blagues

favorites quand il menait des recherches pour moi. Généralement, il imitait ensuite le bruit que faisaient autrefois les entrailles des premiers modems quand ils se connectaient.

— czzzrz crczzrrzz ccrrczzrrzzzz… Ok ! Je vois des choses défiler sur mon écran géant, des caractères, des chiffres, des photographies. Je te concocte un petit dossier et je l'envoie sur ta boîte mail dès ce soir. Vous avez internet dans ton patelin perdu ?

— Ça dépend des jours. Mais là je suis à la grand'ville. Je vais me coller à l'hôtel et profiter de leur super connexion câblée, et admirer toutes ces merveilles sur mon smartphone pourri.

— Et tu me rappelles si tu as besoin Danny !

— Pas de souci Sebi.

Les cloches d'une petite église sonnèrent six coups. Après avoir ramené la Mini Cooper à l'agence de location, je hélai près de la gare routière un taxi auquel j'indiquai l'adresse de mon motel favori dans l'ancienne zone industrielle. Au volant, une petite femme maigrelette aux cheveux grisonnants, dont les cernes et le teint pâle laissaient entendre qu'elle aurait aimé être ailleurs que dans son véhicule, fit la moue en apprenant la destination, jeta un œil dans le rétroviseur, histoire de s'assurer que je n'étais pas un assassin de chauffeur de taxi potentiel, considéra que j'étais juste un pauvre type suffisamment fauché pour descendre dans le motel le plus pourri de la ville et se mit au boulot. Un quart d'heure plus tard, elle me convoyait à juste port. Je payai en liquide, ce qui n'arrangea guère l'idée qu'elle se faisait de moi, mais peu importe : il y a belle lurette que j'avais cessé de vouloir impressionner les chauffeurs de taxi.

À l'accueil, rien n'avait changé. Rien ne changerait jamais dans ce motel d'ici l'apocalypse finale. Le même poster jauni

vantant les mérites de stations de ski fermées pour cause de changement climatique depuis cinq ans. Un plan de tramway et de bus de ville périmé depuis plus longtemps encore. Cependant, derrière l'inamovible comptoir en formica dont la peinture rouge vermillon s'écaillait un peu plus à chaque visite, ce n'était jamais la même hôtesse à chaque fois. Ce soir, au-dessus d'un écran d'ordinateur 15 pouces, deux yeux gris-vert vase me fixaient d'un air accusateur derrière les verres embués de lunettes à monture argentée. Je demandai une chambre pour deux nuits. Pour une personne. Elle me regarda comme si j'avais commandé un billet d'avion pour Dubaï ou lui avait proposé une invitation à dîner dans un restaurant macrobiotique. Je faillis préciser : la même personne, pour les deux nuits.

— Entre 7 et 9, dit-elle, sèche et laconique. Le petit déjeuner. On ne dépasse pas. Après 9 heures, c'est trop tard.

Je sais à quoi ressemble les petits-déjeuners dans ce genre d'endroit. Deux tranches de pain de mie enrubannées sous cellophane. Sur lesquelles on pouvait espérer tartiner un minuscule carré de beurre industriel, une cuillerée de confiture de fraises dont le goût rappelait plutôt la betterave ou tout autre légume douteux plutôt que la fraise, un jus d'orange concentré, c'est-à-dire coupé au trois-quart d'eau, le reste étant composé d'un mélange de sucre, de colorants et d'édulcorants, sans oublier le café lyophilisé. Non. Il fallait absolument oublier le café.

Je déclinai l'offre, justifiant mon refus en racontant que je devais aller en ville très tôt demain matin et d'autres fadaises qui ne la regardaient pas. Elle s'en foutait. Mon agenda ne l'intéressait pas. On se demande des fois pourquoi user tant de salive, quand la communication via un clavier relié à une intelligence artificielle suffirait.

— Si vous changez d'avis, pas après 9 heures !

Je la sentis qui brûlait d'ajouter : « Sinon ! ». Sinon quoi ? À contre-cœur, elle imprima sur un petit bout de carton blanc le code secret qui permettait d'ouvrir la porte de ma chambre. La chambre 304 manifestement.

On y accédait par l'extérieur, en grimpant par un escalier sur des passerelles en métal. Par le passé j'avais occupé une dizaine de piaules différentes, mais jamais jusqu'à ce soir la 304. Pas de quoi se sentir dépaysé, cela dit. La 304, comme ses voisines, consistait certainement en un réduit de huit mètres carrés dont quasiment tout l'espace était occupé par un lit deux places, une petite table ronde en osier, une armoire encastrée dans un mur en face d'un minuscule cabinet de toilettes dans lequel on avait réussi à loger, Dieu sait par quel miracle un lavabo, un WC et une douche. En comparaison, le mobile-home dans lequel j'habitais faisait figure de villa spacieuse.

Mais elle ne coûtait pas plus cher qu'un repas dans un fast-food et le motel n'affichait jamais complet. De plus, la clientèle avait des motifs variés de conserver la plus grande discrétion.

En montant au troisième étage par l'escalier extérieur, je suivis un homme qui me dépassait d'une tête et demie, au bas mot, taillé comme un crayon, engoncé dans un costume gris. Un comptable, un croque-mort ou un pianiste, ou bien les trois à la fois. Il se posa devant la chambre 303, pianota de ses doigts infiniment longs le clavier qui commandait l'entrée et s'engouffra dans le cercueil pour y passer la nuit. Tandis que je cherchais avec fébrilité au fond de mes poches le papier cartonné sur lequel était imprimé le code de la chambre 304, une femme de fort petite taille se faufila derrière moi, parcourant à pas menus la distance qui la séparait de la chambre voisine. Elle poussa la porte que le croque-mort-comptable et peut-être pianiste avait judicieusement laissée

entrouverte.

Bien. Cette petite scène n'avait rien à voir avec mon affaire. Certes, on ne se refait pas, et je flairais le commencement de quelque intrigue appétissante. Mais, pour le moment, j'avais surtout envie de prendre une douche.

Je me déshabillai rapidement et me glissai, de profil et dans le plus simple appareil, dans l'interstice qui permettait l'accès à la salle de bains. Le timide filet d'eau tiède sous lequel je m'aventurai dans l'espoir d'humecter un tant soit peu mon corps fourbu était tout ce que le motel avait à offrir en la matière. Craignant de n'avoir pas assez d'eau pour me rincer, je renonçai au shampooing Vercingétorix, sur lequel avait été imprimé l'image d'un guerrier gaulois moustachu, casqué et souriant – quel responsable marketing avait vu un rapport entre l'adversaire malheureux de Jules César et les produits d'hygiène ?

Un petit coup d'œil après m'être extirpé de la cabine sur le miroir au-dessus du lavabo : je ne vis rien d'autre qu'une couche de buée. Peu importe : je connaissais ce visage depuis longtemps et ne me faisais guère d'illusion. J'avais cinquante-cinq piges : peu de chance que j'ai rajeuni depuis ma dernière nuit à l'hôtel.

Un écran épais comme une feuille de papier ornait le mur en face du lit. Je m'allongeai et muni d'une télécommande, parcourus les chaînes d'informations. Lenny Martinez, surnommé « la puce », était en bonne voie pour remporter son deuxième Tour de France d'affilée. L'épreuve avait été décalée en plein hiver à cause des canicules estivales qui rendaient la pratique de nombreuses activités sportives inenvisageable de juin à septembre. La première ministre, une blondasse à la voix cassante qui dirigeait le parti fasciste partageant le pouvoir avec les conservateurs ultralibéraux menaçait de dissoudre l'assemblée à cause de désaccords sur les politiques

de natalité. Ce dont tout le monde se foutait éperdument, la plupart des électeurs étant trop occupés à survivre pour accorder le moindre intérêt à cette mascarade. Le conflit entre l'Inde et le Pakistan pour le contrôle des eaux de l'Indus s'éternisait, menaçant de dégénérer en guerre nucléaire. La moyenne des températures mondiales ces dernières années dessinait une courbe tellement vertigineuse qu'à son extrémité supérieure, tout en haut à droite, elle semblait sur le point de sortir de l'écran. On avait évacué les derniers atolls du Pacifique et la Sibérie étouffait sous d'éternels nuages d'une fumée noirâtre due à la combustion de la Taïga. Le permafrost fondait à vue d'œil, libérant chaque jour que le Diable fait d'insatiables virus préhistoriques pressés de se répandre sur la terre pour anéantir toute espèce vivante, exceptés eux-mêmes. Un délestage du réseau électrique était prévu demain sur la moitié nord de la France entre dix heures et quatorze heures. Sauf en région parisienne. Et le moral des fabricants de jouets continuait de baisser, surtout en cette période d'avant-Noël, les gens n'ayant plus d'argent à consacrer à ces broutilles. De toute façon, ils ne faisaient plus de gosses. Ce dont s'indignait la première ministre blonde et fasciste.

Voilà. J'avais pris ma dose d'informations télévisées, comme à chaque fois que je descendais à l'hôtel, c'est-à-dire rarement, et j'en avais assez pour les semaines à venir. Je déballai un sandwich saucisson cornichon mayonnaise acheté près de la gare routière, attaquai précautionneusement le pain dur, tenant compte de ma dentition fragile et lacunaire. Pas envie de perdre encore un plombage dans une tranche de saucisson. C'était dégueulasse. Incontestablement. Mon estomac protesta en gargouillant.

Déjà 20 h. Un client qui bossait dans une boutique de gadgets numériques m'avait offert une montre multifonctionnelle qui permettait, tant qu'elle était connectée au réseau, de se tenir au courant en temps réel de tout un tas de choses, l'évolution de la fréquence cardiaque, du taux de

cholestérol, de la masse graisseuse, mais contenait aussi une puce GPS, une boussole, un détecteur d'accident de voiture, une carte de paiement pour les allergiques aux implants, et affichait des relevés météo. Elle était, paraît-il, étanche jusqu'à cinq mètres. Je n'avais testé aucune de ces fonctions, me contentant de lire l'heure. J'avais égaré le mode d'emploi au moment même où je l'avais mise au poignet, peu avant de la déplacer dans la poche intérieure de ma veste, le bracelet me refilant des démangeaisons cutanées. Pour la recharger, il fallait la laisser se dorer la pilule quelques heures au soleil. Quand la journée avait été nuageuse ou plombée par le brouillard, fatalement, elle finissait par retarder. En hiver, elle donnait rarement l'heure exacte. Heureusement, mon téléphone aussi donnait l'heure. Et c'était là une de ses deux vertus principales à mes yeux, la seconde étant de me permettre de passer et recevoir des appels téléphoniques. Je l'avais acquis une vingtaine d'années auparavant, et il était déjà de seconde main à l'époque, voire de troisième main.

Bref, ces objets connectés n'étaient définitivement pas ma tasse de thé, ce qui peut paraître assez handicapant dans ma profession. Heureusement, j'avais toujours su m'entourer de collaborateurs autrement plus qualifiés dans ce domaine. Sébastien Lockmeere autrefois. Maria de Queyrios, aujourd'hui, qui n'était pas la moins douée en dépit de son âge. Ils me considéraient de la vieille école. Je ne sais pas ce qu'ils entendaient exactement par là, mais il est vrai que je n'aurais guère dépareillé dans les années 60.

Un privé qui ne connaît pas grand-chose aux technologies modernes, qui ne porte pas d'arme à feu sous sa veste, n'en cache pas non plus sous son oreiller, ni ailleurs du reste, et qui ne possède même pas d'automobile enregistrée à son nom, sans parler du fait d'habiter dans la cambrousse dans un mobile-home, pas sûr que ça inspire beaucoup les auteurs de polar. Mon équipement se résumait donc à une montre solaire, un antique téléphone portable, une lampe torche dont l'usage

le plus fréquent consistait à éclairer l'habitacle du pick-up quand je cherchais mes clés par une nuit obscure, un carnet, quelques stylos, ainsi qu'une bombe spray qui, d'après Jonathan, aurait fait merveille pour ralentir une bête féroce du type ours, au moins pendant quelques secondes, mais qui n'avait jamais servi jusqu'à présent contre un être vivant. Je possédais également une paire de lunettes de lecture et m'attendais à ce que, dans les années à venir, s'y ajoute un appareil auditif.

Maria me rappela en début de soirée alors que, debout à la fenêtre, je contemplais le parking du motel et les masses sombres des entrepôts de la zone commerciale en fumant un joint.

— Dis-moi tout, mon ange à qui rien n'échappe. Qui est Thanya ?

— Je me suis fait ma petite idée, en partie à l'aide de ce que j'ai appris, en partie par déduction. La seconde partie reste hypothétique, forcément.

Elle me gratifia d'une présentation synthétique du personnage. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, Thanya ressemblait trait pour trait à une Greta Thunberg, en un peu plus délurée sans doute, et un peu moins douée d'un point de vue scolaire, mais parfaitement consciente de l'état de délabrement du monde dans lequel elle était condamnée à grandir. Tout en menant une scolarité sans histoire dans les établissements huppés de la ville, elle militait depuis son entrée au collège dans plusieurs associations engagées sur les questions climatiques et politiques : « Les jeunes contre l'Inaction Climatique », « Les jeunes contre le Rassemblement National », « Les jeunes contre le Capitalisme », etc.

— Je t'ai envoyé des extraits de la petite iconothèque que j'ai compilée. Des articles de la presse régionale. On la voit, souvent au premier rang, et bien motivée, dans les

manifestations, elle a participé aux grèves lycéennes de 2027 et 2028. Elle avait même postulé à l'élection du poste de délégué national du syndicat étudiant.

— Son paternel devait être ravi.

— J'imagine. Puis elle obtient son bac, fait un stage l'été suivant dans une association vouée au développement de l'agriculture biologique dans les Alpes. J'ai récupéré un ou deux papiers qui la mentionnent dans des manifestations d'oppositions à l'extension de domaines skiables, ou au creusement de bassins de rétention d'eau. En septembre 2028 elle entre en faculté de sociologie à Lyon, passe sa licence avec mention « Jeunesse, mobilisations et environnement ». J'ai même son mémoire au format numérique si ça t'intéresse : il est consacré à la ZAD du site d'enfouissement des déchets nucléaires de la montagne de Berg en Ardèche. C'était avant le début du conflit.

Je m'en souvenais effectivement. Le démantèlement de la Zad de Berg avait constitué le premier fait d'arme de la Brigade de Protection des Sites Sensibles (BPSS) sorti du chapeau du premier gouvernement issu de l'alliance de la droite libérale et de l'extrême droite. Les militants écologistes, élevés au titre de menace pour la nation, au même titre que les terroristes de toute obédience, et tous ceux qu'on soupçonnait de pencher un peu à gauche de l'échiquier politique, avaient pris cher. Certains l'avaient payé de leur vie. Des jeunes, principalement. Des amis de Thanya certainement.

Je téléchargeai les coupures de presse sur mon téléphone portable. Lors de ses premières apparitions médiatiques, on découvrait Thanya, encore à l'orée de l'adolescence, participant à un sit-in devant le portail de son collège : une jeune fille rangée, avec un visage doux, presque attendrissant – le genre de gamine chez qui viennent d'éclore simultanément une conscience politique et les premiers élans de la puberté. Dans la majorité des cas, ces petites

perturbations deviennent de touchants souvenirs sur lesquels on se penchera plus tard avec nostalgie : « il faut bien que jeunesse se passe », etc. Mais pas chez Thanya Champigneul. Sur une autre photographie du journal local, datant de ses années de lycée, les traits se sont durcis, le regard est plus affirmé. Dans une brève interview filmée au cours d'un happening devant une banque spécialisée dans les activités minières en Afrique centrale et le green-washing, elle fait déjà office de porte-parole du mouvement, et répond d'une voix claire, et sans aucune hésitation, avec une pointe d'ironie mais d'un ton suffisamment ferme, au journaliste, un grand dadais qui la dépasse d'une tête ou deux mais paraît, aux côtés de la militante, beaucoup plus petit : manifestement sous le charme, il ne s'aventure pas à lui objecter quoi que ce soit. Quelques années plus tard, comme en témoigne une série de clichés pris dans le feu de l'action sur les barricades d'une ZAD, elle n'a plus grand-chose de la collégienne modèle, mais ressemble plutôt à une combattante anarchiste, vêtue d'un tee-shirt bleu pétrole moulant et d'un treillis de camouflage, noyée dans un nuage de fumerolles colorées et probablement toxiques – ce pourquoi le bas du visage est recouvert d'un masque en tissu noir. Le look parfait pour intéresser le recruteur des milices indépendantistes du Kurdistan Syrien. Ou pour incarner la pin-up rebelle du poster collé sur le mur de la chambre d'un adolescent rêveur.

— Les services de renseignement diraient qu'elle s'est radicalisée, commenta Maria.

— Vu la manière dont les forces de l'ordre les ont massacrés, pas étonnant que les zadistes se soient radicalisés.

— Le truc intéressant, c'est qu'après sa licence et la destruction de la ZAD de Berg, on n'a plus aucune information sur elle. Pendant deux années. Aucune trace sur les réseaux sociaux, alors qu'elle était très impliquée jusque-là. Elle n'apparaît plus dans les listings et les organigrammes des associations, on ne la voit plus dans les manifs, ni dans les

happenings. Plus rien.

— En quelle année disparaît-elle ?

— 2031 je dirais, à l'automne, juste après l'évacuation de la ZAD. Jusqu'au printemps 2033, où elle rachète la ferme dans le Cantal avec son compagnon.

Mon téléphone se mit à biper. Comme je n'avais toujours aucune idée, bien qu'étant en possession de cette machine diabolique depuis dix ans, comment basculer d'un appel à l'autre sans couper la communication avec les deux, je remerciai Maria, raccrochai et rappelai Sébastien dans la foulée.

— Toujours à l'aise avec ce téléphone on dirait, fit une voix avec ce fort accent wallon dont il demeurait encore chez moi quelques traces.

— M'en parle pas, faudra qu'on se voie un de ces jours, que tu me donnes des cours.

— Alors, notre ami Peter Reinhardt. Né en 1997, à Lausanne, famille d'enseignants, plutôt aisée. Ça lui fait quel âge ? 38 ans. J'ai pas grand-chose, mais tu en feras peut-être ton miel. Il est fiché chez vous, comme écologiste radical. J'ai sous les yeux quelques photos de lui il y a une dizaine d'années. Barbu, dreadlocks, une bonne tête de gourou. Militait à Greenpeace quand il était étudiant en architecture. A fait quelques mois de prison pour l'ensemble de son œuvre : dégradation d'enseignes bancaires, installation de banderoles géantes sur le toit d'une centrale nucléaire. Jeune homme de bonne famille. La suite est plus opaque. Mes collègues de Clermont en ont entendu parler récemment. Ils le soupçonnent de s'être reconverti dans des activités plus lucratives. Il apparaît sur un listing de la chambre de commerce d'Aurillac en qualité de cogérant d'une petite coopérative agricole par chez toi.

— Je suis au courant de ça oui. Il a lâché l'affaire il y a quelques mois.

— Sans doute une couverture pour un business illicite.

— Il n'aurait pas été présent sur la ZAD de Berg avant les évènements ?

— Rien dégoté à ce sujet. Ah oui, toujours d'après mes collègues, il traîne désormais avec deux ex-collègues de prison, qu'il a peut-être rencontrés en cellule. De petits braqueurs. Ils se font appeler Michel-Ange et Léonard. Le premier est né il y a 25 ans à Port-au-Prince, orphelin, tombé du ciel un beau jour de l'année 2015 dans une famille d'adoption à Lisieux, dans le Calvados. Le second est originaire de Tunisie, émigré avec ses parents dans la même bonne ville de Lisieux une année plus tard. Sûrement des copains d'enfance.

— Des amoureux de la renaissance italienne ?

— Ou bien d'anciens peintres en bâtiment reconvertis dans un business plus lucratif. Voilà, rien de plus pour le moment. Si tu dois avoir affaire à eux, surveille quand même tes arrières. J'ai pas trouvé mention d'une agressivité particulière chez aucun de ces trois-là, mais on ne peut jurer de rien. Je vais te donner le numéro de mon collègue à Clermont. Il est d'accord pour te parler.

— Ah ! Merci. T'es un as.

Je n'aimais pas trop passer des heures au téléphone, mais, emporté dans mon élan, je pianotai quand même sur le clavier pour joindre l'agent dont Sébastien m'avait fourni le contact, un certain Philippe, inspecteur de son état, qui ne désirait manifestement pas me donner son nom de famille ni me rencontrer en chair et en os. La tension dans les services de police avait atteint une sorte de paroxysme depuis l'avènement au pouvoir du Parti National : pour une partie des effectifs, c'était la fête de la matraque et du taser tous les jours et toutes les nuits, avec le bénéfice appréciable d'une impunité totale en cas de bavure. Pour l'autre partie, celle qui possédait encore un minimum de sens moral, qui ne souffrait d'aucune pulsion xénophobe et raciste, et à qui il restait deux ou trois neurones en état de fonctionnement, c'était devenu l'horreur au quotidien. « Philippe », ou quel que soit son

véritable nom, appartenait au clan des gentils humanistes de gauche, lesquels devaient se tenir à carreau en attendant qu'éventuellement, à l'occasion des prochaines élections, ces psychopathes soient mis en minorité et dégagent de la police. On n'en prenait pas vraiment le chemin.

— Inspecteur Philippe ? Détective Danilo Merien.
— Ah. Ok. Un instant je vous prie.

J'entendis une porte s'ouvrir, puis des pas résonnant sur un parquet, quelques voix dans un couloir, une autre porte et le bruit de la circulation automobile.

— Scuzez. J'avais besoin d'aller fumer dehors. Et un peu d'intimité ne fait pas de mal. Lockmeere m'a parlé de vous. Je vais être bref. Vous en avez après Peter Reinhardt alors ? Pour être honnête, si tous les trafiquants lui ressemblaient, on aurait moins de boulot ici. Figurez-vous que j'ai tapé la causette avec lui pas plus tard que la semaine dernière. Contrôle de routine. Il gère une boutique d'import-export et vente par correspondance d'articles de papeterie qu'il achète en Asie du sud-est. Un truc complètement bidon.
— Ah ?
— Ben déjà, trois repris de justice qui, après une brève incarcération, se retrouvent par hasard et décident de se lancer dans l'agriculture biologique. Puis, qui montent une agence de je ne sais quoi. Comment vous dire…
— C'est ce qu'il vous a raconté ?
— Oui. Une chouette histoire d'amitié sur fond de passion partagée pour les loisirs créatifs, les reproductions d'œuvre d'art, les carnets à spirale illustrés et les stylos feutres fluo. On ne sait pas bien ce qu'ils trafiquent réellement, mais je vous parie ma prime de fin d'année que ça n'a pas grand-chose à voir avec l'encre, des pinceaux et du papier. Je déconne pour ma prime hein. J'aurais que dalle de toute façon.
— Où trouve-ton cette boutique ?
— Au rond-point de Brezet. Ils louent quelques bureaux au-

dessus d'un centre de fitness et relaxation. Reinhardt Import-Export Europe-Asie, un truc dans ce goût.

— Merci infiniment.

— Pas de souci. Faites gaffe. Pas envie de m'embarrasser d'un cadavre de privé. On a assez de macchabées comme ça dans le coin.

— Clermont-Ferrand capitale du crime hein…

— Comme partout : Moulins, Nevers, Montluçon. J'ai tourné dans tous ces patelins. Chacun prétendait au titre de capitale du crime. Si vous avez besoin, vous avez ce numéro de téléphone. N'appelez pas le commissariat, OK ?

— Bien enregistré ! Bon courage à vous pour la suite !

— Il en faudra oui, conclut-il, d'un ton passablement désabusé.

# 6.

Sommeil incertain, ponctué de réveils en sursaut : quand on a l'habitude de dormir à la campagne, les bruits de la ville, une automobile qui rugit en passant à vive allure au milieu de la nuit, des clients du motel qui ne trouvent rien de mieux à faire que d'entamer un débat portant sur les taux d'imposition comparés entre la France et la Suisse Romande à deux heures du matin, juste derrière la porte où vous espériez trouver le sommeil, la femme de chambre qui commence à passer l'aspirateur bien avant l'aube en chantonnant des airs de fado pour se donner du courage, tout cela dépasse le seuil de décibels tolérable. Autant dire que je me sentais un peu nerveux en éteignant l'impitoyable sonnerie du réveil de mon smartphone.

Après avoir réussi la délicate opération consistant à se déplacer depuis le lit jusqu'au cabinet de toilettes sans se cogner le genou contre un coin de table, je me lavai les dents, m'aspergeai copieusement d'eau de Cologne et m'efforçai d'aplatir à l'aide d'un peu d'eau tiède quelques mèches rebelles : les cheveux qui persistaient à pousser sur ma boîte crânienne avaient une fâcheuse tendance à se redresser pour un oui ou pour un non, comme s'ils désiraient à tout prix me donner l'allure d'un Stephen Morrissey millésime The Smiths 1986. Au camping, je me foutais pas mal de ressembler à qui que ce soit, mais en ville, et pour ce que j'avais à faire aujourd'hui, je préférais ressembler à un détective privé. Sans savoir vraiment quel genre de coiffure cela impliquait.

J'optai pour ma combinaison vestimentaire numéro 2, jean, veste en cuir, doudoune et baskets. La numéro 1 convenait à

madame Champigneul, c'est-à-dire à ma cliente. Celle qui me payait. Mes informateurs occupant en général des degrés inférieurs dans l'échelle socio-économique, voire très inférieurs, l'auraient jugé inappropriée. Je laissai en vrac mes affaires sur le lit et filai sans passer par la case bureau d'accueil, jusqu'à l'arrêt de bus le plus proche. Dans les films policiers, le bus surgit comme par magie avant même que le héros ait pris le temps de s'installer pour attendre sous l'abri : c'est à peine si cet homme idéal ralentit l'allure entre le moment où il marche d'un pas vif jusqu'à son arrêt et l'instant où il s'engage sur le marche-pied. Toute l'action paraît fluide, comme synchronisée par un génie bienveillant. Mais dans la réalité, ces génies n'existent pas et je venais de rater pour trente secondes la correspondance de 9h37. Plutôt que de poireauter vingt minutes jusqu'à l'arrivée du prochain bus, je décidai de poursuivre à pied cette expédition à travers les quartiers d'entreprises.

Là, se déployait une autre ville, à laquelle j'étais tout à fait étranger. Celle des directeurs marketings, des chargés d'affaires, des responsables de communication, des cabinets de conseil, des chefs de projet, des administrateurs de biens, des incubateurs de startup, des responsables du management. Ils existaient. Ils gagnaient de l'argent. Je n'avais qu'une vague idée de la manière dont ils existaient et gagnaient de l'argent. Nous vivions eux et moi dans des mondes totalement séparés. Peut-être encore plus éloignés que la villa cossue de Madame Champigneul pouvait l'être d'un mobile-home dans un camping paumé. J'errais dans cet environnement hostile, entre les immeubles de bureaux, croisant des femmes et des hommes sapés comme dans les publicités pour bagnoles de luxe, qui marchaient d'un pas vif et assuré. Ils savaient où ils allaient. Moi, je me contentais de faire semblant, tout en étudiant les plaques à l'entrée des immeubles.

Ah ! Le centre de fitness et relaxation donc l'inspecteur Philippe m'avait parlé. Derrière la baie vitrée, des travailleurs

et des travailleuses sautillaient en rythme, tout en agitant les bras latéralement, avant d'aller s'enfermer dans les bureaux d'étude et les cabinets comptables. Ils s'aspergeaient les uns les autres de gouttelettes de sueur sans en prendre ombrage. Tous affichaient un air réjoui. Ils étaient en pleine forme. Leur bonheur n'avait rien de contagieux et je détournai les yeux : rien que les regarder me fichait un cafard monumental, me donnant l'envie d'allumer une cigarette et d'attaquer la matinée en descendant avec opiniâtreté des alcools forts dans un bar de banlieue.

Une double rangée de plaques professionnelles s'étalait contre un mur à l'entrée : deux psychothérapeutes, un dermatologue, une ostéopathe, une énergéticienne, un podologue, une gynécologue, un centre de manucure et d'épilation. Un temple dédié aux soins des corps et des âmes. Parfaitement incongru, comme la solution au jeu des sept erreurs, un écriteau sans logo, imprimé à la va-vite, indiquait « Agence P. Reihnardt & Associés. Import/Export » et « Veuillez sonner ». Un grésillement dans l'interphone précéda le déclenchement de l'ouverture de la porte. Délaissant l'ascenseur, je grimpai l'escalier jusqu'au premier étage. En face du cabinet de dermatologie, une porte entrouverte. J'y frappai doucement, puis pénétrai, comme une voix grave m'y invitait, dans une pièce assez spacieuse. J'examinai d'un coup d'œil de détective la disposition des lieux. Trois larges bureaux, des écrans d'ordinateur pas de première jeunesse, un empilement de cartons contre un des murs sous des reproductions de tableaux dont j'aurais été bien en peine d'identifier les auteurs. Une kitchenette en entrant sur la droite. Une porte vitrée au fond de la pièce, à demi-ouverte, donnant sur un autre bureau, celui du patron supposé-je. De larges fenêtres aux persiennes relevées laissaient généreusement se répandre les rayons du soleil matinal. Une sorte de géant agenouillé devant un carton et un autre gars de corpulence plus modeste assis derrière un bureau devant trois piles de documents imprimés.

— Excusez le dérangement.

— On est à vous dans deux minutes, fit le plus petit des deux.

Je me postai devant un tableau, histoire de profiter de ces deux minutes pour augmenter mon capital culturel. Le paysage peint m'était familier : le col de Cabre, à l'automne. Un paysan vêtu à la mode paysanne du XIXe siècle, redingote et chapeau à larges bords, veillait sur un troupeau de vaches Salers à l'aide d'un grand bâton. C'était très agréable à l'œil et je m'attendais presque à voir Jonathan et son chien surgir à l'arrière-plan, émergeant d'un pas vif du col que nous avions déjà franchi à plusieurs reprises lors de nos virées en montagne ces dernières années. Du reste, j'étais persuadé que ce tableau plairait à mon compagnon de randonnée.

— Michel-Ange, dit Michel-Ange.

— Léonard, dit Léonard. Si ce tableau vous intéresse, nous sommes en mesure de vous en procurer une copie.

— Quel en est l'auteur ?

— Auguste Bonheur, m'informa doctement Michel-Ange. Paysage avec un troupeau. Date de 1860. Avec sa sœur, Rosa Bonheur, peintre elle aussi, on les a catalogués dans la peinture animalière, mais c'était un peu réducteur sans doute.

— C'est bien le col de Cabres ?

— Ah ! Si vous le dites ! Vous connaissez la région je vois.

— Je vis dans le Cantal oui.

Le dénommé Michel-Ange, avec lequel je m'entretenais des beaux-arts et de géographie, un métis qui culminait aux alentours de 2 mètres, taillé comme un ailier fort, aurait fait merveille sur les terrains de basket. Le genre de mec qui procurait l'envie irrésistible de monter une équipe rien que pour le voir coller des dunks à tour de bras. Léonard lui rendait 30 cm, si bien qu'il avait à peu près ma taille, et

n'était guère plus épais que moi. Tous deux étaient habillés comme s'ils s'apprêtaient à faire la tournée des bars de luxe sur la plage de Crandon Park à Miami, chemises à fleurs et pantalons larges, un sourire affable leur barrant le visage comme une cicatrice : pas sûr qu'ils aient un autre registre d'expression à leur disposition.

— Fans de la renaissance italienne ?

— Oui, dans un sens. On est réputé pour savoir repeindre les murs en deux trois coups de pinceaux.

— Il plaisante, dit Léonard avec un petit gloussement. On s'est rencontrés en fac d'histoire de l'art.

— Sérieusement ?

— Oui Monsieur. Sérieusement, dit Michel-Ange, ça vous étonne ?

— Faut admettre qu'on n'y a pas fait de vieux os, à la faculté , nuança Léonard.

— Certes. Disons que nos désirs oscillaient entre les études et le commerce et des tas d'autres trucs. C'est le résumé de nos vies ça, l'oscillation. On se prend de passion pour un domaine, et puis on en découvre un autre, puis encore un autre.

— Faudrait faire la synthèse. À la limite on aurait pu travailler dans le marché de l'art.

— Je crois que c'est parce qu'on est tous les deux lune en balance, expliqua Michel-Ange. Vous vous intéressez à l'astrologie ?

— Pas vraiment, répondis-je. Mais j'ai une amie qui s'y intéresse.

Un troisième larron apparut dans l'encablure de la porte vitrée qui donnait sur le bureau.

— Botticelli je suppose ?

Peter Reinhardt me toisa en souriant.

— Excellent ! Je mentirais en vous disant qu'on ne nous l'a

jamais faite celle-là, mais elle me fait toujours rire. Je vois que vous avez fait connaissance avec mes collègues. Qu'est-ce qui vous amène ? Mon petit doigt me dit que ça n'a pas grand-chose à voir avec l'art pictural ou la papeterie décorative.

Je sentis brièvement l'absence de la dernière phalange de mon petit doigt à moi avec une intensité accrue.

— Danilo Merien. Détective. Détective privé.

— Danilo. C'est Italien comme prénom ?

— Un hommage à un grand-père slovène du côté maternel, vous n'êtes pas tombé loin.

— La Slovénie. Je crois avoir croisé des Bosniaques, des Kosovars et des Serbes, mais jamais de Slovènes. Vous êtes mon premier. Laissez-moi vous offrir un petit carnet pour fêter ça.

Puis, fouillant dans un tiroir :

— Grands carreaux, petits carreaux, pas de carreaux du tout ?

— La page blanche m'ira très bien. C'est à peu près là où j'en suis. Je veux dire, de mon enquête.

— Ah ! J'espère pouvoir vous aider. Laissez-moi deviner. Si vous nous faites le plaisir de cette visite, votre enquête doit avoir un rapport ou bien avec le commerce des reproductions d'œuvre d'art, ce dont je doute un peu, ou bien avec une personne que je suis censée connaître.

— Ça se pourrait bien, pour la personne que vous connaissez.

— Évitons de tourner autour du pot. Il s'agit de Thanya n'est-ce pas ?

— Touché ! Mon client, ou ma cliente, peu importe, a perdu sa trace ces derniers mois, et s'inquiète de ce qu'elle est devenue. Or, j'ai cru comprendre que vous étiez elle et vous plutôt bons amis.

— On s'est aimé, on s'est perdu, on se retrouvera peut-être

un jour qui sait ? Y'a aucun mystère l'ami.

— Ce sont des choses qui arrivent oui.

— Oui.

Peter n'avait pas la tête d'un type que cette histoire d'amour aurait affecté outre mesure. Il plissa cependant les sourcils de manière à m'inviter à poursuivre la conversation dans une autre direction.

— Vous aviez, paraît-il, acheté une ferme dans le Cantal.

— Les Vergers de la ronce. L'appellation ne vient pas de moi. Une expérience instructive.

— Vous y pratiquiez l'agriculture biologique à ce que j'ai cru comprendre.

— Pas seulement. On élevait des chèvres aussi. Et un tas d'autres choses qu'on peut faire à la campagne. Dans ce genre d'endroit. Vous savez où elle se trouve ?

— Plus ou moins. En vallée de l'Épie je crois.

— Vous en savez des choses, sourit Peter. Dans le creux de vallon, avant la route du col de Prat-de-Bouc.

— Le voisinage ne devait guère vous importuner.

— Effectivement. Un endroit paisible. Ce à quoi les gens qui vont s'installer dans le Cantal aspirent en général. La paix. La tranquillité. La discrétion.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point.

— Notre voisin, un vieil éleveur à la retraite, disait : « c'est un pays que l'on quitte, pas un pays où l'on vient ». De fait, quand on est parti, il devait être le dernier qui vive à l'année dans le haut de la vallée.

— Oui. Il y a quelques obstinés. Des gens qui ne veulent pas partir. J'en connais quelques-uns.

Je songeais à tous mes amis du Cantal. Même en leur offrant une résidence de luxe sur les hauteurs de Clermont, une villa dans le voisinage des Champigneul par exemple, ils n'auraient pour rien au monde abandonné leur manière singulière d'habiter le monde.

— Pas dit qu'on n'y retourne pas un de ces jours d'ailleurs. L'idéal serait sans doute d'avoir un pied-à-terre à la campagne et un autre à la ville. On y songe sérieusement.

— Oui, admis-je, c'est une possibilité.

— Et ça permettrait de diversifier nos activités.

Activités que j'avais par ailleurs encore beaucoup de peine à cerner. Léonard s'avança avec un plateau supportant une théière fumante, deux tasses et une coupelle en porcelaine avec quelques morceaux de sucre roux.

— Merci Léo, dit Peter en servant le thé. Du Yuang Yuang. Cadeau d'un fournisseur. Du thé noir. Très noir. Très fort. Surprenant au début.

— À votre client Chinois alors, dis-je en saisissant ma tasse brûlante avec précaution.

Je bus une toute petite lampée de ce breuvage épais et vaguement écœurant.

— Effectivement. Autant à boire qu'à manger.

Un instant passa, consacré à la dégustation de cette boisson venue de l'autre bout du monde. Auquel mon gosier s'accoutuma dès la troisième gorgée. Si bien que je finis par me resservir une tasse. Peter m'observait d'un air goguenard.

— Soyons honnêtes. Vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour parler d'agriculture, de thé asiatique ou d'exode rural.

— À ce stade de mes investigations, tout m'intéresse au contraire. On ne sait jamais. Au hasard d'une conversation, on apprend parfois quelque chose d'important.

— Hum hum, fit Peter. Revenons à Thanya. Vous aimeriez savoir où elle passée je suppose ?

J'acquiesçai en souriant.

— Désolé de vous décevoir. Mais je n'en ai pas la moindre idée. Je suppose qu'elle est toujours quelque part en Auvergne. C'était le cas il y a quelques semaines d'après les échos qui me sont parvenus. Mais vous dire si elle s'y trouve encore et où exactement. Elle a mon numéro de téléphone, mais a changé le sien.

— Après l'histoire de la ferme.

— Un mois après. Pour couper court à tout malentendu, nous nous sommes séparés bons amis. Chacun de son côté, avec, disons, ses propres projets.

— Et en quoi consiste son projet à elle ?

Peter prit une grande inspiration. Pencha légèrement la tête sur la gauche en me regardant.

— Vous le découvrirez vous-même détective. En l'état actuel de notre relation, je ne peux pas vous en dire plus.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

C'était une phrase que j'avais l'occasion de replacer mot pour mot à quasiment chacune de mes enquêtes. J'avais l'impression de jouer un rôle dans un film noir avec Humphrey Bogart ou Peter Falk en la prononçant. Un des rares moments de gloire qu'offre le métier de détective privé.

— Un peu des deux sans doute. Toutefois, si elle rappelle un de ces jours, je me ferais un plaisir de vous en informer. Si elle en est d'accord bien entendu. Et je compte sur vous pour me tenir au courant si jamais vous la retrouvez.

Je haussai les sourcils de manière à laisser entendre que cette dernière proposition n'allait pas de soi.

— Si elle en est d'accord évidemment.

Je farfouillai dans la poche intérieure de ma veste et nous

échangeâmes comme deux parfaits petits businessmen nos cartes de visite. Ce qui ne signifiait pas que j'avais l'intention de partager mes informations avec lui. Nous n'en étions certainement pas là de mon point de vue.

La suite de la conversation, Michel-Ange et Léonard ayant rappliqué, dériva librement vers d'autres rivages : le climat de la Normandie, le coût et la rareté du papier, les avantages et les inconvénients de la vie à la campagne comparés à ceux d'une existence urbaine, les peintres pompiers de la fin du XIXe siècle. Rien qui concernât de près ou de loin mon enquête. Je pris bientôt congé d'eux après avoir soulagé ma vessie d'un excès de thé noir aux toilettes qui se trouvaient sur le palier.

# 7.

Un des aspects les plus appréciables de ce métier parfois ingrat, c'est qu'il m'oblige à faire régulièrement la tournée de mes informateurs. Qui deviennent parfois des amis. Un prétexte commode pour sortir de mon cloître au camping, et ne pas me contenter d'une petite vie peinarde passée à refaire le monde avec Yvan et Maria, entre deux balades avec Iris. Ces enquêtes ont le mérite d'entretenir ma sociabilité. Et tant pis s'il faut aller traîner ses guêtres à Clermont de temps en temps.

Sur la capitale provinciale, bâtie dans une cuvette surplombée par l'imposant Puy-de-Dôme et quelques sommets volcaniques culminant à des altitudes plus modestes, planait en permanence un épais nuage de smog dont la teinte variait du grisâtre au jaunâtre selon la saison. Si paisible autrefois, quand je la découvrais il y a dix ans, la ville s'était passablement agitée ces derniers temps, dans la foulée de l'épidémie de dinguerie qui semblait s'être abattu sur le pays. Clermont n'était pas immunisé contre ce virus. Des types se précipitaient sans crier gare sur des passants apparemment innocents, une arme à la main, c'est-à-dire n'importe quel objet à peu près contondant qui se trouvait à leur disposition immédiate. Ils agressaient sans motif particulier le quidam qui sortait de chez le dentiste ou se rendait à sa séance de natation quotidienne, en marmonnant des slogans incompréhensibles. Les attentats devenaient le lot quotidien des journaux d'informations, motivés par des objectifs souvent antagonistes. S'y ajoutaient d'autres tarés, mus par des haines particulières, souvent xénophobes, isolés ou en petites bandes, qui répandaient la terreur chez les habitants dont le seul tort

était d'avoir une peau un peu plus sombre que celle des blancs, ou de pratiquer une religion différente du catholicisme. Ceux-là, les flics les laissaient filer, quand ils ne s'adonnaient pas eux-mêmes, sur leur temps libre, à ces ratonnades spontanées. Il faut dire que les derniers ministres de l'Intérieur s'entendaient à « passer l'éponge » sur les innombrables bavures qui émaillaient l'activité des forces de l'ordre, lesquelles pouvaient ainsi sans retenue exprimer leur ressentiment vis-à-vis de populations considérées *a priori* comme coupables, sans même qu'on ait pris le temps de les suspecter de quoi que ce soit. Et vous l'aurez deviné, les populations en question ne vivaient pas dans les quartiers chics des hauteurs de la ville, comme mes nouveaux amis les Champigneul. Ces derniers, à l'instar d'une partie des habitants aisés de ce pays, approuvaient sans scrupule ces politiques d'apartheid, considérant d'un œil de plus en plus favorable l'avènement d'une nation unicolore, peuplée de français de souche, retranchée dans des forteresses inaccessibles au lumpenprolétariat.

Apparemment plus pacifiques, installés sur la place de Jaude depuis quelques années, dans le centre névralgique de la ville, entre les kiosques de Noël et les étals des marchands de marrons chauds, de hot-dogs et d'implants high-tech, une vingtaine de citoyens juchés sur des caisses en bois avait des messages urgents à faire passer à l'humanité. Tous s'efforçaient d'attirer l'attention sur un aspect particulier des malheurs qui nous accablaient, nous autres pauvres mortels : les identités sexuelles contre nature, les mensonges des climatologues et des scientifiques de manière générale, le complot de la secte Pédo-Satanique Internationale (PSI), l'influence perverse des États-Unis d'Amérique, l'invasion imminente de l'Europe par des zombies Chinois, Nigérians ou Pakistanais, et, *last but not least*, l'avènement imminent de l'Antéchrist. Pour l'un, les drogues et les implants, vendus à quelques pas de là, conduisaient directement leur consommateur à la damnation éternelle, tandis que pour un

autre, ils ouvraient l'accès à des mondes parallèles où la douleur aurait à jamais disparu. Le cyborg incarnait pour certains l'avenir de l'humanité, mais dans le stand d'en face, il signait au contraire sa disparition prochaine.

C'était en somme une belle matinée d'hiver. La place, lumineuse malgré le smog persistant, demeurait dans un état de propreté acceptable, la municipalité concentrant ses modestes efforts en matière de salubrité publique sur ce fleuron du centre-ville. Toutefois, dès qu'on s'aventurait dans les ruelles adjacentes, lesquelles ne voyaient qu'épisodiquement le soleil, l'ambiance changeait du tout au tout.

Dans un petit square caché derrière une banque officiait mon bonimenteur favori, un brave gars complètement déjanté, qui portait toute l'année sur le nez une paire de lunettes aux verres teintés d'un rouge flashy, et prétendait deviner l'avenir en examinant les carrés du dallage sur lesquels il se tenait au milieu des bosquets de buis, pratiquant une sorte de géométrie divinatoire, qu'il alimentait aussi, selon son humeur, en étudiant les modillons de la cathédrale en pierre sombre de la ville haute ou la forme des nuages qui hantaient la ville de leur présence toxique. Quand il était inspiré, il agrémentait ses réflexions de soi-disant citations tirées de philosophies qu'il avait enseignées autrefois, à l'époque où l'Université le tolérait encore. Il tirait de tout cela des déductions souvent ahurissantes, mais il m'avait parfois gratifié d'une information pas tout à fait dénuée de fondement.

Force était de reconnaître, néanmoins, qu'à chacune de mes visites, ses monologues perdaient en intelligibilité, et que les articulations logiques, concessions assez bancales à la raison, qui, naguère, ponctuaient ses délires, se raréfiaient.

— Le *vinculum substantiale* Danilo ! Le *Vinculum* !
— Salut René, dis-je en mâchonnant avec circonspection un

sandwich œufs thon mayonnaise acheté en passant à la boulangerie du coin de la rue.

— Au cœur du monde mon garçon. Le lien ultime entre le corps et l'âme. Le véhicule par quoi toute relation advient. Matière autant qu'esprit. Rien n'est vrai, rien n'existe que la relation. Le véhicule est la vérité. Son origine et sa destination ne sont qu'illusions. De la foutaise. Le non-être est. L'être n'est pas.

Je me retins de lui pincer fortement le mollet afin d'éprouver sa thèse. Du reste, quand il me confiait ses illuminations philosophiques, j'éprouvais toujours le besoin de le pincer quelque part. Son exaltation redescendit brutalement de plusieurs crans.

— Tu sais pas la dernière ? Ils veulent raser mon square. Pour ouvrir une annexe du commissariat.

Je le savais dans la mesure où il me l'apprenait à chacune de mes visites depuis que je le fréquentais. Les flics passaient régulièrement le menacer d'une expropriation prochaine, dans l'espoir de le déloger. C'était du flan bien entendu.

— T'inquiète René. La municipalité n'a plus un radis. C'est pas demain la veille qu'ils vont lancer des travaux ici.

— À mon avis, c'est mes visions qui leur fichent la trouille.

Il se roulait une clope avec une dextérité étonnante chez un homme en proie à de si grands tourments.

— Après tout, ça date pas d'hier la persécutions des philosophes non ?

J'acquiesçai avec gravité. Il m'observa avec attention. Puis ramassant un grand bâton taillé dans le buis, se mit à frapper doucement les dalles à ses pieds. Il comptait à voix haute : 235, 170, 349, comme si cette suite de nombres recelait une

quelconque signification. Puis releva la tête, épuisé par cet effort divinatoire.

— Garde-toi de *Little Mama Bear*, Danilo !

— *Little mama* quoi ?

— Les ours, mon garçon, errants par les montagnes et les forêts, s'emparant des espaces délaissés par les hommes, s'approchant des villages et bientôt des villes.

— Ok, merci du conseil, dis-je sans avoir la moindre idée du message que son démon personnel lui avait inspiré. Je ferai gaffe. J'ai une bombe au poivre contre les ours.

Je le saluai d'un hochement de tête avant de prendre congé.

— Leibniz, cria-t-il alors que je quittais le square. Le *Vinculum*. C'est Leibniz.

Je ne disposais pas d'une culture philosophie suffisante pour le contredire. Hochant la tête à nouveau, je pris la ruelle qui remontait dans les quartiers commerçants.

Mon pub favori, quand je traînais en ville, s'appelait, sans grande originalité étant donné les particularités géologiques locales, « le P'tit Volcan ». Plutôt classe pour le standing de Clermont en notre époque perturbée, fauteuils et banquettes rembourrées et recouverts d'une imitation velours, boiseries du sol au plafond. Et un comptoir en style industriel forgé dans un métal gris sombre patiné, vraiment classe, surmonté d'un plateau en manguier, paraît-il. Des vitres teintées, sur lesquelles un décorateur avait peint des motifs dans le style Art Nouveau, donnant sur une ruelle qui ne voyait le soleil que deux heures par jour en été, et quelques minutes en hiver. Une collection de pochettes de vinyles vintage exposées sous verre occupant tout un mur. Certains de ces disques valaient sans doute une sacrée somme, si tant est qu'il existât encore un marché pour ce genre de rareté : des albums originaux de

chanteuses de jazz oubliées du siècle dernier, dont la patronne connaissait l'œuvre et la biographie par cœur, Fran Jeffries, Julie London, Blossom Dearie, Nancy Wilson, Beverly Kenney, et quelques autres. La pénombre règnait en maître, ponctuée de plages de lumière douce émanant de superbes lampes de chevet vintage savamment disposées sur les tables. Le lieu idéal pour rencontrer un client par exemple. Ou mener n'importe quelle conversation exigeant un minimum de confidentialité. Il présentait également à mes yeux trois autres avantages : premièrement, les consommations n'y étaient pas chères, deuxièmement, un excellent DJ fan de groupes de Hip-Hop nord-américains des années 90 s'y produisait de temps en temps, et faisait tout ce qu'il pouvait pour me rappeler ma jeunesse, et troisièmement, Anita en était la propriétaire. Mais on y trouvait aussi des clients pas croyables, dont certains passablement cinglés.

— Je suis écrivain, je m'appelle Archibald Lampman, dit une voix flûtée émergeant d'un amas de bonnet, d'écharpe et d'un trench-coat puant.

Je jetai un œil prudent sur l'homme en ruines à côté duquel j'avais pris place au comptoir. J'aurais reconnu son haleine entre toutes, celle d'un gars dont le tube de dentifrice dure toute l'année et se lave les cheveux à l'eau trouble. Le mois dernier, il s'appelait Ferdinand Ferber et venait de prendre sa retraite après une très longue existence consacrée au pilotage d'avions de chasse pour le compte de l'armée française. Auparavant, il me confiait se nommer « en réalité » Bernie Rhodenbarr, cambrioleur de son état, profession qui expliquait sa discrétion légendaire, et il me proposait ses services au cas où.

— Salut Archie, dis-je, ça marche pour toi ?

— On fait aller, tu sais bien, la poésie, tout ça, répondit-il en me scrutant d'assez près pour que je puisse observer le fond de sa cavité buccale ornée de molaires et prémolaires

argentées. Tony ? Lucien ? Heu… Attends, ça va me revenir.

J'attendis tout en cherchant désespérément du coin de l'œil Anita afin qu'elle m'aide à abréger cette conversation.

— Ah !, s'exclama Archibald ou Ferdinant ou Bernie et je ne sais qui d'autre. Arnaud ! Arnaud Devêtre ! Le contrebassiste !

Il me contempla des pieds à la tête et latéralement, dans une sorte de ravissement comme s'il s'attendait à ce que je dissimule une contrebasse sous ma veste.

— Bingo Archie ! confirmai-je, n'ayant pas le cœur à contredire une âme satisfaite. Ça fait une paye.
— 2010. Ou plus longtemps.

Il se lança dans un calcul intérieur silencieux.

— Presque 28 ans. Tu te rends compte. New-York. Village Vanguard. 2007. Chris Potter au saxophone. J'étais au bras de Myriam et toi tu sortais avec une petite black trop craquante. Comment elle s'appelait déjà ? Ah oui ! Sarah ! La petite Sarah.

En 2007, j'avais quasiment la moitié de l'âge que j'ai aujourd'hui, je venais de quitter Bruxelles, ma précieuse licence de privé en poche et aménageai dans un petit appartement en compagnie d'une blonde qui me dépassait d'une demi-tête, se prénommait Ingrid, et qui allait me plaquer deux semaines plus tard pour un cycliste professionnel qui la dépassait d'une demi-tête.

— Ouais Archie. T'as une sacrée mémoire dis donc, fis-je en faisant pivoter mon siège vers la salle, espérant mettre un terme à cette conversation démente.

Par pur réflexe, une partie de mon corps située entre la ceinture abdominale et les mollets commença à se dandiner tandis que les enceintes savamment disposées au quatre coins du bar diffusaient les premières mesures de *93 'til Infinity* des Souls of Mischief. Comment voulez-vous résister à un truc pareil ? Ces muscles et ces tendons fatigués par un demi-siècle d'errance à travers cette vallée de larmes se souvenaient d'une adolescence passée sur une planche de skateboard et le bitume des terrains de basket au bas des HLM à Anderlecht. Mes parents avaient émigré à la fin des années 80 depuis Ljubljana jusqu'en Belgique, embarquant dans leur fuite une bonne partie de la famille, sur trois générations, et toute cette smala s'était répartie dans les immeubles de la cité Veeweyde. C'est là-bas que j'avais appris à parler quelques rudiments d'arabe, de turc et de portugais, et découvert le hip-hop, les casquettes vissées sur le crâne, visière tournée sur la nuque, les tee-shirts XXL, les sweats à capuche, et toute une culture que nous, les gosses, essayions d'assimiler, histoire de donner un sens et une épaisseur à nos biographies déracinées. De l'eau avait coulé sous les ponts du canal de la Senne. Pas mal de sécheresses et de canicules aussi. Certes, j'avais depuis longtemps troqué mes fringues cool contre un assortiment vestimentaire censé convenir à l'exercice du métier de détective privé. Toutefois, je ne me privais pas de porter un vieux sweat à capuche, quand je n'étais pas en service, c'est-à-dire la plupart du temps. Certains soirs, le P'tit Volcan se transformait en club, un DJ inondait la piste de danse aménagée entre les box de soul et de hip-hop. Et si par chance je me trouvais dans les parages, je ne manquais pas l'occasion de m'y dandiner un peu plus vigoureusement. Me fallait une bonne semaine pour m'en remettre. J'en étais quitte pour des courbatures à vous dissuader de quitter le lit, découvrant douloureusement des muscles dont je n'avais guère l'usage et que je n'étirais jamais. Je le savais, mais j'étais absolument incapable de résister à l'appel de The Pharcyde, A Tribe called Quest, ou Digable Planets. Je rajeunissais le temps d'une soirée, mais le lendemain matin, le prince charmant se transformait en

vieillard impotent et rentrait chez lui dans un pickup déglingué et tout rouillé.

Mais pas aujourd'hui. Non. Aujourd'hui, j'étais sur une affaire. Et je n'étais pas entré au P'tit Volcan pour tester ma résistance à la déchirure musculaire sur du hip-hop, quand bien même la sono enchaînait, tentatrice, avec *Excursions* de A Tribe callled Quest : « *Back in the days when I was a teenager* ». Non. J'étais là pour manger un taco au poulet mariné aux épices, et discuter avec Anita.

En sa qualité de patronne du P'tit Volcan, et en raison de beaucoup d'autres qualités, Anita possédait les clés du royaume des bas fonds de Clermont-Ferrand. Parce qu'elle était irrésistible. Le visage et le reste tout en rondeur, pommettes rougeoyantes, yeux en amandes douces qui vous sidéraient d'un seul regard quand elle le désirait, ou bien, quand elle ne le désirait pas, vous rejetaient dans les limbes de l'insignifiance. Partout où débarquait Anita, le monde se recomposait spontanément autour d'elle. Ce qui s'appelle, j'imagine, avoir du charisme.

Sans oublier ces légers stigmates qui la distinguait à son avantage des beautés trop parfaites. Une incisive en moins qu'elle avait perdue en se vautrant la tête la première sur le bitume un soir où elle rentrait chez elle, ivre morte. Une petite cicatrice qui lui barrait le menton, autre stigmate de sa vie dissolue. Pas besoin de piercing ni de tatouage pour impressionner le péquin.

On se voyait de temps en temps, et, quelques années auparavant, il m'arrivait de passer la nuit chez elle. Nos ébats n'avaient jamais été torrides, mais tendres, ludiques et pour tout dire, taquins. Mais je vieillissais, elle avait l'âge d'être ma fille, m'appelait Papy, préférait la compagnie des femmes, et, sans avoir besoin de le dire explicitement, nous avions convenu de mettre un terme à la dimension charnelle de nos

échanges, nous contentant de bavarder, dissertant non sans ironie du temps qui passe et de l'absurdité de l'existence.

— T'as encore pris un coup de vieux mon pote.

— Merci Anita, c'est gentil. Toujours aussi mignonne. Il suffirait de presque rien, peut-être dix années de moins…

— Je t'aime aussi Papy, dit-elle en faisant la moue, comme si elle examinait sérieusement l'éventualité que j'ai dix ans de moins tout en se rappelant les paroles de la chanson de Reggiani, une de nos préférées soit-dit en passant.

— Quand est-ce que tu viens me rejoindre au paradis ?

— T'es trop sérieux, conclut-elle, je m'ennuierai à crever dans ton mobile-home avec tes vieux et charmants voisins.

— Possible. Tu me sers une pression ?

— C'est parti, dit-elle en se penchant vers l'évier pour rincer un verre ruisselant d'eau de vaisselle. Qu'est-ce qui t'as poussé à sortir de ton trou terreux pour migrer jusqu'à la grand'ville et débarquer dans ce modeste établissement ?

— Une bière pression, un bisou de la patronne et une information.

— Hon hon, fit-elle en essuyant le verre.

— Je cherche des militants écologistes. Plutôt dans le genre actif, tu vois. Une fille en particulier.

— Disparue de la circulation ?

— On dirait bien. Clermontoise, famille de la grande bourgeoisie, a traîné dans le coin, milité à droite à gauche, en rupture familiale, s'est installée dans le Cantal, a disparu, et sa mère la cherche.

— Ok. Du banal quoi. Je dois pouvoir me renseigner.

Elle servit ma bière et versa un fond d'un autre verre pour son compte.

— Mais dis-moi Danny chéri, qu'est-ce qui te pousse à continuer ce boulot ? L'argent ? Parce que, je me disais, des personnes disparues… Ça te fait vraiment kiffer ?

— Pour être honnête, en plus de constituer effectivement

mon gagne-pain, ces enquêtes font passer le temps, procurent le sentiment d'être encore un petit peu utile à quelque chose. Même si, je dois admettre, en l'occurrence, je suis surtout utile aux bourgeois. C'est eux qui payent après tout.

— Certes. On en est tous là, plus ou moins consciemment. S'agiter histoire de donner l'illusion d'avoir quelque chose à faire. Alors qu'on sait, au fond de soi, que tout cela ne durera guère. Les détectives privés, les bars, disparaîtront, tout comme les disquaires, les libraires, et les cinémas avant eux. Mais on se comporte comme si ça devait durer toujours. Alors qu'on ferait peut-être bien d'arrêter.

— Que pourrait-on faire d'autre ?

Comme si nous éprouvions bizarrement de la honte à nous livrer à ces considérations existentielles, nous gardions tout en parlant les yeux fixés sur nos bières. Jusqu'à ce qu'elle lève brusquement son verre, s'éveillant de sa torpeur métaphysique, et lance :

— Allez, on décolle ! Je vais te montrer le nouveau lieu qui dépote. L'Olympe de l'underground Clermontois, l'Élysée des bas-fonds, Hipster Land. On se bouge le popotin monsieur le détective !

Comme d'habitude en fréquentant Anita, j'eus la vision fugace de mon propre futur de vieillard grabataire. Et l'effaçai aussitôt, bougeant mon popotin après avoir englouti cul sec le reste de ma bière.

— Manu, lança-t-elle au barman qui passait un coup de torchon sur une table du fond. Je te nomme capitaine en mon absence !

Emmanuel leva un pouce en signe d'assentiment, habitué qu'il était à prendre les rênes du P'tit Volcan quand la patronne allait faire un tour dehors. Ce qui se produisait environ cinq à six fois par jour.

Au moment de payer, je sortis de mon portefeuille un billet de cinq.

— Des biftons ? Tu changeras jamais. T'es vraiment le type le plus ringard que je connaisse. On a peur d'implanter la pupuce sous son poignet c'est ça ?

— Ou bien on n'a pas envie d'être suivi à la trace par les Renseignements Généraux et la Police.

— Je plaisante mon vieux. Je te présenterai à mes copains hacker. Ils te fabriquent des puces reprogrammables aux petits oignons, qui te font passer pour n'importe qui et te localisent où ça t'arrange.

— Tu peux garder la monnaie en attendant.

— Ça tombe bien, je n'en ai pas de toute façon.

Nous devions à nouveau traverser la place de Jaude et son ambiance pré-apocalyptique. Un barbu en costume bleu clair, qui semblait avoir déposé sa tronçonneuse dans son pickup juste avant de s'installer pour exprimer ses pensées, hurlait à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire pas grand monde, qu'il était urgent de se repentir, ce à quoi Anita, bravache, sans ralentir le pas, lui répondit d'une voix enjouée : « Toi d'abord ! »

« La fin du monde est pour demain ! » proclamait une banderole sous laquelle deux plantureuses dames patronnesses et un grand maigrichon dans un costume de mormon, qui regrettaient probablement l'époque de l'inquisition et de la chasse aux sorcières, tentaient de se réchauffer autour d'un brasero en diffusant des chants religieux d'une musicalité douteuse. Deux jeunes femmes infiniment plus vivantes, bras dessus, bras dessous, s'esclaffèrent en désignant du doigt ce pieux trio.

« Oui mais Jésus », ânonna une des dames d'une voix plaintive, emmitouflée comme un sapin de Noël dans un amas de fourrures synthétiques, tandis que sa voisine semblait prête

à balancer un paquet de prospectus sur la tête des jeunes effrontées.

Mais elle n'en fit rien. Et ce que Jésus allait faire pour remédier à la fin du monde demeurerait inaudible, étouffé par les bruits de la ville et les cris des autres bonimenteurs.

# 8.

Dans la rue Lagarlaye, une enfilade de cabines RelaxTime aux couleurs pastel affrontaient bravement des bâtiments administratifs monochrome. J'avais vu pousser ce genre de boutiques comme des champignons hallucinogènes au début des années 2020 à Bruxelles. L'invasion avait atteint l'Auvergne l'année dernière.

— Ça marche fort ce business, constatai-je.

— Les boîtes à rêves ? C'est énorme. Proportionnel au niveau de dépression général. Ça te dirait d'essayer un de ces jours ?

Les employés des administrations, qui n'avaient qu'à traverser la rue, y consacraient une partie de leur pause de midi. Un casque connecté sur le crâne et des lunettes spéciales autour des yeux, ils s'immergeaient dans un environnement sonore, visuel et olfactif parfaitement artificiel, mais suffisamment réaliste pour donner l'impression d'être allongé sur le sable brûlant d'une plage du pacifique à l'ombre des cocotiers, ou de taper une sieste dans un hamac au cœur d'une forêt de chênes centenaires bercée par les chants mélodieux d'invisibles oiseaux. Sans craindre de se faire bouffer par une tique, de choper une insolation ou de prendre une noix de coco sur le coin de la tête.

— Non. Ça me dit pas d'essayer. Je t'ai parlé du hamac que j'ai installé au camping, entre deux grands pins ?

— Je comprends.

— La mère de Thanya, ma cliente, fait mumuse avec ce genre de truc dans son salon. Un coup je te mets l'ambiance

Costa Rica, forêt tropicale et les eaux turquoise, un autre coup les vagues déferlant sur la plage à Biarritz où ces messieurs dames ont une résidence secondaire, et la fois d'après, j'imagine, c'est le bas des pistes à Courchevel.

— Tiens, dit Anita, interrompant ma diatribe et désignant du menton un bâtiment en forme de rotonde qui semblait abandonné. C'est ici. Un autre genre de paradis artificiel.

Les activistes de tout poil squattaient actuellement un cinéma désaffecté situé sur les faubourgs près de l'ancienne université – tous les cinémas étaient à vrai dire désaffectés, excepté dans les très grandes villes. Ces installations illégales ne perduraient en général qu'une année, voire quelques mois, avant que la police s'avise de déloger tout ce petit monde à coup de taser et bombes lacrymogènes. Du point de vue des forces de l'ordre, et surtout des Renseignements Généraux, la réunion de tous ces opposants politiques au même endroit présentait plus d'avantage que d'inconvénients. Il suffisait d'envoyer régulièrement quelques agents sous couverture pour prendre note des activités censées renverser le gouvernement et, dans la foulée, mettre fin au capitalisme, et la police disposait à peu de frais d'une liste détaillée, nom, prénom, photographie etc, des citoyens subversifs menaçant la patrie.

Sur les baies vitrées du vaste hall d'entrée, rendue opaque par l'accumulation des tags, des graffitis et de la poussière, des panneaux et banderoles informaient les téméraires visiteurs : « Occupation Légitime », « Réquisition Opposition Re-Construction », « Incubateur d'Alternatives », « Matrice des Lendemains », et j'en passe. Ça promettait beaucoup. Beaucoup trop. Avant de pénétrer dans ce laboratoire d'expérimentations novatrices dont j'avais l'impression d'avoir déjà vu d'innombrables copies dans d'autres villes, Anita m'examina de pied en cap. Ce qu'elle vit ne la réjouit guère.

— Vu comment t'es sapé, sans parler de la tête que tu as, tu vas passer pour un flic sous couverture.

— J'adore quand tu me fais des compliments, ma très douce Anita.

— Moi aussi je t'aime Danny. Mais joue-la discret s'il te plaît. Tu me suis comme l'homme invisible. Je cause, tu enregistres.

— Comme d'habitude, non ?

— Un peu plus qu'à l'habitude. Ils sont à cran les jeunes en ce moment. Tout le monde se méfie de tout le monde. Ils reniflent des flics infiltrés partout. Et ils n'ont pas tort à mon avis. Notre Thanya a peut-être pris le large en sentant le vent tourner.

Cet après-midi-là, l'estrade de la première salle de l'ancien cinéma, autrefois dédiée aux blockbusters, accueillait la répétition générale, ou, si l'on préfère, le filage, d'un spectacle dont l'intitulé, écrit au stylo feutre rouge sur l'affichette collée de travers sur la porte d'entrée, « Performance de Poésie Négative et d'anti-Musique », me fit un peu flipper.

Il y avait effectivement de quoi impressionner un péquin moyen dans mon style. Une fille au crâne rasé, dont le visage était largement recouvert par de larges lunettes de soudeur aux teintes bleu électrique surmontées de petites ampoules LED brillant de manière inquiétante dans la pénombre, caressait un tube pénien émergeant d'une console holographique. Des nappes d'infrabasses vous hérissaient les poils des avant-bras tout en vous remontant l'estomac au niveau des poumons. L'objet oblong réagissait à ces attentions en émettant de vives lueurs colorées propres à vous coller une crise d'épilepsie. Je n'ai jamais compris pourquoi certains êtres humains s'infligeaient délibérément des expériences aussi insupportables.

À l'avant-scène, un grand brun barbu avec des lunettes Clubmaster sur le nez, attifé d'un costard lacéré à la dernière mode, couvrant partiellement une grande chemise à carreaux style bûcheron canadien, laquelle descendait jusqu'aux

cuisses, ânonnait un texte dont la signification m'échappait totalement, d'autant plus qu'un vocoder transformait sa voix, lui donnant un timbre métallique extrêmement désagréable.

Depuis le fond de la salle, invisible, un projectionniste envoyait des séquences vidéos en direction des deux artistes occupant la scène. Des motifs abscons qui se répétaient aléatoirement et de manière exaspérante. Une main frappait un mur, un verre se brisait, une automobile vintage s'écrasait au ralenti contre une bouche d'incendie d'où jaillissait en réaction un jet d'eau puissant.

Quelques créatures mal définies au pied de l'estrade se dandinaient d'avant en arrière et latéralement, percevant un rythme ou un motif qui m'échappait.

Anita me lança un regard de biais.

— Alors ?
— Alors quoi ? fis-je, agacé. Suis un plouc moi. Je pige rien à ce que raconte ce gars-là.
— T'inquiète mon vieux, moi non plus. De toute façon, ajouta-t-elle en désignant du menton le poète, c'est un pur connard.

Par chance, on avait débarqué à la toute fin de la représentation. L'ultime filage avant le concert prévu le lendemain. Anita m'entraîna en haut de la salle numéro 1, direction le bar ou ce qui en tenait lieu, un comptoir en bois vermoulu que les squatteurs avaient récupéré je ne sais où. Attendait les clients un choix très limité de bières pression ayant probablement toutes le même goût. Anita se pencha vers la jeune femme, tatouée des ongles aux orteils et vapotant avec conviction, qui tenait lieu de barmaid.

— Ça va Joëlle ?
— Mouais, fit Joëlle d'une voix pâteuse. Elle eut toutefois

la force de lever un sourcil suspicieux dans ma direction.

— Un ami, dit Anita, je l'aide sur un truc.

— Mouais, fit Joëlle sans décoller les lèvres de sa vapoteuse.

— Dis-moi, Jo, te souviens-tu d'une certaine Thanya ?

Joëlle expira un épais nuage de fumée, parfum pomme, framboise et cannabis.

— Mouais, répondit-elle au milieu de ses exhalaisons.

— Mouais encore ? demanda Anita qui cachait à merveille, supposé-je, son envie de lui coller une baffe pour la ramener prestement parmi les mortels.

— J'sais pas trop. Je m'occupe pas des gens qui apparaissent et qui disparaissent. Ça n'arrête pas tourner ici. Moi je retiens pas. Quelqu'un arrive, puis il s'en va, un autre le remplace, puis il s'en va, un autre se pointe et puis…

— Oui Joëlle, je vois ce que tu veux dire.

— Faut p't'être que tu demandes à Jules et Lou. Eux ils savent. Ils retiennent.

— Jules, le mec de l'Amazonie ?

— Lou, c'est sa copine. Eux ils suivent. Ils sont pas trop largués.

— Ok. On va lui demander. Merci Joëlle.

Pendant cette tentative de conversation, le poète-performer avait pris place à côté d'Anita, affichant le visage d'un homme qui éprouve de la peine, au sortir d'une expérience extatique, à supporter l'état du monde dans lequel il était forcé de retomber. Il regardait au loin, c'est-à-dire un mètre cinquante devant lui, quelque part entre une bouteille de Kronenbourg et un pichet vide.

Je brûlais d'envie de faire une remarque sarcastique au sujet de la poésie contemporaine. Anita devait le sentir, car elle posa délicatement, mais fermement, sa délicieuse mimine sur mon avant-bras, du genre, « laisse-moi gérer ce type-là à

ma manière ».

— Salut, lança-t-elle au poète, prêt pour demain ?

Ledit poète qui toisait le monde du haut de son un mètre quatre-vingt-douze et demi condescendit à s'abaisser jusqu'à nous, minables parasites vaguement demeurés, qui perturbions son aura. Vu de près, il avait tout de même moins d'allure, avec ses doigts nicotinés, ses dents de devant grisâtres et ses quarante piges bien sonnées.

— Pardon ?
— Ton spectacle, là, reprit Anita.
— C'est pas un spectacle, rétorqua sèchement le poète.

Et là, je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas pu m'empêcher d'apporter mon grain de sel.

— Mais non Anita, c'est pas un spectacle, mais une performance. Et même une « intervention ».

J'avais lu ça quelque part, en assistant, de manière fortuite et sans y être invité, à quelque chose de ce genre dans un autre squat à Liège il y a une vingtaine d'années. Anita me fit les gros yeux.

— Une perturbation artistique de l'espace et du temps. Momentanée bien sûr. Un bouleversement politique localisé, disruptif en somme.
— C'est qui celui-là ? s'offusqua le disrupteur.

Anita s'efforça simultanément d'éviter de ricaner et de rattraper le coup.

— Fais pas attention. C'est juste un monsieur qui cherche quelqu'un.
— Ouaip, dit le poète. Il me cherche et il va me trouver s'il

continue. Mais je vous ai entendu. Thanya Champigneul. Ce type, c'est son père ?

Comme quoi, tout condescendant qu'il semblait être, la conversation avec Joëlle ne lui avait pas échappé.

— Oui et non, dis-je. Je cherche Thanya. Et je ne suis pas son père.

— Ça vous intéresse de savoir ce que j'en pense de votre gamine, là ?

— Pas vraiment, dis-je, très sincèrement.

— C'est un Fake. Une arnaque. Elle se la pète gourou révolutionnaire. Genre, j'ai fait toutes les ZAD et je rate pas une manif. Tu m'étonnes. Elle peut se permettre. Tu sais de quel milieu elle sort ta Greta Thunberg-like ? Moi je sais. Ça dort sur la paille quand elle traîne dans les ZAD, mais ça se barre en vacances dans des hôtels de luxe dès que ses disciples ont le dos tourné. Elle a toujours son billet de retour. Ce genre de nana, c'est la plaie. Ça flingue le mouvement.

— Parce que toi mon loustic, dit Anita, propriétaire d'un pub en centre-ville et que ce discours commençait manifestement à chauffer, t'es un pur produit du prolétariat ?

— Ça fait pas tout, j'en suis d'accord, admit le Poète, qui avait dû songer de manière fugace à son propre capital socio-économique. Mais ce qui nous plombe vraiment, ce qui plombe tous ces jeunes, la petite cour dont elle s'entoure, c'est leur manque de culture politique. Putain. Ils sont incultes. Tu leur parles de Marx, ils te citent Pablo Servigne, tu évoques Makhno et Durruti, ils te sortent le dernier podcast de François Ruffin.

— D'un autre côté, nuançai-je, ça fait des siècles qu'on théorise, que des penseurs super intelligents jargonnent à ce sujet à longueur de pages. Et que des mecs comme toi, si je puis me permettre, les citent et font la leçon aux autres. Mais le Grand Soir, on l'attend toujours. Et on n'a pas fini de l'attendre à mon avis. Moi, je regarde le monde tel qu'il est, et je vois pas que toute cette littérature ait changé quoi que ce

soir à la misère des gens. Et les bourgeois sont encore plus riches qu'avant. Et je suis pas sûr que Marx soit le type le plus pertinent pour penser la catastrophe climatique.

Anita eut un raclement de gorge à mon intention. Elle savait d'expérience qu'une fois lancé dans ce genre de débat, j'étais difficile à arrêter. Elle n'avait pas tort dans la mesure où c'était devenu une affaire personnelle : mon interlocuteur m'avait pris de haut, ce que je n'appréciais guère.

— N'empêche, la Thanya, je vous parie qu'elle finira par se ranger. Elle se mettra en ménage avec un type plein aux as, s'installera dans un pays sympathique, genre Norvège ou Nouvelle-Zélande. Fera un gosse ou deux. Une grosse bagnole. Une piscine sauna jacuzzi. L'argent attire l'argent, et les indignations d'hier cèdent quand l'héritage de papa tombe sur le compte en banque. Vous auriez vu le mec avec qui elle s'est macquée. Un arriviste, clairement. Un businessman. Une ordure.

Je haussai les sourcils, songeant à Peter Reinhardt. Le tableau me paraissait un poil exagéré.

— Ta gueule, dit soudain Joëlle, la barmaid que j'avais presque oubliée, en balançant une épaisse bouffée de vape parfumée. T'es vénère parce que t'as pas réussi à te la faire. Point barre et fin de l'histoire.

Anita éclata de rire. Le poète expérimental nous gratifia pour toute réaction d'un hoquet bizarre, surgi du fond d'une gorge empêtrée de pénibles contradictions.

— Allez viens Danny, on se barre. On va aller causer à Jules et Lou.

— Ils doivent être dans la salle « Arts & Essais », informa Joëlle

— Tu vas voir, dit Anita, c'est la même chose que la salle

« Blockbusters », mais en pire. Par contre, fais-moi plaisir et boucle-là. Vraiment. Ok ?

— Désolé, répondis-je piteusement à ma guide, ravalant mes pourtant très légitimes indignations.

Elle me prit par le coude et m'entraîna dans la seconde salle de cinéma, l'ancienne section Arts et Essais, beaucoup moins spacieuse que la première, beaucoup plus sombre aussi, car elle se situait dans un sous-sol sans aucune fenêtre. On y accédait par de larges escaliers qui avaient été autrefois recouverts d'une moquette rouge, imitant l'entrée des artistes au Festival de Cannes. La comparaison s'arrêtait là.

Des flux sonores variant du sinistre au strident, scandés de percussions qu'on aurait dit jouées par une tribu de cyborgs cannibales frappaient sans crier gare les tympans des imprudents visiteurs. Les accompagnaient des projections holographiques, un peu comme celles émanant de la boîte de Pandore de Lisa Champigneul, mais au contenu réservé manifestement aux personnes majeures. Elles surgissaient devant vous de manière aléatoire si vous aviez le malheur d'approcher la main d'un coin de table ou d'un mur ou de n'importe quoi d'autre. Une fille nue translucide d'environ vingt centimètres de haut dansait dans une ambiance bleutée juste sous mes yeux. Et disparut aussitôt.

— Ça sert à quoi, chuchotai-je.
— À rien. Ils essaient des trucs. Tu ne trouves pas ça fun ?
— Hummppff, marmonnai-je, suspendant mon jugement.

Dans un coin de la salle, une jeune créature au sexe indéterminable, figée devant un large écran plasma collé au mur, détruisait avec application sa cornée oculaire en fixant les flashs lumineux issus d'un jeu vidéo psychédélique. Dédaignant la console qui se trouvait sur la tablette devant elle, j'imaginais qu'elle transmettait par ondes neuronales ses instructions. Après tout, je partage bien ma vie avec un chien

télépathe. Anglophone qui plus est.

À la table d'à côté, éclairé par une lampe de bureau, un jeune mec en jupe, maquillé comme pour aller au bal – mais était-ce bien un mec ? Je n'en étais pas sûr et préférais ne pas demander –, tapotait d'un doigt osseux un sachet de poudre orangée. Les grains s'étalaient devant lui, formant une fractale plus ou moins étoilée. Il referma le sachet, réduisit les cristaux en une poudre encore plus fine, puis, à l'aide d'un stylo bic vide, inspira en deux ou trois fois le contenu répandu sous son nez. La topographie complexe de ce petit cosmos orangé disparut en une fraction de seconde – le temps qui suffit parfois à détruire un monde. Il renifla, se redressa, se pinça ostensiblement les narines, et contempla la salle de cinéma désormais modifié par les effets combinés du permanganate de potassium, du metabisulfite de sodium et du chlorure d'ammonium sur ses dispositions sensorielles. Ce qu'il vit sembla lui plaire et il ou elle adressa un sourire radieux à l'extincteur accroché au mur qui lui faisait face, d'un air de dire, je vous aime infiniment, mais je ne suis pas disponible pour le moment.

Les occupants de cet antre à la fois cybernétique et psychédélique, une dizaine de personnes à vue de nez, étaient attifés d'implants neuronaux sculptant sur leur nuque ou leurs avant-bras des réseaux de fils noirs et brillants. Vu le coût de ces artefacts, nul doute que la plupart n'avaient d'autre fonction qu'esthétique. En tous cas, les améliorations cognitives que ce genre de biotechnologie était censé apporter à leurs bénéficiaires ne sautaient pas aux yeux. Ou bien, en se défonçant nuit et jour aux neuroleptiques, ils perdaient ce qu'ils avaient momentanément gagné en vivacité d'esprit. Régnait sur tout ce beau monde engagé dans des expériences de modification de la perception un parfum de laboratoire de recherches pour la production de détergents, de pesticides ou d'armes chimiques. Ou l'odeur d'un chenil qu'on n'aurait pas nettoyé depuis un an. Ou bien un mélange des deux.

Difficile de concevoir comment d'authentiques militants révolutionnaires trouvaient intérêt à se mélanger à cette faune baroque et défoncée. Il y en avait pourtant, m'assurait Anita, quand je lui en fis la remarque.

— C'est un bon plan. Se cacher au milieu des toxicos. Mais les militants sont de moins en moins nombreux j'en ai peur.

Les mouvements activistes clandestins se finançaient sur le trafic d'implants ou de stupéfiants, le hacking et le cambriolage. Et recrutaient à l'occasion dans ces milieux interlopes. Extirpant de temps en temps quelques camés de la dope, et les réorientant vers des activités plus militantes. Peut-être Thanya avait-elle recruté des adeptes ici même.

C'était aussi le genre d'endroit où les identités sexuelles semblait osciller d'un jour à l'autre. Étant passé complètement à côté de ces débats et expériences, c'était, pour un ringard dans mon style, un environnement piégé. J'évitais soigneusement toute communication verbale par crainte de commettre un impair. J'ignorais les codes, tout simplement parce que là où je vivais, ces codes n'existaient pas. C'est pourquoi je préférais être accompagnée d'Anita qui se mouvait physiquement et intellectuellement dans ce monde queer comme un saumon dans un torrent au printemps.

Des canapés recouverts de mohair bleu nuit qui partait en lambeaux s'offraient à qui voulait s'y vautrer, ainsi que des fauteuils en pseudo-velours carmin, qui avaient été arrachés à leur emplacement initial et tournaient désormais le dos à l'écran, tenant en équilibre comme par magie, leurs ressorts appuyés à même le plancher. D'innombrables brûlures de cigarettes et des tâches à l'origine suspecte, parsemaient le vieux tapis rouge qui procurait autrefois à la salle « Art et Essai » un certain cachet. Quelques lampes de chevet disposées un peu au hasard apportaient des bribes de lumière,

aussi incertaines et vacillantes que l'âme torturée d'un consommateur de crack, plus efficaces en tous cas que celles accrochées en haut des murs dont on n'avait jamais changé les ampoules. Seules deux d'entre elles dispensaient encore timidement une vague lueur dont le seul but semblait être d'attirer quelques insectes ailés et lugubres afin de précipiter leur trépas. Tout cela puait la mort, effectivement, la sueur, la déliquescence, le crack et la technologie. Une antichambre du purgatoire – les enfers devant se trouver quelque part derrière la porte des toilettes supposé-je.

Je n'avais jamais été à l'aise dans ce genre de lieu que des impératifs professionnels m'avaient obligé à fréquenter trop souvent à mon goût. Quand on recherche une jeune personne disparue, il existe une forte probabilité qu'elle se soit échouée sur les rives maudites de ces paradis frelatés. L'autre possibilité, pas incompatible avec la première, c'est qu'elle fasse le tapin aux abords du périphérique. Enquêter dans le monde des toxicos, c'était l'assurance de se farcir des dialogues pénibles et peu satisfaisants : ou bien votre interlocuteur plane à des niveaux de réalité largement supérieurs au vôtre, et n'a pas l'intention d'en redescendre pour répondre à vos questions médiocres et prosaïques. Ou bien il est en manque et ne peut s'empêcher d'orienter la conversation vers l'objet accaparant son appareil psychique monomaniaque, dans l'espoir que vous soyez capable de le dépanner. Ou bien vous avez affaire à un dealer, lequel n'apprécie pas forcément les détectives, publics ou privés, et, dans le meilleur des cas, il vous invitera fermement à franchir la porte par laquelle vous êtes imprudemment entré, et à défaut d'obtempérer immédiatement, vous enverra caresser le trottoir d'en face avec les dents.

— Je vais te présenter le gars dont parlait Joëlle. Il a fait ses armes avec les Guajajara en Amazonie pour déloger les bûcherons de la forêt. Il est rentré au bercail après avoir subi un léger accident. Alimentaire paraît-il. Une plante pas très

comestible.

Le dénommé Jules portait effectivement les stigmates d'un empoisonnement de premier ordre. Globalement, il avait la tronche d'un oiseau qui venait de se prendre en plein vol une vitre close. Un observateur attentif pouvait distinguer les éléments habituels qu'on s'attendait à trouver sur un visage, le nez, la bouche, les yeux et le menton, mais aucun n'était disposé à sa place habituelle. Régnait une grande confusion. Ses dents présentaient toutes les nuances du noir au gris, et sa peau mouchetée de tâches suspectes laissait deviner qu'il n'avait pas pris que du bon temps chez les Guajajara. Pour le reste, il boitait bas. Une grande perche fine comme une aiguille à tricoter l'accompagnait, lovée dans une robe en laine qui lui arrivait aux chevilles et surmontée d'un bonnet à pom-pom, les yeux écarquillés sous l'effet de quelque psychotrope popularisé par les mouvements néo-chamaniques. Ils accueillirent Anita avec un large sourire, un peu tordu dans le cas du garçon.

— Il est journaliste ?, dit Jules, en me regardant littéralement de travers.
— Non. Il n'est pas journaliste, répondis-je.
— Il est flic ?
— Encore raté.

Il avait manifestement épuisé le stock de ses suppositions.

— Il fait quoi alors ?
— Il est détective privé.
— Ça doit être une vie exaltante !, s'exclama sa compagne infiniment longue.
— Non, mentis-je.
— On cherche à savoir ce qu'est devenue Thanya, dit Anita en mettant un terme à notre précédente conversation, peu fructueuse il faut l'admettre. Vous la connaissiez ?
— Une chouette fille, soupira l'ami des Guajajara en

laissant divaguer rêveusement un de ses deux ou trois yeux en direction du poêle à bois. Elle nous manque un peu.

— C'était une copine, précisa sa dulcinée. On pouvait lui faire confiance.

Et, prenant un ton de conspiratrice et se penchant vers l'oreille gauche d'Anita comme si elle s'apprêtait à la lécher :

— C'est pas le cas de tout le monde ici.

— Ce qu'elle est devenue exactement, j'en sais trop rien Anita, dit d'une voix encore plus basse l'ancien combattant de la forêt vierge. Mais je peux te dire un truc à son propos.

— Oui ? fit Anita, tout en reprenant son souffle et en adoptant son visage le plus encourageant.

— Oui ? répétai-je bêtement, en espérant renforcer ces encouragements.

— Thanya, je vais vous dire. Elle préparait un gros coup. Elle recrutait une équipe. J'y serais bien allé, mais, précisa-t-il en se tâtant ostensiblement le genou droit, j'ai déjà donné pas mal, relativement aux actions de terrain.

— L'Amazonie, fis-je en hochant la tête, compatissant.

— Ouaip, détective.

— Elle traînait aussi avec ces gars, là, ils étaient trois, crut bon d'ajouter la fille. Avec des noms de peintres. Y'avait ce grand black, Picasso je crois.

— Michel-Ange, suggérai-je.

— Et l'autre plus petit, Matisse ?

— Léonard.

— Et leur chef, qu'avait un nom normal, Peter. Quand ils ont mis les bouts, ils devaient être une bonne dizaine à ce que j'ai entendu. Des jeunes.

— J'ai cru comprendre qu'ils avaient une sorte de base secrète, dit Jules.

— Une cachette de résistants, ajouta Lou.

Ces deux-là regrettaient visiblement de n'avoir pas eu le courage de suivre Thanya et ses amis. Je les remerciai

vivement de leur aide.

— Ça ira comme ça ?, me demanda Anita.
— Oui.

Je n'avais guère envie de traîner plus longtemps dans ces parages. Et j'avais hâte de renifler le bon air pollué du boulevard, admirer le smog au-dessus des toits et marcher sur un trottoir sale et défoncé. À défaut de pouvoir rentrer immédiatement chez moi.

Anita me laissa près d'un arrêt de tramway sans oublier de me gratifier d'un bisou sur la joue, puis sur le nez, et enfin sur la bouche. J'en fus légèrement tourneboulé.

— À un de ces jours Papy !, dit-elle en s'esclaffant après m'avoir littéralement paralysé quelques secondes de ses petits yeux espiègles. Après quoi, satisfaire de son coup, elle s'enfuit d'une foulée exquise dans une ruelle soudainement embellie du centre-ville.

— Ha ! soupirai-je, me sentant confusément jeune et vieux à la fois.

Ce bain de jeunesse, d'urbanité et de techno-toxicomanie m'avait épuisé. Avant de retourner au motel, je dînai dans un restaurant végétarien d'un truc verdâtre, bleuâtre et jaunâtre qui avait néanmoins, d'après les informations portées sur le menu, le mérite de contribuer à la diminution des émissions de gaz à effet de serre. Le goût était fade tant qu'on n'avait pas saupoudré le plat d'une dose consistante d'épices, mais j'avais faim. Je fis passer un cachet avec mon verre de rosé biologique avant de retourner à la chambre 304, histoire de m'offrir un sommeil à peu près sans histoire, mais pas dénué de rêves. Dans l'un d'entre eux, j'étais au volant d'un tracteur, et circulais de nuit entre d'interminables barres d'immeuble en périphérie d'Anderlecht. Bien qu'ayant grandi dans la

réalité dans une de ces tours, connaissant donc ces quartiers par cœur, je m'y perdais bel et bien. J'enclenchai le mode GPS de mon smartphone, et bizarrement, c'est la voix d'Anita qui me guidait désormais dans ce dédale de rues grises et désertes : « à gauche mon ami », « dans deux cents mètres, prends la première sortie du rond-point », « au bout de cette rue, fais demi-tour mon chéri ». Impossible toutefois de sortir de ce quartier : où que j'aille, l'itinéraire aboutissait à une voie sans issue. La désespérante lenteur du tracteur n'arrangeait rien. J'étais coincé. Pour toujours.

Je me réveillai le lendemain à l'aube, dans un état flottant, filai à la gare routière pour attraper le bus de 7h15, me calai au fond d'un siège et me rendormis aussitôt. Quand je m'éveillai, aux alentours de Massiac, le jour s'était levé depuis un bout de temps. Deux vieilles dames avaient embarqué dans le bus, si bien que nous étions désormais quatre, en me comptant ainsi que le conducteur. Elles entamèrent une discussion portant sur le prix du pain, la probabilité qu'il neige ce week-end, leurs petits enfants qui vivaient si loin d'ici et qu'elles n'avaient pas vu depuis des lustres, l'ostéoporose et le bon vieux temps. Il y a des choses qui ne changeront jamais, pensai-je en me laissant bercer par les petites voix chantantes des aïeules.

# 9.

Je quittai la gare routière enveloppée d'un brouillard collant et bruineux, et remontai à pied jusqu'au camping, passant devant l'entrée du cimetière et la petite bicoque de Michel, alias « faudra que vous veniez boire un café un de ces jours ! ». Un brave garçon entre deux âges, destiné au célibat éternel, qui veillait sur les âmes des morts, prenait soin de leur tombe et accompagnait le deuil des vivants. Si la maternité avait fermé, il restait encore au cimetière quelques belles années d'activité. Michel nous invitait régulièrement, Maria, Yvan et moi, à prendre un café chez lui. Depuis dix ans, ce moment de convivialité demeurait à l'état de promesse, alors que nous habitions à deux pas. Je devinai sa silhouette par la fenêtre de la cuisine, assis à la table de la cuisine devant une casserole de café qui n'attendait que nous, et le saluai vaguement de la main en passant, signe qu'il n'avait aucune chance de distinguer à travers cette purée de pois.

Maria et Yvan étaient déjà attablés pour le petit déjeuner, bien à l'abri des intempéries dans la petite salle commune qui se trouvait au centre de notre petit village de mobile-home.

— Salut Dan, grommela Yvan qui n'était pas vraiment du matin. Bon voyage ?

— Interminable. J'en peux plus de ce bus. Je rêve d'un train.

— Le jour où l'on remettra un train en service, je ferais trois fois le tour du camping en footing, répliqua celui qui se déplaçait de plus en souvent à l'aide de ses cannes.

Pas de traces d'Iris. Ce qui ne m'inquiétait guère. La pluie, c'était sa météo favorite, juste après la neige. Elle devait « muloter », comme on dit ici, c'est-à-dire chasser le mulot ou d'autres petits rongeurs dont elle détruisait consciencieusement les terriers, creusant avec obstination de véritables tranchées dans les prés aux abords du camping.

Le concept de divagation de chiens errants ne signifiait pas grand-chose dans nos arrière-pays, surtout depuis le dernier épisode d'exode rural. Il n'existait plus assez de monde pour s'en plaindre et trop peu d'agents de police pour dresser des contraventions. De fait, la plupart des foyers comptaient au moins un chien, souvent plusieurs, sans parler des chats et d'animaux parfois plus exotiques. Je connaissais une fille qui avait apprivoisé un jeune loup égaré, un autre gars qui recueillait les animaux blessés, chamois, renards et chevreuils. Une loi, attachée sans doute à raffermir la frontière entre le sauvage et le civilisé, interdisait ces adoptions, tout comme la divagation des animaux domestiques, mais elle ne s'appliquait pas ici.

Iris errait aussi librement qu'il est possible en ce bas monde quand on est un chien, arpentant méthodiquement chaque matin le territoire qu'elle s'était attribué ou dont ses voisins quadrupèdes lui avaient concédé la jouissance : en gros, la totalité du camping et ses alentours immédiats, le bois de sapin sur la colline, les berges d'un ruisseau qui filait derrière nos mobile-home et les abords de l'ancienne zone artisanale – désormais un ensemble d'entrepôts à peu près vides, dont ne subsistaient que les enseignes en voie d'effacement : MENUISERIE BERTRAND, AUTO-PLUS SERVICE, FROMAGERIES DE LA PLANÈZE, MAROQUINERIE JULES. Témoignages d'une très modeste effervescence économique bel et bien éteinte – pour un sacré bout de temps.

Je dégustai une tranche de pain recouverte de confiture de coing – durant l'automne, une de nos activités principales

consistait à stocker le fruit de nos cueillettes : les meilleures années, on accumulait des centaines de bocaux de confitures de mûres, de myrtilles et framboises sauvages, sans oublier les noix et noisettes de l'automne, les pommes et les poires qu'on cueillait dans les vergers à l'abandon, et les champignons que Jonathan ou d'autres voisins nous apportaient à l'occasion.

— Alors ? demanda Maria. Où donc en sont vos investigations, cher ami ?

Je leur narrai par le menu mon escapade clermontoise. À ce stade de l'enquête il était difficile d'imaginer de quoi il retournait. Affaire simple ou bien complexe ? Peter n'avait pas l'air d'un enfant de chœur, mais pas non plus d'un assassin, juste d'un trafiquant un peu roublard qui se croyait sans doute plus malin qu'il ne l'était – il ne faut certes jurer de rien, et l'avenir n'est pas écrit : il avait largement le temps de se lancer dans une nouvelle carrière. Intuitivement, je ne m'attendais pas à trouver un corps dans la fermette qu'ils avaient habitée, Thanya et lui. Peut-être faisais-je preuve de trop d'optimisme, ou bien prenais-je mes désirs pour la réalité : le mieux était d'aller y voir. L'option selon laquelle elle avait choisi la clandestinité, préparant avec une petite bande d'activistes quelques opérations illégales, s'avérait assez plausible. Restaient toutefois pas mal d'inconnues. Le rôle de Peter et ses acolytes dans l'histoire. Ce que Thanya et ses amis fabriquaient réellement à la ferme, le maraîchage même biologique ne justifiant guère de si grands secrets. Pourquoi avaient-ils préféré quitter les lieux ? Pourquoi Thanya avait-elle éprouvé le besoin de retourner chez ses parents ? Réponse provisoire : pour piquer du pognon à son enfoiré de paternel. Soit. Mais pourquoi avait-elle accepté d'entamer une thérapie à Chaudes-Aigues ? Et où était-elle passée après cet épisode bizarre ? Et j'en oublie.

Une visite obligatoire au bar de la Planèze s'imposait, le seul établissement de ce genre encore en activité sur les hauts-

plateaux. J'y allais systématiquement à la pêche aux informations. Et le Centre Thérapeutique de Chaudes-Aigues où selon sa mère, Thanya avait séjourné. Mais d'abord la fermette. Et un petit point météo ! Le brouillard se levait laissant apparaître d'épais nuages sombres s'accumulant vers l'Ouest, sur les crêtes du plomb du Cantal et du côté du Lioran. et, comme les températures avaient enfin baissé durant la nuit, tout le monde ici suspectait non sans raison l'arrivée de la neige. Pour le moment, il bruinait sans conviction. Une petite dizaine de degrés. Voire une petite huitaine. Encore de la marge avant que ces précipitations passent à l'état solide.

— Qu'est-ce que t'en dis ? demandai-je à Yvan.

— De ton affaire ? Pas grand-chose. Mais j'aime bien l'idée d'un groupe de maquisards auvergnats. Je ne sais pas dans quelle mesure ils en sont conscients, mais il existe une belle tradition de résistance dans ces montagnes. Je t'avais parlé de la bataille du Lioran, en août 1944 ? Ou des maquis du Mont Mouchet ? Aujourd'hui, avec ces drones, c'est plus difficile de se cacher sans doute.

Yvan m'avait effectivement confié quelques ouvrages savants à ce sujet, dont deux épais volumes d'un historien local, un certain Eugène Martres.

— Et quel temps prévois-tu pour ces prochains jours ?

— J'en sais trop rien Dan. Quand ça va se débloquer là-haut, que les nuages vont déferler vers nous, il neigera sans doute. Mais te dire quand, et dans quelle quantité, cette neige va tomber… Tu peux avoir un centimètre aussi bien que trente.

Les monts du Cantal, m'avait-il expliqué, sont les premiers reliefs importants depuis la côte Atlantique, et, pour cette raison, le vent et les précipitations océaniques viennent buter sur les hauteurs : quand le froid est de la partie, la neige peut

être abondante, même si, avec le réchauffement climatique, elle ne tient plus aussi longtemps qu'autrefois.

— Tu comptes partir quand ?

— Le plus tôt sera le mieux, non ? Le temps de faire mon bagage, et je file.

— La vallée de l'Épie, c'est très encaissé, tu connais le chemin, si la neige tombe et que le vent s'en mêle, en moins d'une heure, des congères se formeront sur le plateau, aux endroits dégagés, et là, mon ami, bon courage. Quand la route se ferme…

— Je sais bien. Je ne m'éterniserai pas. Dès que je vois les premiers flocons, je remonte.

— Prends une couverture, de l'eau et de quoi manger, au cas où tu te retrouves piégé là-haut.

Je vérifiai la jauge du carburant dans le réservoir du Chariot, contrôlai le contenu du coffre sous le siège arrière : cordes, jerrycan de secours, chaînes pour les roues, cartons épais et couvertures en laine. J'ajoutai une pelle à neige au cas où le temps se gâtait vraiment, ainsi qu'une paire de skis de randonnée et de raquettes à neige. Le moteur se mit en branle après quelques tentatives. Il existait une manière subtile d'amadouer la bête en tournant délicatement la clé de contact, une fois à droite, une fois à gauche, en l'enfonçant suffisamment mais pas trop. Je savais y faire, à force. Mais je voyais le jour où même la finesse et la patience n'y suffiraient plus.

# 10.

Les enceintes du vieil autoradio tremblotaient dans les basses aussi bien que dans les aigus, de concert avec les tressautements du Chariot lancé à faible allure sur les voies incertaines de la ruralité profonde. Maria me fournissait en clés USB sur lesquelles elle gravait des enregistrements musicaux tirés de la collection pléthorique qu'elle avait téléchargée au fil des ans. Elle modifiait régulièrement les programmes, et ce matin, les pièces pour piano de Geirr Tveitt, un compositeur norvégien qui avait adapté pour son instrument des mélodies traditionnelles de la campagne où il avait vécu, m'accompagnaient. Je tenais ces informations de Maria dont le savoir en matière de musique classique touchaient à l'érudition, tant il était vaste et exhaustif, surtout dans le domaine de la musique de chambre. Ce qui tombait bien : la qualité médiocre des enceintes de l'autoradio et l'acoustique abominable du pick-up rendaient de toute façon quasiment inaudible toutes les œuvres dépassant en puissance ce qu'était susceptible de produire un quintet à cordes.

Yvan, de son côté, possédait deux cartons remplis de vinyles de musique africaine des années 70. On n'osait pas trop l'interroger à ce sujet, mais il semblait évident qu'il avait la nostalgie d'une époque de sa vie où, d'après ce que nous avions pu déduire de rares allusions, il avait traîné ses guêtres en Ouganda, en Zambie et en Tanzanie. Sans doute avait-il officié en tant que mercenaire dans le coin, ce qui n'aurait guère été surprenant, vendeur d'armes ou formateur de milices locales. Casque bleu dans le meilleur des cas. Moi, j'étais du genre à passer dans la même playlist du hip-hop millésimé 90's au jazz vocal des 50's, en m'accordant quelques

incursions du côté du folk des années 60 et de mélancoliques tangos argentins. Notre camping demeurait rarement silencieux et nos minuscules existences baignaient dans un vaste océan de musiques qui s'échappaient par les fenêtres des mobile-home. Un des ciments de notre petite communauté sans doute. Martha avait doctement déclaré, alors qu'elle et moi jouions aux devinettes concernant l'histoire énigmatique de notre ami Yvan, qu'un mélomane ne saurait être quelqu'un de foncièrement mauvais.

Le dernier domicile connu de Thanya était donc cette ferme en haute vallée de l'Épie, peu après le hameau de Belinay. Pour s'y rendre, il fallait traverser la Planèze jusqu'à Paulhac, une petite bourgade dont la population était tombée subitement à une cinquantaine d'habitants, après en avoir compté il n'y a pas si longtemps huit fois plus, puis s'engager avec témérité sur une petite route qui traversait les hauts-plateaux et redescendait abruptement dans une ancienne vallée glaciaire creusée à la suite de l'éruption du Plomb du Cantal, lequel s'élevait à cette époque à plus de 4000 mètres d'altitude. Notre sommet local avait perdu à cette occasion la moitié de sa taille. Ce cataclysme formidable s'était produit quelques millions d'années auparavant, mais le paysage contemporain n'en était au fond que le stigmate. Nous vivions littéralement sur les débris de cet immense volcan. Pathétiques créatures perdues dans les temps géologiques, et néanmoins capables, par arrogance et stupidité, d'ajouter à cette histoire un nouveau chapitre catastrophique : une ère géologique dont nous étions les auteurs. Le volcan, ou ce qu'il en restait, s'en fichait un peu, cela dit.

Quelques flocons commençaient à virevolter timidement dans le ciel encore bleu pâle de cette matinée quand j'entrepris la descente. Sur les hauteurs, les nuages semblaient installés pour une durée indéterminée, mais il ne fallait pas s'y fier, comme l'avait dit Yvan : d'un moment à l'autre, ils pouvaient déferler le long des pentes et donner de la neige en

quantité.

De part et d'autre de la route s'étendaient à perte de vue les anciennes estives : les troupeaux de Salers et d'Aubrac y pâturaient encore, il n'y a pas si longtemps. Désormais, quasiment toutes ces vaches, dont les maquignons vantait autrefois la fière allure, la robe rouge, les yeux en amande, les cornes acérées et le port altier, avaient disparu. On en élevait des versions mécaniques dans des usines à bétails entièrement automatisées dans lesquelles ces pauvres bêtes perdaient entièrement leur caractère animal, réduites dès la naissance et jusqu'à la mort à l'état de viande propre à être consommée. On n'avait pas seulement substitué les machines aux animaux, mais aussi transformé les animaux en machines. Dans les prairies autrefois ponctuées des robes rouges et blanches des troupeaux, les genêts gagnaient du terrain sur l'herbe. En été, le jaune vif devenait la couleur dominante. J'éprouvais toujours en traversant ces espaces où les êtres humains s'étaient absentés un irrésistible accès de mélancolie. Les mélodies de Geirr Tveitt y contribuaient aussi bien entendu.

La route prenait maintenant des allures de chemin. À de nombreux endroits, des mottes d'herbe avaient surgi du goudron défoncé, des bandes terreuses recouvraient le bitume : les seules voies sérieusement entretenues reliaient entre elles les centrales électriques, les parcs solaires et les bourgs encore habités. Dès qu'on s'aventurait sur le réseau secondaire, il fallait diminuer drastiquement sa vitesse de conduite et garder les yeux rivés sur la chaussée pour éviter les trous et les bosses, sans parler d'autres obstacles inattendus, arbres tombés en travers ou horde de sangliers traversant à leur aise et en file indienne.

Je n'avais pas toujours été un représentant typique de la ruralité. Loin de là. Encore moins un as de la conduite sur des routes enneigées juste assez larges pour laisser passer deux vaches côte à côte. Dans mon existence précédente, les routes

étaient des avenues, des rues et des ruelles, et les seuls créatures non-humaines des chiens et des chats. Il ne me serait jamais venu à l'idée, si je n'y avais été contraint par un destin funeste, d'habiter à plus de dix minutes d'une salle de cinéma, d'un pub mal famé, ou d'un restaurant thaïlandais, éléments incontournables de toute culture civilisée. Mais je m'y étais fait à cet arrière-pays montagneux, ce désert d'hommes, où l'on croisait plus souvent un chevreuil ou un renard qu'un bipède causant. Mieux encore, je m'y sentais bien, j'aimais fendre des bûches en été, les brûler en hiver, planter des pommes de terre au printemps et les cueillir à l'automne, rouler sur des routes bien blanches quand la neige était de la partie. Et, dois-je admettre, la compagnie des gens d'ici, à commencer par ceux qui, comme moi, faisaient figure de réfugiés, voire de naufragés, me comblait au moins autant que celle des foules urbaines.

J'avais préparé mon petit numéro d'agent immobilier au cas où il aurait fallu justifier ma présence en ces lieux, mais plus je m'approchais de la ferme, moins il me paraissait crédible : prospecter des biens à vendre dans cette vallée abandonnée semblait aussi incongru qu'essayer de refourguer une moissonneuse batteuse aux habitants des immeubles à loyer modéré de la banlieue Clermontoise.

Toutes les fenêtres des maisons qui longeaient la petite route étaient closes, et même les panneaux À VENDRE pendouillaient le long des murs, comme dépités de ne susciter l'intérêt de personne. Deux ou trois bâtisses tombaient carrément en ruines, les toits éventrés par une tempête ou un incendie. Excepté une petite ferme à l'entrée de laquelle étaient garés un tracteur et une jeep, toute vie humaine avait déserté la haute vallée, tout le monde avait migré à l'étage en-dessous, vers des plaines plus désirables.

Un panonceau de bois annonçait en lettres vives « LES VERGERS DE LA RONCE ». Pour la partie verger, j'avais un

doute, mais la présence des ronces était incontestable. Une piste autrefois gravillonnée, mais déjà quasiment recouverte d'herbe, menait à la ferme de Peter et Thanya, un ensemble de granges accolées à une petite maison d'habitation, au milieu d'un bout de prairie en lisière de forêt le long duquel passait le ruisseau de l'Épie qui prenait source non loin, sur les hauteurs. On y élevait naguère des vaches, comme partout ailleurs en Haute-Planèze. Un vague carré potager aux limites incertaines accueillait le visiteur, et à la lumière des phares du Chariot, apparurent quelques choux en état de pourriture avancée et des plants de salades rabougris. On aurait dit de gros œufs dont d'abominables créatures reptiliennes aux écailles verdâtres s'apprêtaient à percer la coquille et s'aventurer pour la première fois en ce bas monde. C'était un peu glauque, et surtout désert. Il était à peine midi passé, mais on se serait cru au crépuscule. Un couvercle de nuages bleu sombre recouvrait la vallée. Le temps se gâtait. Un peu plus tôt que prévu. J'allumai ma lampe frontale, histoire d'avoir les mains libres si des monstres venus d'une autre planète ou une famille de serial-killers cannibales avaient décidé de mettre un détective privé au menu de leur déjeuner.

Je me garai le plus près possible des bâtiments et commençai l'inspection des lieux. La pluie fine et froide ruisselait sur mes joues glacées tandis que j'essayais d'entrer par effraction dans la chaumière. La porte en bois vermoulu était fermée. Il ne me fallut pas plus de dix secondes pour trouver une clé en passant la main au-dessus d'un linteau de granit sur lequel était gravée l'inscription « 1804 ». Je poussai la porte qui ne se fit pas prier pour émettre le grincement le plus profond et le plus sinistre dont elle était capable. Après un bref coup d'œil, j'étais parfaitement disposé à croire que l'intérieur n'avait pas été modifié d'un iota depuis le couronnement de Napoléon.

Deux petites fenêtres aux vitres poussiéreuses, devant lesquels dansaient sous l'effet des courants d'air des rideaux

de dentelles déchirés, procuraient une luminosité incertaine. Ma frontale n'y suffirait pas et je récupérai au fond de mon petit sac à dos une lampe torche plus puissante. Un cantou, avec encore deux petites chaises en paille toute défoncées de part et d'autre de la grande cheminée dont l'âtre était obscur comme une nuit sans fin, occupait tout un pan de mur. Une armoire-lit, une longue table en bois dotée de tabourets et d'un banc, une ampoule sans abat-jour qui pendouillait au plafond, une cuisinière à bois en émail bleu : le mobilier semblait avoir été emprunté à une exposition intitulée « Comment nos ancêtres vivaient jadis ».

Concession au confort moderne, deux réfrigérateurs de grande taille coincés dans une grande pièce à l'arrière de la cuisine avaient été éteints et vidés. Mais pas vraiment nettoyés : les bacs à légumes commençaient à moisir. Quelques pommes pourrissaient dans l'indifférence sur une table en formica. Par contre, plusieurs rangées de boîtes de conserves, dont la date de péremption courait jusqu'à la fin du monde, étaient empilées contre un mur, et, dans une chambre adjacente, on trouvait suffisamment de draps, sacs de couchage et couvertures, le tout soigneusement plié, pour fournir en linge de maison un petit hôtel.

Je retournai à la cuisine, m'engageai prudemment dans un petit escalier obscur dont chaque marche paraissait sur le point de s'effondrer et débouchai à l'étage d'une grange spacieuse, qui paraissait faire office de dortoir, avec une dizaine de lits en bois, suivi d'une autre pièce en enfilade à laquelle on accédait en passant sous une poutre épaisse. Une échelle dépassant d'une ouverture circulaire dans le plancher descendait dans ce qui avait dû être l'étable.

À chaque fois que je balaie de la sorte à l'aide d'une lampe torche un espace plongé dans l'obscurité, je me sens vaguement coupable, et, dois-je concéder, relativement excité. Un des aspects de ce boulot qui me plaît, sans aucun doute, au

même titre que la filature ou la pêche aux informations dans des bars sympathiques. Ce qui me plaît beaucoup moins, c'est quand un danger sérieux se présente, qu'un quidam mal luné se trouve dans la pièce que j'explore en la pensant déserte et qu'il envisage de punir mon indiscrétion.

Il faut l'admettre, la rencontre avec une bête sauvage, n'est pas le lot quotidien des détectives, même à la campagne. Le manuel d'apprentissage du métier consacre quelques paragraphes aux chiens de garde, mais le rédacteur a omis d'évoquer les loups, les ours ou les serpents venimeux. Cependant, rien n'est impossible. La preuve : de petites boules de fourrure s'arrêtèrent de jouer quand elles me virent surgir en haut de l'escalier. Une boule de fourrure plus massive s'interposa vivement entre les plus petites et moi.

Le blaireau est un animal fier et sauvage de la taille d'un ourson avec une très seyante bande blanche sur le dessus du museau, qu'il a fort long pour mieux accueillir deux rangées bien fournies de dents acérées. Il faut ajouter, comme me l'avait expliqué Jonathan tandis que nous observions un vaste terrier creusé dans une clairière au bois des Fraux, que sa mâchoire contient une quarantaine de dents, dont quatre canines volumineuses dont la seule vue incite à y réfléchir à deux fois avant de se lancer dans une carrière de dentiste pour blaireaux. Aux extrémités de ses charmantes papattes enveloppées d'une douce fourrure, des griffes non rétractiles longues et pointues sont vouées à différentes activités, griffer le sol, creuser la terre, se gratter, mais aussi agripper, lacérer, déchirer, éventrer et dépecer un éventuel agresseur, un détective privé par exemple, ou bien son chien. Les blaireaux feulent quand ils sont mécontents et s'apprêtent au combat.

C'était justement le registre choisi par la maman blaireau qui se tenait devant moi, protégeant sa marmaille en barrant l'accès au fond du grenier : elle feulait et manifestait avec véhémence son mécontentement.

— Ne devriez-vous pas être en train d'hiberner ? demandai-je poliment à la maman blaireau.

La mère courage répondit en son langage, du moins est-ce ainsi que j'interprétai son feulement, qu'à cause du réchauffement climatique, mon pov' mossieur, les périodes d'hibernation étaient complètement déréglées, et, vous n'imaginez pas ce que c'est qu'avoir à s'occuper d'une ribambelle de gosses trois cent soixante-cinq jours par an, etc.

Elle m'invita aussi, péremptoirement, à dégager de là vite fait. J'eus une brève pensée pour mon ami René, le devin de la place de Jaude. *Little Mama Bear*. Cet enfoiré avait donc réellement des visions.

— Danilo Merien, détective privé. Je jette juste un bref coup d'œil et je m'en vais. Par cette échelle, là, si vous le permettez.
— Feueue, répondit-elle.

On n'apprend décidément pas à gérer ce genre de situation dans les écoles de détective. Écoles dans lesquelles je n'avais jamais mis les pieds. Tout appris sur le tas si l'on peut dire. J'improvisai donc, en examinant l'air de rien, comme si la maman blaireau n'existait pas vraiment, les lits en bois du dortoir.

— Feueuuu !

Sur les couchettes, les occupants avaient laissé des matelas de camping dépourvus de draps. Quelques mégots au sol et de petits tubes en carton indiquant qu'on n'y avait pas fumé que du tabac. Les ampoules au plafond avaient été dévissées. Du mobilier frustre, quelques tables et quelques chaises, il n'y avait pas grand-chose à apprendre sinon qu'une dizaine de personnes avaient eu la possibilité de séjourner ici, que leurs

exigences en termes de confort s'avéraient modestes, et que ce petit monde ne s'était pas soucié de faire le ménage en partant.

J'avançai encore d'un pas jusqu'à l'ouverture pratiquée dans le plancher d'où dépassait l'extrémité d'une échelle en métal un peu rouillée. Quand le faisceau de la lampe torche atteignit le fond du grenier, la maman blaireau recula et vint se coller devant ses loupiots lesquels essayaient de m'observer par-delà leur mère, avec leurs petits yeux brillants d'espièglerie et de curiosité.

— Bon hein…, vous moquez pas les jeunes, fis-je en attaquant la descente de l'échelle avec les précautions qu'on imagine. La lampe torche dans la bouche, je testais la solidité de chaque barreau avec le pied avant d'aller plus loin, c'est-à-dire plus bas.

Au rez-de-chaussée, la spacieuse étable avait fait l'objet d'une restauration sommaire afin d'accueillir un atelier. Des tomettes couleur sable recouvraient approximativement le sol en terre battue, encore visible par endroit. Les murs de pierre avaient été consolidés à la chaux. Restait à deviner à quelles activités on se prêtait en ces lieux : je reconnus, dans le désordre, une dizaine de chaises et trois grandes tables, une photocopieuse et une imprimante en pièces détachées, des cartes topographiques locales aux couleurs jaunies punaisées sur les murs, des poubelles ici et là, remplies de paperasses, des outils divers et variés, clef à molette, pied-de-biche, pince-monseigneur, tournevis, des batteries électriques, un groupe électrogène, ainsi qu'un amas de câbles et de tuyaux dont l'emmêlement aurait mis à l'épreuve la patience de l'amateur de puzzle le plus obsessionnel. Ah ! Posé contre un mur, un arc de chasse, brisé en son milieu. Pas d'armes à feu, mais une caisse remplie de douilles et des munitions usagées. Faut bien se défendre contre les bêtes sauvages n'est-ce pas ? Deux casiers métalliques que je fouillai consciencieusement. Rien

qui puisse susciter la convoitise d'un cambrioleur : des objets aux formes incertaines façonnés dans une matière qui ressemblait à du plastique, de dureté et de densité variables. Deux téléphones aux écrans fêlés. Un ordinateur portable désossé. Pas de disque dur. Des câbles informatiques roulés dans un coin. Dans l'autre casier, pas plus verrouillé que le premier, des jumelles de vue premier prix, et une boussole dont l'aiguille immobile indiquait une toute autre direction que le Nord. Une armoire métallique qui s'ouvrit sans difficulté. À l'intérieur, sur les étagères, des rangées de canettes de bière et de Coca décapsulées, et bues. Quelques pièces de moteur, bougies, bobines, joints, durite, et des phares avant brisés. Des produits d'entretien ménager et de l'huile de vidange. Sans rien emporter, je refermai l'armoire qui s'en réjouit d'un grincement joyeux. Que restait-il à découvrir ? À côté de la grande porte d'entrée, deux pelles à neige, une pioche et un râteau. Mais ni sarcloir, ni serfouette, ni brouette, et pas d'arrosoir non plus. Des jerricans d'essence, vides également. Et encore et pour finir, un tas de bûches destinées à alimenter un grand poêle vintage installé contre le mur intérieur et qui chauffait probablement le dortoir situé juste au-dessus.

Mis bout à bout, ce fourbi me faisait irrésistiblement penser un centre de formation pour des activités potentiellement criminelles, où l'on pouvait par exemple apprendre à crocheter une serrure, fabriquer des faux-papiers, viser une cible plus ou moins mobile à l'aide d'une arme à feu ou d'un arc, espionner un endroit intéressant à la jumelle, et sans doute acquérir bien d'autres compétences dont le détail m'échappait pour le moment. J'avais peut-être l'esprit mal tourné. Toutefois, à l'issue de ma visite, l'option fruits et légumes ne sortait guère renforcée.

Je ramassai en vue d'un examen ultérieur quelques déchets de métal aux formes suspectes qui traînaient près de l'imprimante, ainsi que des pièces électroniques récupérées

dans une poubelle, et glissai ces trésors dans mon sac à dos. Le vent commençait à taper fort sur les volets de la lucarne qui tenait lieu de fenêtre. Il était grand temps de quitter les lieux. Une porte de grange à deux battants fermée par une planche en travers, scellée par un verrou et une chaîne cadenassée interdisait l'accès à d'éventuels intrus venus de l'extérieur. Mais aussi aux éventuels intrus venus de l'intérieur. J'examinai quelques secondes le verrou et le cadenas et renonçai assez vite à mettre à l'épreuve mes compétences en serrurerie. Le plus simple consistait à emprunter en sens inverse l'itinéraire de l'aller, donc grimper à nouveau l'échelle et passer de nouveau devant la petite famille blaireau.

La smala tout en dents, griffes et fourrure, s'était regroupée dans le coin du dortoir et demeurait immobile comme paralysée par la lumière de la lampe torche.

— Rebonsoir. Promis, je ne vous dérangerai plus.
— Feeuuu, répondit la maman blaireau.
— Yayyyak, répliquèrent les bébés blaireaux d'une voix plus aiguë.

Après avoir descendu l'escalier qui me ramenait au rez-de-chaussée, je glissai un œil derrière une porte entrouverte que j'avais ignorée à l'aller. Elle donnait sur ce que je devinai être, à la lueur de ma torche, une sorte de cellier. Sur des étagères métalliques adossées aux murs, quelques boîtes de conserve dont le contenu ne prêtait guère à l'éveil des papilles. Encore du bois de chauffage coupé en bûches. L'isolation laissait à désirer : par un trou d'une bonne vingtaine de centimètres de diamètre creusé en bas d'une porte extérieure, l'air glacial s'engouffrait dans la pièce : j'avais la réponse à l'énigme de la présence en ces lieux de la famille blaireau. Ils s'étaient glissés par ce soupirail et squattaient paisiblement les lieux, espérant ne pas être dérangés de l'hiver. Super plan, excepté qu'ils n'avaient pas envisagé qu'un détective privé puisse faire irruption dans leur refuge.

# 11.

Dehors à nouveau. Je refermai la porte en bois et replaçai la lourde clé en fer rouillé sur le linteau. Des gouttes d'un mélange suspect de neige et de pluie s'écrasaient mollement sur mon trench-coat. Yvan appelait ça de la pleige. Les températures baissaient rapidement. Un degré toutes les dix minutes selon mon évaluation. Les sombres nuages qui s'étaient donnés bien de la peine pour franchir les crêtes depuis l'Ouest s'engouffraient maintenant avec allégresse dans les vallées encaissées, avant de remonter sur les hauts-plateaux. Le temps de rejoindre le pick-up, tous les prés alentours avaient viré au blanc, et la neige tombait maintenant sans ambiguïté. Je lançai un ultime coup d'œil au dernier domicile connu de Thanya Champigneul et Peter Reinhardt. La ferme était déjà plongée dans la pénombre alors que l'après-midi commençait à peine. Pas le moment de s'attarder ici. Je n'avais pas affaire à ce genre d'averse capricieuse qui s'apaise au bout d'une demi-heure, mais plutôt de celle qui entend bien repeindre les paysages en blanc, ainsi que les routes et tous les êtres vivants qui auraient eu l'imprudence de rester à découvert.

Logiquement, le vent avait forci durant ma visite à la ferme. Les grains de neige, de plus en plus gros, s'abattaient de biais sur le pare-brise. Les essuies-glace à vitesse maximale, la vitesse enclenchée en troisième, j'engageai le Chariot sur la route déjà grise, passant devant la seule chaumière encore habitée de la vallée, si l'on en croyait la fumée qui s'échappait bravement de la cheminée, et entamai la montée vers le plateau. Un bon kilomètre bien pentu mais abrité, peu propice aux congères. Les choses se compliquaient évidemment plus

haut, quand la route filait tout droit entre les estives : rien ne protégeait là-haut des intempéries, et le vent, allié à la neige, s'en donnait à cœur joie. Je passai en seconde, fis rugir le vieux moteur, et sans croire une seule seconde que j'allais m'en sortir sans dommage, pénétrai dans le grand mur blanc. Je visai les dernières zones un peu plus sombres, là où le bitume émergeait encore, puis les bords de la chaussée où l'herbe permettait une meilleure accroche. Zigzagant plus ou moins, en dérapages relativement contrôlés. Surtout ne pas quitter la route ! Pris dans la tourmente, il n'était pas rare que des conducteurs aveuglés bifurquent sur un chemin ou se retrouvent carrément au beau milieu des prés, quand ils ne versaient pas dans un ravin. Et un ravin, il s'en trouvait un suffisamment abrupt sur ma droite, côté passager.

Deux kilomètres au pire jusqu'à Paulhac, les derniers hectomètres en montée, après quoi j'étais en droit d'espérer être sorti d'affaire. Théoriquement. Sauf que l'épaisseur de neige augmentait à vue d'œil, réduisant cet espoir un peu plus tous les dix mètres. Relâcher le pied de l'accélérateur, n'était pas une option. Encore moins s'arrêter. Faire marche-arrière ? Suivre mes traces en sens inverse et redescendre à l'abri dans la vallée ? Le torticolis assuré. Et ensuite ? Attendre que la tourmente daigne se calmer ? Et si ça ne se calmait pas ? Si la tempête durait des heures ? Il arrive un moment où il faut faire un choix. Aussi absurde soit-il. Mais il en est ainsi : l'esprit humain ne peut pas s'empêcher de prétendre qu'il est en mesure de dominer ce qui pourtant, à l'évidence, le dépasse. Et prend une décision. Je ne dérogeai pas à la règle, appartenant moi-même à l'espèce humaine jusqu'à preuve du contraire. Et j'en avais marre de me torturer le ciboulot. Passant donc en première, faisant hurler de douleur le vénérable moteur du Chariot, j'attaquai comme un dératé les congères qui se formaient devant moi, faisant le pari stupide que les choses iraient un peu moins mal au prochain virage.

L'arrière du pick-up chassa soudainement. L'engin perdit

aussitôt de l'adhérence et se mit en travers de la route. Un bruit sourd se fit entendre sous la carcasse rouillée. Un coup d'accélérateur qui n'eut pour effet que de creuser un profond cercueil pour les pneus. Je descendis de l'engin, aussitôt saisi par la tempête. Les roues arrière tournaient dans le vide tandis que les roues avant s'étaient enfoncé dans une trentaine de centimètres d'une neige déjà dense. J'étais tanké.

Sans trop y croire, j'essayai de dégager le pick-up. En cas de succès, il y aurait peut-être moyen de faire demi-tour et d'aller trouver refuge dans la petite ferme où j'avais aperçu de la lumière. Mais après m'être escrimé une dizaine de minutes avec la pelle à neige dans le vent glacial, avoir essayé de glisser un morceau de carton sous les pneus avant, tenté une marche arrière, et d'autres trucs et astuces du conducteur en galère dans la tourmente, je renonçai. Les doigts gelés. Les sourcils et la barbe givrés. Et le moral dans les chaussettes, heureusement tissées dans une laine épaisse.

Évidemment, le téléphone ne captait aucun réseau. Bienvenue dans le Cantal en 2035 ! De toute façon, qui pouvais-je appeler ? Prévenir Yvan et Maria que je serais un peu en retard pour dîner ? Pas dit que je puisse faire entendre ma voix au milieu de ces bourrasques, même en hurlant. Le seul avantage, c'est qu'à cet endroit du monde, laisser sa voiture plantée au beau milieu de la chaussée ne poserait de problème à personne. C'était le genre de route que les services publics ne prenaient plus la peine de déneiger. On laissait les rares habitants des environs se débrouiller. Ou crever de froid. En cas d'urgence, le paysan du coin, s'il en restait un, sortait son tracteur, déblayait la neige dans la mesure du possible, se contentant le plus souvent de l'aplanir grossièrement.

J'optai pour des raquettes à neige et une paire de bâtons plutôt que les skis de randonnée. Avec ce vent, impossible de tenir debout sur les planches. Et la descente vers le bas de la vallée s'avérait un peu trop raide pour mes modestes

compétences en ski nordique – pas le moment de se faire les ligaments croisés.

Il y a quelques millions d'années – je ne garantis pas la date exacte –, la vallée de l'Épie était entièrement comblée par une épaisseur de glace d'une quarantaine de mètres, avais-je lu quelque part. On se contenterait pour aujourd'hui d'une vingtaine de centimètres de neige. Ce qui ne me consolait guère. Vingt centimètres suffisent amplement pour compliquer l'existence des êtres humains qui avaient la mauvaise idée de se trouver dans les parages et ne conduisaient pas un 4X4 ou un char d'assaut.

Je dus ôter mes gants pour sangler mes chaussures aux raquettes. Le froid cinglant mordit aussitôt mes neuf doigts et demi. Pas le moment de s'éterniser. Je remontai l'écharpe jusqu'aux narines, descendis le bonnet sur les sourcils, et m'efforçai de placer mes raquettes dans les traces laissées par le Chariot. Parcourir cinq cents mètres en pleine tourmente, avec vent de face, ressemble à une épreuve initiatique, et prend un temps subjectivement considérable. La visibilité ne dépassait guère le bout de mes bâtons. Être ainsi privé d'horizon plonge parfois les égarés dans des états de panique dont ils ne reviennent pas, ou du moins pas vivants. L'hiver dernier, sur les crêtes de Peyre Arse, un randonneur pourtant expérimenté avait planté ses skis dans la neige, puis s'était dévêtu entièrement, déposant ses vêtements sur un rocher avant d'entreprendre, dans le plus simple appareil, l'ascension du sommet. Les températures étaient descendues ce jour-là en dessous de moins dix degrés, et un vent féroce accentuait le froid ressenti. On ne retrouva ses skis et ses vêtements éparpillés sur la pente qu'après la fonte des neiges, un mois plus tard. Quant à son corps, il semblerait qu'on en découvre encore des morceaux au hasard des balades dans le coin. Les renards et les loups les ont disséminés un peu partout, m'avait expliqué Jonathan, sans m'épargner les détails.

Dans ces moments-là, mieux vaut serrer les dents et se contenter d'avancer, un pas après l'autre, en regardant le sol devant soi pour prévenir le découragement. Et, si possible, s'efforcer de ne penser à rien. De ne pas se poser des questions existentielles du genre : qu'est-ce que je fous là ? Ne serait-il pas temps de mettre un terme à ma carrière de détective, commencer à assumer son âge et jouir d'une retraite paisible et, ma foi, bien méritée ? Vieillir. Oui et non. J'ai cinquante-cinq balais et je crois être encore capable de traverser une tempête de neige en montagne, voire, si la nécessité m'y contraint, de passer une nuit dans une ferme abandonnée en compagnie d'une tribu de blaireaux. Certes, j'avais dit adieu à la vigueur de mes vingt ans. J'ahanais, râlais, plié en deux dans le vent tourbillonnant qui, alternativement, me résistait ou me poussait, pleurais de rage en maudissant ma négligence : si j'avais décampé de cette ferme dix minutes plus tôt, la route aurait été meilleure. J'en voulais à ces imprévisibles hivers, au climat dérangé. Après tout, on se plaignait que les journées froides et neigeuses se soient raréfiées, au point qu'on les comptait désormais sur les doigts des deux mains chaque année. Et il fallait qu'une de ces journées d'exception me tombe dessus, précisément quand j'allais m'aventurer sur les hauteurs, au bout du bout du monde habité. Et tout ça pour quoi ? Fouiller une ferme abandonnée, pour un résultat qui n'en valait sans doute pas la peine. Retrouver une fille qui ne l'entendait certainement pas de cette oreille. Rassurer une mère de famille qui aurait mieux fait de quitter son enfoiré de mari. Gagner ma vie ? Ou bien quoi ? Me donner un motif de persévérer dans l'existence ? L'illusion d'être encore utile à quelque chose ou à quelqu'un ? « On en est tous là », avait dit Anita. Mais tout le monde ne va pas se fourrer dans une telle galère. Je pliais, dépliais et repliais mes doigts, afin que le sang continue de les irriguer. J'avais déjà perdu la moitié d'un auriculaire. Ça m'aurait fait de la peine si les engelures m'avaient contraint à l'amputation d'une autre phalange.

Toutefois, alors que j'entamais la descente, désormais à l'abri du vent, devinant les bâtiments des fermes abandonnées, les Eschamps, puis le hameau autour de la chapelle de Belinay, marchant dès lors d'un pas plus assuré, plus vif, je dus me rendre à l'évidence : j'aimais ça en fait. Je n'étais pas tout à fait ignorant de ce genre d'épreuve. Jonathan, en compagnie duquel j'avais déjà affronté une tempête de ce genre, m'avait appris des trucs : conserver un sentiment de familiarité minimal avec quelque chose d'identifiable, sa finitude, à commencer par son propre corps, ou bien ses bâtons. Plutôt que de plonger le regard dans cette masse banche sans bord ni limite, au risque de sombrer dans la folie. Et apprécier l'expérience dans ce qu'elle avait de précieux. Cette tempête de neige, l'adrénaline qu'elle procurait, les sourcils gelés, la morsure du froid, la douleur même, ce léger sentiment de panique, la lutte qui s'était engagée entre la nature et moi. Un retour à l'essentiel, un truc très primitif. Un sacré trip. Qui valait certainement beaucoup mieux que bien des artifices avec lesquels les urbains se défonçaient.

Si l'on s'en sort, le sentiment d'être vivant se renforce. Et l'aventure fournira matière à d'édifiants récits dignes d'être racontés à ses voisins de camping. Si l'on ne s'en sort pas, il n'y aura rien à raconter évidemment. Et alors ?

Les lueurs de la ferme voisine de celle que j'avais visitée vacillaient dans la pénombre striée de traits blanchâtres. Forcément, quelqu'un habitait là. Sans doute le type dont m'avaient parlé Peter Reinhard et ses copains. Pas moyen de retrouver son prénom. Un gars sympathique et serviable, m'avaient-ils dit. Je l'espérais.

# 12.

Un homme à la silhouette massive se découpa devant la porte de la chaumière. Rien qu'en avisant l'étranger qui s'avançait, couvert de neige, les joues écarlates, dans un état lamentable, il devina quelles péripéties l'avaient amené jusqu'ici.

— Vous êtes tanké.

— Entre les Eschamps et Paulhac. Mon pick-up est suspendu sur une petite congère. Pas bien épaisse mais suffisante pour bloquer les roues.

— Oui. C'est piégeux sur le plateau. Autrefois, vous auriez pu espérer la tournée du chasse-neige. Aujourd'hui, ou bien vous attendez la fonte des neiges ou bien vous passez me rendre visite. Vous avez bien fait. Entrez donc !

Il me précéda dans le vestibule, m'invitant à y déposer mes raquettes. Je frappai mes chaussures contre les dalles de granit pour les déneiger un peu. Le vieil homme me débarrassa de mon veston trempé et le mit à sécher près de la cheminée. J'extirpai mon téléphone portable du fond de mon sac. Toujours pas de réseau.

— Vous avez bien choisi votre journée, dit-il en me tendant sa main chaude, large et rugueuse, que je m'empressai de serrer. Ça ne capte pas ici. On est dans un creux. Le pylône est là-haut sur le plateau. Et, autant vous prévenir tout de suite, j'ai pas de téléphone fixe et pas d'internet non plus.

À l'intérieur, ça sentait le café chaud, le tabac, le feu de bois, et d'autres trucs plus réconfortants, tout bien considéré, qu'une ligne téléphonique.

— Danilo Merien, dis-je en ôtant mes gants.

— Christophe Fayssac.

— J'habite Saint Flour. Un voisin m'avait prévenu que ça risquait de tourner à la neige. Je pensais remonter à temps, mais j'ai raté mon coup on dirait.

— Le temps change vite par ici.

Christophe Frayssac parlait d'une voix grave et douce en détachant les syllabes. Une bonne bouille de montagnard émergeant du col de son pull en laine épaisse, le visage creusé par les rigueurs de la vie au grand air et le travail physique. Et probablement la solitude : il semblait bien être le seul habitant de cette maisonnée. Un sacré gaillard aussi, qui me dépassait en hauteur aussi bien qu'en largeur, et m'observait avec un léger sourire pas dénué d'ironie.

— Vous pourriez me sortir de là ?

— J'ai un tracteur.

Tracteur que j'avais repéré à l'aller. Ma question portait surtout sur son envie de gaspiller une heure de son temps pour secourir un crétin dans mon genre. Toutefois, donc, il avait un tracteur, ce qui suggérait qu'il était d'accord pour m'aider.

— Vous êtes pressé ?

Non, je ne l'étais pas. Pas vraiment. On était déjà au milieu de l'après-midi et j'en avais déjà assez fait pour aujourd'hui.

Une grande table à tiroirs trônait au centre de la cuisine qui faisait également office de salon, de salle à manger et de chambre, comme le suggérait la présence d'une armoire-lit, dans lequel dormait à petons fermés un Border Collie, pas tout jeune non plus. Prenant acte de ma présence, le chien entrouvrit un œil. Et le referma aussitôt.

Une paire de ski de fond avec des attaches métalliques comme on en fabriquait dans les années 50, fixée au mur, accentuait le cachet vintage de la chaumière que ne démentaient pas le vieux poêle à bois Godin, l'inévitable cheminée dont l'âtre rougeoyait avec ardeur, et une horloge de deux mètres de haut dont les aiguilles qui trottaient, infatigables, depuis une éternité, indiquaient 14 heures et quelques minutes. Deux étagères remplies de livres de poche pas de première jeunesse. Le plafond noirci témoignait de plusieurs siècles de combustion combinée des bûches et du tabac. J'examinai les skis de plus près.

— Des Vandel. Comme on en fabriquait dans les années 50, avec des fixations à ressorts. Inutile de vous dire que les chaussures sautaient régulièrement. Je damais les pistes de ski de fond à Cézens dans les années 90. Cette paire-là appartenait à mon grand-oncle, un ancien champion. En hiver, il allait traire les vaches dans les étables en montagne, montait à ski, et redescendait de la même façon avec des pots à lait métalliques sanglés sur le dos. Un sacré bonhomme.

Il me montra quelques photographies de la presse sportive de l'époque. Son aïeul avait participé aux Jeux Olympiques de Garmisch-Partenkirchen, et je l'imaginai défilant avec la délégation française devant un parterre de hauts gradés nazis.

— Vous me donnez quel âge ?

Au doigt mouillé, et gelé, je misai sur soixante-dix ans, en imaginant que s'il me posait cette devinette, c'est qu'il devait être quasi-centenaire.

— Quatre-vingt-trois, depuis cet été, précisa-t-il. Le ski, c'est de l'histoire ancienne, vu l'enneigement, excepté un jour comme aujourd'hui évidemment. Mais je tiens encore la forme. Avec Bill, on se fait quasiment chaque jour la montée

au col de Prat-de-Bouc.

Une belle balade en effet.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ? Je veux dire, dans cette ferme ?

— Près d'un demi-siècle. Mais je suis né dans l'Aveyron, mes parents avaient des prés sur l'Aubrac. Vous connaissez ?

— Un peu.

À l'occasion d'une affaire qui m'avait conduit jusqu'à Rodez, j'avais traversé ces hauts-plateaux plus au sud. Un authentique désert selon l'idée que je m'en étais fait. Pas le genre d'endroit où l'on peut se permettre de tomber en panne de carburant.

— Les dernières vaches sont parties il y a maintenant cinq ans. Je les ai montées dans le camion. Et voilà.

Il fixait d'un air mélancolique un pichet en faïence bleue qu'il avait certainement hérité de ses arrières-grands parents. Je n'en jurerais pas, mais il m'avait semblé deviner l'amorce d'une larmichette au coin de ses yeux. Je ne savais que dire. J'essayai quand même :

— Ça n'a pas dû être facile ?

— Non. J'ai gardé quelques chèvres. Et deux vaches. Pour le plaisir.

Puis, comme si ce motif, conserver des animaux sans en tirer quelque profit que ce soit, paraissait inavouable, il ajouta :

— Et l'entretien des prés.

Le Border collie se trémoussa dans son armoire-lit, en émettant quelques gloussements aigus, comme s'il avait le

hoquet. Iris faisait ça aussi. Qui saura ce qui peuple les rêves des chiens quand ils dorment ?

— Bill. Lui aussi vieillit. Comme mes vaches. Celles-ci ne monteront pas dans le camion. Et tant qu'elles sont là, je tiens bon. Ça donne une raison de rester ici.

Je faillis ajouter : une raison de vivre aussi. Je ne serais pas étonné, si une nuit de tourmente, ce gars n'allait pas se perdre volontairement dans la montagne. Une dernière fois. D'autres avant lui l'ont fait, préférant s'abandonner au froid mortel dans le pays qui les avait vu naître, plutôt que crever dans une chambre d'hôpital aux murs jaunâtres dans une ville lointaine et indifférente. C'était maintenant à mon tour de sentir un léger accès d'humidité au coin des yeux.

— J'ai de quoi m'occuper, c'est ça qui est bien avec les animaux.

Il m'invita à m'asseoir.

— Un café ? Ou un grog ? Ou bien les deux ?
— Un café suffira, dis-je en songeant qu'on était encore en début d'après-midi. Cependant, après un rapide coup d'œil à la fenêtre, constant qu'il faisait déjà presque nuit, que la neige arrivait par rafales et venait se coller contre la vitre de la cuisine, je corrigeai immédiatement.

— À bien réfléchir, je prendrais peut-être les deux.
— Pour le grog, c'est de la prune. Faite maison. Idéal par un temps comme aujourd'hui.

Il eut un petit rire et se tourna vers le coin cuisine, c'est-à-dire la chaudière à bois sur laquelle il avait mis la cafetière à chauffer. Il tira du placard une bonbonne d'eau de vie, dont il versa une bonne rasade dans un pichet, sur laquelle il rajouta de l'eau bouillante, et trois cuillerées de miel qu'il mélangea

avec application durant une bonne minute.

— Je vous ai vu passer à l'aller comme au retour. Avec cette tourmente, je m'attendais plus ou moins à ce que vous débarquiez ici. Il n'y a pas grand monde qui traîne dans le coin. Surtout depuis que les jeunes d'à côté sont partis.

— Vous les connaissiez ?

— Nous avons été voisins le temps qu'ils étaient là. Je ne suis pas trop bavard, et eux non plus, mais ça allait. On s'entendait correctement. Je ne posais pas de question, et eux non plus. Je leur donnais un coup de main à l'occasion, leur prêtais le tracteur, et ils m'ont aidé à réparer le toit de ma grange au printemps dernier. Assez parlé de moi. Et vous alors ? Avez-vous découvert ce que vous cherchiez à… comment appelaient-ils leur ferme déjà ?

— Les vergers de la ronce.

— Je m'en rappelle jamais. Ça s'appelait les Combes autrefois. Cela dit, le nom convient pas mal. Surtout les ronces. Les vergers par contre.

Il eut à nouveau ce sourire subtil. Je le distrayais certainement.

— Je l'ai visitée. La clé se trouve au-dessus de la porte d'entrée. Et j'ai découvert ce que je m'attendais plus ou moins à trouver. À une exception tout de même. Une sacrée rencontre. Une mère blaireau et ses petits. Dans la grange, à l'étage.

— Ça ne m'étonne pas. Des renards, des blaireaux, des loirs. Il y a tout un tas de bestioles qui squattent les bâtiments abandonnés. Surtout en hiver. Avec le réchauffement, ils ne peuvent plus vraiment hiberner. Alors ils trouvent un refuge commode pour leur progéniture en attendant le printemps. La mère ne vous a pas causé trop de souci j'espère ?

— Elle a feulé.

— Oui. Ça ne se laisse pas faire un blaireau. Quand les chiens s'y frottent, ils ont rarement le dessus.

Il me proposa une cigarette. Reconnaissant la marque, un tabac brun tellement fort qu'on s'imaginait choper un cancer rien qu'en tirant une taf, et dont je croyais la fabrication interdite depuis des décennies, je refusai poliment.

— Bon, lâcha-t-il soudain en allumant sa clope. Vous n'êtes pas flic. C'est déjà ça. Et pas non plus agent immobilier. Je les aime pas bien ceux-là. Vous ne semblez pas avoir quoi que ce soit à vendre. Bon point pour vous aussi.

J'ignorais quelle suite de raisonnements l'avait amené à ces conclusions, mais je confirmai.

— Effectivement. Je suis détective. Détective privé.

— Ah. Je croyais que ça n'existait que dans les livres, ou dans les villes.

— Oui, c'est ce que je pensais aussi en m'installant dans le coin. Je suis devenu en quelque sorte un détective rural.

— Le premier que je rencontre en chair et en os. Mais j'en ai lus pas mal, fit-il en désignant les étagères remplies de bouquins. Lew Archer, c'est mon préféré. Toby Peters aussi, je les ai tous lus. Ah, Kinky Friedman aussi. Mais aussi Lew Griffin, dans un autre style, plus tragique.

— Effectivement, ce sont des détectives plutôt urbains. Vous avez bon goût. Mes aventures ne sont guère aussi palpitantes je le crains.

Je lui résumai l'affaire qui m'avait amené jusque dans ce sombre vallon, en omettant pas mal de détails. Il hochait la tête en m'écoutant, manifestement intéressé.

— Que pensez-vous de leur projet d'agriculture biologique ?

— M'est avis qu'ils n'ont pas fait pousser grand-chose. Des légumes en tous cas, je n'en ai pas vu. Ils n'avaient peut-être pas la main verte.

— Vous n'y croyez pas.

— Non. Je n'y ai pas cru un instant. Du reste, ils n'ont pas fait beaucoup d'efforts pour me convaincre. Vous avez visité leur grange ?

J'acquiesçai.

— Ils étaient parfois une dizaine là-dedans. De temps en temps, il y en a qui partaient, d'autres qui s'installaient. Ça tournait pas mal au début. Peter et Thanya géraient le truc manifestement. Au bout d'un an, un an et demi, Thanya est passée me voir, m'a remercié et toute la bande a filé je ne sais où. J'ai pas posé de questions.

— Ils ont laissé pas mal de choses. Des vêtements, des couvertures, des chaussures, des boîtes de conserve aussi.

— Je vais vous raconter une histoire. Mon grand-père, pendant la seconde guerre mondiale, était dans le maquis. Il y avait pas mal de résistants dans ces montagnes. Quand j'étais gosse, dans les années 60, on allait se balader, lui et moi et il me montrait les cabanes et les burons qui avaient servi de refuge et de caches aux maquisards. Et dans certains bâtiments, on retrouvait encore des boîtes de conserve, du corned beef, des objets de l'époque, des cordes, des outils, des vêtements.

— Je vois ce que vous voulez dire. Vous pensez qu'ils pourraient revenir un de ces jours ?

— Pas impossible. La ferme n'a pas été revendue à ce que je sache. Ça pourrait être une cache au cas où. Ces gamins, ils ont leurs raisons.

Nous partagions manifestement les mêmes conclusions. Et probablement la même bienveillance envers cette jeunesse rebelle.

— Bon, c'est pas tout, mais vous voudriez peut-être rentrer chez vous ?

Même si la perspective d'affronter à nouveau le froid et la tempête ne m'enthousiasmait guère, je ne pouvais guère m'éterniser ici.

— On y va, dit-il en se levant brusquement, ce qui réveilla le chien. Rien qu'un instant, après quoi il se replongea dans ses souvenirs du temps où, rien qu'en galopant autour, il était capable de rassembler en quelques minutes un troupeau dispersé à travers la prairie.

La tempête s'était franchement calmée quand le tracteur dans la cabine duquel nous avions pris place s'engagea sur la partie la plus enneigée de la route. Le Chariot, immobile et solitaire dans son écrin blanc, attendait sagement le prochain épisode de sa destinée. Christophe, maniant le volant et les leviers de vitesse avec l'assurance d'un gars qui a passé plus de temps à conduire cet engin massif qu'une automobile, dépassa sans même le frôler le pick-up naufragé, empruntant une partie du bas-côté, puis recula avec une précision admirable, comme si la neige sur la chaussée ne le gênait en rien.

— Faudrait que j'investisse dans ce genre de bestiau, dis-je.

— Bah, pour quelques jours de neige par an, ça n'en vaut pas la peine. Là, ça me fait surtout plaisir de le sortir un peu. Ça me rappelle l'époque où j'ouvrais la route pour les riverains. Quand il en restait encore.

On se hâta de fixer les chaînes entre le pick-up et le tracteur. Le vent, bien que plus modéré, glaçait encore le visage et les mains. Je m'installai au volant, enclenchai une vitesse, desserrai le frein, et allumai les phares pour prévenir mon sauveur que j'étais prêt. En un instant, le Chariot fut extrait de sa gangue de neige. Impressionnant. Il me remorqua durant quelques centaines de mètres, jusqu'à la sortie d'un virage mieux abrité. Puis il sauta lestement de son tracteur, comme s'il avait vingt ou trente ans de moins, détacha la

chaîne et vint frapper à ma vitre.

— Ça ira ?

Pour sûr que ça allait. La route était meilleure à partir de là, et je savais par où passer pour traverser la Planèze en évitant les congères.

— Merci pour tout, vraiment !
— Pas de quoi. Ça me fait un peu d'animation.
— Je passerai vous voir à l'occasion. Quand la météo sera moins rude. J'amènerai ma chienne. Elle fera connaissance avec le vôtre.
— Pas de souci. Avec plaisir. Et bonne chance pour votre enquête. Saluez les jeunes de ma part si vous les retrouvez !
— Je n'y manquerai pas.

# 13.

Une bonne demi-heure plus tard, saupoudré d'une neige collante, je me présentai au seuil du bar de la Planèze. Âme damnée qui vient de trouver l'entrée du paradis après avoir longtemps erré dans les couloirs du purgatoire.

— Un survivant !, s'exclama Jibé, depuis son poste habituel au zinc, un peu à droite de la caisse enregistreuse.

Je connaissais chacune des cinq personnes qui se trouvaient là, juchées sur de hauts tabouret près du comptoir, ou se tenant debout à proximité du poêle à bois rougeoyant. Une seconde famille, après mes voisins du camping bien entendu. Dont les membres tournèrent la tête vers moi dans un parfait synchronisme.

Le bar de la Planèze était resté dans son jus. En témoignaient les posters accrochés aux murs, qui vantaient les mérites des paysages et des installations touristiques, à commencer par la station de ski du Lioran, fleuron désormais fané d'une époque plus ou moins glorieuse où les vacanciers débarquaient en hiver aussi bien qu'en été, multipliant la population locale par dix. Trois tables en formica, pas de première jeunesse, attendaient, bancales, qu'on vienne s'y asseoir. Une autre, longue de deux mètre cinquante, recouverte d'une toile cirée colorée en damiers rouge et blanc, prenait ses aises au beau milieu de la salle : on s'y réunissait pour discuter des questions d'importance, et manger un morceau en bonne compagnie. Dernier survivant de la cinquantaine de troquets, au bas mot, autrefois disséminés sur le plateau, ce café-épicerie multi-services, où l'on servait

surtout de l'alcool, du tabac et des carburants, occupait une place stratégique sur le territoire, ce pourquoi j'y traînais quotidiennement, et pas seulement quand j'avais besoin d'infos pour mes enquêtes.

Maxine tenait le manche en solo depuis que son ex-époux s'était enfui au bras d'une secrétaire de Global Energie. J'étais parfaitement au courant de cette triste et banale histoire, ayant été payé pour noter durant deux mois les faits et gestes du mari volage. Suite à mon compte-rendu de filature, Maxine avait réuni toutes les affaires de son gars au milieu de la chambre à coucher au premier étage et les avait balancées par la fenêtre. Quand les premiers clients étaient arrivés au petit matin, ils avaient dû pour entrer dans le bar-tabac enjamber un amas de chemises, de pantalons et de sous-vêtements, trois paires de chaussures ainsi que la collection complète des numéros d'Auto-Moto Magazine parus entre 1988 et 2026. L'époux adultérin, de retour d'une escapade nocturne, s'était empressé de charger tout son barda dans le coffre et sur le siège arrière de sa Ford Kuga : on ne l'avait plus jamais revu dans le coin.

D'une certaine manière, Maxine m'en voulait encore un peu : comme souvent dans ces cas-là, le détective incarne à son corps défendant l'oiseau de mauvais augure. Pire encore, il s'est immiscé plus que n'importe qui dans votre intimité. J'évite pour cette raison d'accepter des missions qui touchent des personnes que je côtoie habituellement. Un peu comme un psy qui s'abstient d'analyser ses amis et ses proches. J'avais fait exception pour je ne sais quelle raison. Toutefois, le temps passant, nos relations étaient revenues au beau fixe. C'était une quadragénaire avenante, bien charpentée, le menton un peu carré, des joues généreuses et de beaux yeux pétillants qui se troublaient parfois d'un voile mélancolique. Je l'aimais bien, et je crois qu'elle m'appréciait aussi, malgré tout. Pas seulement parce que j'étais un de ses plus fidèles clients.

Au fil des décennies, ses concurrents avaient mis la clé sous la porte les uns après les autres : ce faisant, la nature ayant horreur du vide, Maxine avait diversifié son offre commerciale. Devant le bar-tabac, deux pompes à essence et gasoil, du bois coupé en bûches et des sacs de pellets accueillaient les visiteurs, et, dans le bar proprement dit, un coin épicerie assez fourni proposait une variété de produits alimentaires qu'elle vendait à un prix carrément prohibitif. Les producteurs locaux y laissaient en dépôt-vente des pots de miel et de confiture, du lait, du fromage, des œufs, du beurre, de la farine et de la charcuterie. Et bien entendu diverses liqueurs issues des distilleries locales – on flirtait à partir de là avec l'illégalité mais peu importait : les gendarmes qui débarquaient une fois l'an, au début du printemps, levaient immédiatement les yeux au ciel, contemplant, désabusés, l'épaisseur de fumée qui dissimulait le plafond craquelé, les murs brunis, quelques ampoules crasseuses et un antique néon qui n'éclairaient que par intermittence, et renonçaient aussitôt, ce qui semblait raisonnable, à verbaliser qui que ce soit. Ils repartaient avec une ou deux bouteilles d'eau de vie prohibées en échange de leur mutisme. Les lois qui proscrivaient le tabac dans les lieux publics dataient de Mathusalem, mais il semblait que l'information n'était jamais parvenue jusqu'ici. De manière plus ou moins implicite, L'État avait laissé tomber les habitants des territoires les moins peuplés. En échange, lesdits habitants jouissaient d'une certaine latitude dans l'interprétation des droits et des devoirs. C'était de bonne guerre. Pour autant, contrairement aux prophéties de certains analystes politiques, les arrière-pays ne sombraient pas dans le chaos. L'anarchie, comme disait mon cher Yvan, qui savait sans doute de quoi il parlait, n'est pas le chaos.

Je tapai la bise à la patronne, fis un signe de tête à Tofu et Jean-Bernard qui causaient près de la caisse enregistreuse, et allai me terrer près d'Ophélie qui s'était calée à proximité du poêle à bois. Olivier, le jeune collecteur de lait, buvait son

café un peu à l'écart. Chacun occupait sa place habituelle.

Tofu, de son vrai nom Sezinghoe Tofounuoa, était né à Kyoto d'un père samoan et d'une mère japonaise : dire que sa présence ici, au comptoir d'un bar-tabac perdu au fin fond de l'Europe de l'Ouest, était incongrue, relevait du pléonasme. Il avait la corpulence qu'on peut attendre d'un seconde ligne de rugby, raison pour laquelle il avait débarqué au pays autour des années 2010, faisant les beaux jours du Stade Aurillacois, un solide club professionnel de ligue 2. Sorte d'icône locale, il avait fait sa vie dans le coin, s'y était marié, et, comme une carrière d'athlète de haut niveau ne dure qu'un temps, s'était établi comme ostéopathe à Murat, activité dans laquelle il excellait : mes vertèbres lombaires et celles de milliers d'autres habitants des environs pouvaient en témoigner. Ancien pilier de rugby, désormais pilier de bar, on ne se refait pas, plaisantait Jibé à son sujet. Sauf qu'il buvait exclusivement du thé et des jus de fruits. Parmi les photographies accrochées aux murs du café, on le reconnaissait aisément : l'une d'elle le montrait en pleine action, tatoué de pied en cap, lancé comme un taureau furieux vers la ligne d'essai, le ballon ovale tenu d'une seule main comme une vulgaire balle de tennis, raffûtant trois adversaires qui semblaient tout fluets comparés à lui, des ailiers certainement. Dans la liste des habitués du bar de la Planèze à qui l'on évitait soigneusement de chercher des noises, Tofu arrivait largement en tête. Une garantie ultime de paix et de sécurité. S'il s'était mis en tête de faire carrière dans la politique locale, il aurait remporté n'importe quelle élection sans discussion. Et on le surnommait Tofu parce qu'il était végétarien.

Dans le genre à qui l'on évitait de chercher des noises, Ophélie arrivait aisément en seconde position. Elle avait la stature d'une lanceuse de javelot finlandaise. Grande, blonde, mâchoires carrées, yeux en amande, avec, aux étages en dessous, tout ce qu'il faut où il faut et même un peu plus.

Jonathan, qu'elle fascinait manifestement, la considérait comme l'ultime descendante d'une tribu archaïque qu'il imaginait avoir peuplé les hauts plateaux bien avant l'âge du fer. Ou bien une éleveuse de rennes nomade exilée, pour d'obscures raisons, de sa taïga natale. Ophélie était l'une des dernières vétérinaires en activité sur la montagne, et préférait manifestement les bestiaux pesant plusieurs quintaux aux yorkshires ou aux chihuahuas. Vêtue la plupart du temps de frusques issues de surplus militaires, fumeuse invétérée, buveuse de vodka, elle conduisait un fourgon aménagé dans lequel elle dormait le plus souvent, surtout quand elle partait en tournée dans les fermes perdues à l'extrémité du bout du monde dans lequel nous nous efforcions de vivre. Les animaux qu'elle soignait l'appréciaient. Et c'était réciproque. Tous les éleveurs du coin la respectaient. Mais se gardaient bien, instinctivement, de lui conter fleurette. Elle était l'objet de bien des fantasmes sur le plateau. Toutefois, comme elle en pinçait exclusivement pour les filles, et comme pas mal de filles en pinçait pour elle, les autochtones masculins devaient se contenter de rêvasser à son sujet. Et ne s'en privaient pas, moi le premier.

— T'es venu à pied ? demanda Ophélie.

— Non. Mais j'ai fait pas mal de marche oui, une fois le Chariot tanké entre Paulhac et les Eschamps. Ça congère vite là-haut.

— Fallait m'appeler !

— Ça captait pas.

Je racontai brièvement à la compagnie mon excursion tourmentée.

— Ah oui, je connais ce gars, Christophe. Je soignais ses vaches autrefois. Ça lui fait combien maintenant, dans les soixante-dix, quatre-vingts piges ?

— Quelque chose comme ça oui.

— Ton dos a tenu le coup ? demanda Tofu, en ostéopathe

soucieux du bien-être de ses patients.

— Tant que c'est chaud, dans le feu de l'action, ça peut aller.

— C'est demain matin que ça risque de coincer un peu.

Tofu retourna à la tablette connectée sur laquelle il épluchait consciencieusement les journaux du jour en plusieurs langues, anglais, espagnol, et français, s'informant en temps réel de toutes les calamités qui s'abattaient sur les pauvres mortels aux quatre coins du monde. Les nouvelles n'étaient jamais bonnes. J'avais entendu dire qu'il avait perdu récemment tout contact avec ce qui lui restait de famille aux Samoa, suite à un énième tsunami et l'évacuation précipitée des autochtones sur les hauteurs du Mont Silisili. Mais il semblait se soucier tout autant du sort funeste des derniers Achuars de la forêt Amazonienne ou des petits paysans privés de leur terre au Pakistan.

— Le Bangladesh, Dan, dit-il d'une voix lasse avec un accent venu de fort loin.

— Oui, le Bangladesh, Tofu, répondis-je en écho, sans avoir la moindre idée des tragédies qui frappaient le Bangladesh aujourd'hui.

Il soupira. La puissance de son souffle aurait suffi à déplacer une tasse remplie de café sur le comptoir. Jibé lui montra un article en première page du journal local.

— Les Chinois ont encore acheté mille hectares dans l'Allier. Tu vas voir, dans dix ans, ils seront propriétaires de la moitié du monde. Et on leur paiera un loyer.

— Nous ne sommes jamais que locataires sur cette terre, dit Tofu avec sagesse.

— Mouais. Cela dit, ça m'étonnerait qu'ils rachètent le Cantal. C'est trop ingrat comme pays.

Jean-Bernard Rouffiac, dit Jibé, avec qui Tofu commentait

l'actualité, régnait à l'âge vénérable de soixante-sept ans sur une commune d'une vingtaine d'âmes. La densité démographique de son royaume avoisinait les 0,5 habitants au kilomètre carré. Il occupait un poste de premier magistrat depuis 1995 et l'occuperait probablement jusqu'à sa mort, laquelle risquait de survenir précocement étant donné sa consommation quotidienne d'alcool. Avec l'assèchement de la manne touristique et la fin de la perfusion économique qui avait permis au territoire de survivre jusqu'ici, la quasi-totalité des élus locaux avaient rendu leur tablier. Mais pas Jean-Bernard Rouffiac. Il devait sa fortune au négoce de bestiaux, ainsi qu'à de multiples héritages familiaux, des terres et des biens immobiliers principalement, famille dont il était le dernier survivant, l'eau de vie faite maison étant une religion parmi ses proches. Au fil des années, il avait revendu la plus grande partie de ses propriétés foncières à *Global Energy,* qui n'avait pas manqué d'y planter ses panneaux solaires et ses éoliennes, et le reste à quelques sociétés d'extraction minières qui s'étaient empressées de détruire avec zèle, espèce par espèce, la biodiversité de la commune gouvernée par Jibé Rouffiac. À part ça il n'était doté d'aucune ambition politique, se contentant d'une vie extrêmement paisible tout en administrant les affaires courantes de sa principauté, ce qui accaparait en moyenne deux heures de son temps chaque semaine.

Dans mon métier, connaître un type comme Jibé, et mieux encore, le compter parmi mes amis, permettait d'avoir accès à toutes les biographies des familles autochtones du plateau, y compris les détails qu'on préférait en général ne pas ébruiter : qui couchait avec qui, quel était le père biologique de cet enfant, de quelle fortune disposait exactement cette veuve éplorée, d'où venaient ces rancœurs, ces sentiments d'injustice, ces courants de haine qui ne tarissaient jamais. Toute la complexité labyrinthique des relations conjugales, patrimoniales et adultérines. Cette omniscience l'autorisait à faire office de diplomate avant que les choses s'enveniment, et

je n'avais pas manqué de faire appel lui sur quelques enquêtes de mœurs locales. Il traitait l'affaire avec la roublardise du notable qu'il était, et dans la plupart des cas, cela suffisait à calmer les esprits.

De fait, le taux de violence sur notre plateau ne dépassait guère celui d'une maison de retraite. La proportion de psychopathes demeurait sans doute moins élevée que dans les grandes agglomérations, lesquelles jouissaient pourtant de services publics aussi bien que privés, de technologies numériques à la pointe du progrès, d'une surveillance généralisée, et d'une police zélée. Ceux qui avaient tenu coûte que coûte à demeurer ici, et les autres que la destinée avait contraints à s'y établir, s'avéraient être finalement de braves gens, souvent un peu bourrus, d'une humeur parfois vacillante, mais sur lesquels on pouvait compter si l'on était de leurs amis et qu'on ne se la racontait pas trop. À l'exception de quelques fêlés. Dont trois exemplaires firent irruption dans le bar de la Planèze, au moment même où je m'apprêtais à solliciter l'attention de mes amis concernant la disparition de Thanya Champigneul.

# 14.

Trois improbables créatures modelées à la va-vite par la neige et le vent firent une entrée remarquable, manifestement décidées à délivrer un message urgent à la clientèle. L'une d'entre elle portait un fusil en bandoulière, détail qui ne manqua pas de susciter un léger trouble chez ladite clientèle.

— On secoue ses vêtements dehors et on s'essuie les pieds sur le paillasson, Messieurs, fit Maxine d'une voix qui ne tolérait aucune objection. Et on dépose ses armes dans le râtelier.

Tout le monde ici connaissait le dénommé Otto van Mermecke, un pseudonyme de son invention qui sonnait mieux à son avis, et surtout plus germanique, que son véritable patronyme, Jean-François Bourgain. Il vivait en communauté à la mode survivaliste avec femme et enfants et quelques autres tarés du même acabit qu'il initiait au maniement des armes, en prévision de l'apocalypse finale censée survenir lorsque la totalité de l'humanité sauf eux serait métamorphosée en zombies.

En guise de caution intellectuelle, toute la troupe s'affichait avec une espèce de gourou, qu'ils avaient déniché Dieu sait où. D'après Yvan qui avait enquêté sur son compte, il avait aussi eu une carrière de mercenaire, affilié au début des années 2000 au sinistre groupe Wagner, en Afrique, au Proche Orient, puis en Ukraine, où il avait été blessé assez gravement en différents endroits de son anatomie. Après quoi il était rentré au pays, avait entamé des études en histoire à l'université, études auxquelles il mit un terme avant d'otenir

le moindre diplôme. Il professait depuis lors des thèses négationnistes qui n'intéressaient pas grand monde, pas même ses disciples, plus ou moins illettrés, excepté Otto qui lui vouait une sorte de culte. Le gourou, dos voûté, boitait bas, avait perdu un œil dans ses aventures militaires ainsi qu'une bonne partie de ses neurones. Il racontait n'importe quoi, surtout quand ce n'importe quoi abondait dans le sens d'une théorie du complot, et aurait eu sans problème sa place parmi les bonimenteurs apocalyptiques de la place de Jaude, s'il n'y avait pas eu cette rencontre lumineuse avec Otto, autour de valeurs et constats communs, l'irrésistible décadence de l'Occident, l'odieuse conspiration des cosmopolites, la suprématie naturelle de la race blanche dont ils prétendaient, aussi incongru que ça puisse paraître, incarner la version la plus pure. À part ça, il citait Goebbels, Savitri Devi, alias Maximiani Portas, Julius Evola et William Luther Pierce, considérant le gouvernement actuel, bien qu'il fût plus qu'à moitié d'extrême droite, comme un ramassis de traîtres et de lopettes.

Un drapeau rouge et noir, avec une croix gammée, pendouillait à l'entrée de leur campement, histoire de signaler aux éventuels visiteurs qu'il valait mieux passer son chemin. L'effet produit n'était pas celui attendu : attirée par l'interdit, la jeunesse du pays adorait y traîner durant les nuits sans lune, histoire de s'offrir quelques frissons à peu de frais, d'autant plus que les bergers allemands censés protéger le camp s'avéraient à peu près aussi agressifs que des Loulous de Poméranie, se laissant caresser, une fois passés les aboiements d'usage, par n'importe quel étranger, en se couchant sur le dos, les quatre fers en l'air, d'une manière indécente.

Tout leader qu'il fut, Otto n'avait pas été gâté par Dame Nature. Nez à moitié écrasé, une cicatrice barrant l'emplacement où s'alignaient habituellement les sourcils au-dessus de l'œil droit, tandis qu'au-dessus de l'œil gauche s'étalait tout à loisir  une épaisse broussaille brune, une de ses

paupières étant dès lors condamnée à demeurer demi-close pour les jours qui lui restaient à vivre. Mais le plus étonnant dans ce tableau, c'était la dissymétrie des oreilles : celle de gauche était toute en rondeur et comme renfrognée, les lobes repliés sur eux-mêmes, tandis que celle de droite s'étirait en hauteur et en pointe, comme les attributs auriculaires de Bela Lugosi ou Monsieur Spock. Jibé Rouffiac avait à son sujet une théorie : c'est parce qu'il était particulièrement laid qu'il avait embrassé, par dépit envers le monde qui l'avait vu naître, une existence de reclus entièrement consacrée à la haine de ses semblables. Par contre, intellectuellement, moralement et politiquement, force était de louer la cohérence, l'homogénéité et la constance des pensés qui l'animaient : c'était un vrai connard quelle que soit la perspective sous laquelle on l'appréhendait.

Le profil du deuxième larron, un grand maigrichon recouvert d'une gabardine grise qui descendait jusqu'aux genoux, évoquait irrésistiblement le chevalin, âne ou poney plutôt que mustang. Une fois qu'il eut quitté son bonnet, il s'ébroua. De longs cheveux gras et gris s'écoulaient sur chaque versant de son crâne, de part et d'autre d'une raie au milieu, jusqu'aux épaules, le reste de sa chevelure étant ramassé vers la nuque à la manière d'une queue de cheval, incontestablement son animal totem. Menton saillant, nez aquilin, joues bosselées, et surtout ces grandes incisives qui se battaient pour se faire une place dans une gueule embarrassée de toutes ces dents : on n'aurait pas été étonné de l'entendre hennir à l'instant. Mais il n'était pas homme à prendre part aux débats, et laissait Otto se charger de l'aspect verbal des choses.

Le petit gros qui les accompagnait nous était inconnu. Un disciple arrivé récemment sans doute. Il repoussa sa capuche découvrant une tête en forme de poire et au crâne rasé, et, à moins qu'il souffrît d'un goitre qui débordait sous un menton minuscule, à peine discernable dans cet amas de chair qui lui

servait de visage. On ne pouvait que constater, sinon déplorer, l'absence totale de cou. Une bouche presque sans lèvres, des yeux d'une rondeur enfantine et un peu trop écartés autour d'un nez comparable à un groin, lui donnait l'air vaguement abruti. S'il avait eu un animal totem, le cochon aurait fait un bon candidat. Une enfilade de tatouages décorait comme une guirlande le tour de ce qu'il fallait bien appeler sa nuque, diffusant des messages de propagande à qui souhaitait les lire. Toutefois, ce visage poupin, dépourvu de toute tonicité musculaire, prêtait au sourire plutôt qu'à l'épouvante. Dans l'ensemble, il évoquait à un tas de vêtements ayant été portés par dix générations d'usagers et destinées au rebut ou à être vendus chez Emmaüs. Pas dit que les compagnons puissent en tirer quoi que ce soit.

Ces derniers mois, Otto traversait une mauvaise passe. Un coup de déprime évident. On l'avait surpris assis en terrasse dans les bars de Saint Flour, les yeux dans le vide. Nous, perfides, plaisantions à ce sujet en lui prêtant des problèmes sentimentaux, l'imaginant composer des poèmes sur son téléphone portable à la bien aimée qui l'avait éconduit, entre deux pintes de bière. La vérité, comme nous l'apprîmes bientôt, c'est qu'il venait d'être père, sa compagne ayant engendré une charmante petite Irma, au début de l'automne. Mais aujourd'hui, à en croire le rictus affreux qui déformait son visage émacié, la mélancolie post-partum avait laissé place à la colère.

— Voilà les affreux, murmura Ophélie assez fort pour être entendu par tous les néonazis retranchés dans des camps fortifiés aux quatre coins de l'Auvergne.

— Alors ? s'enquit Jean-Bernard Rouffiac, la campagne électorale a démarré ? Un petit discours peut être ?

— Foutez-vous de nous, vous gênez pas surtout, fit Otto en maugréant.

C'était certainement déprimant pour un type censé instiller

la peur partout où il passait de n'être ici, au bar de la Planèze, qu'un objet de sarcasmes. Il fallait en convenir, lui et ses sbires n'effrayaient plus grande monde sur le plateau. On les considérait plutôt comme des éléments folkloriques locaux, au même titre que le viaduc de Garabit, le fromage et la vache Salers. On s'en serait bien passé, mais il fallait tout de même leur attribuer le mérite de créer sporadiquement un peu d'animation.

De manière assez symptomatique, et je ne me gênais pas pour raconter cette histoire dès que l'occasion se présentait, j'avais déjà eu affaire à Otto pour une affaire de disparition de petit chien. Ma cliente, l'ancienne institutrice de Coltines, était persuadé que les bergers allemands du camp nazi l'avaient bouffé au petit-déjeuner. Ses suppositions ne reposaient sur rien d'autre qu'un *a priori* fort répandu sur la Planèze selon lequel les nazis étaient forcément des sadiques recourant systématiquement à la torture. Otto s'était défendu en invoquant une forme de discrimination envers les opinions politiques minoritaires. L'affaire avait été réglée en deux jours : il s'était avéré que non seulement le brave toutou à sa mémère s'était contenté de battre la campagne lors d'une poussée hormonale bien compréhensible, mais aussi que les criminels supposés n'étaient pas aussi féroces qu'on voulait le croire : Iris, à l'occasion de ma visite au camp retranché des nazis, s'était faite de nouveaux copains quadrupèdes, lesquels, m'assura-t-elle, ne partageaient pas du tout les opinions politiques de leurs maîtres. « *They are sooo cool* », avait-elle conclu, « *They're most Left-Democrat !* », et, s'efforçant de me convaincre d'y retourner avec elle de temps en temps : « *I really need friends. A'm feelin a bittie lonely* », et ainsi de suite.

Otto pointa du doigt dans ma direction à l'adresse de ses coreligionnaires.

— Détective ! Faut qu'on cause.

Ses disciples soulignèrent de ricanements étranges la pertinence des propos de leur maître. Otto fit mine de s'installer entre Ophélie et moi. Cependant, le regard indiscutablement hostile de ma voisine l'en dissuada. Dans le même temps, Tofu semblait éprouver le besoin irrépressible de se dégourdir les jambes, qu'il avait massives et terriblement musculeuses, et s'était approché l'air de rien. Le nazi baissa immédiatement d'un ton et demeura là où il était, c'est-à-dire derrière moi, encadré désormais par un ancien deuxième ligne de rugby et une walkyrie capable de soulever de terre et transporter jusqu'à l'étable un bébé veau d'un demi-quintal. Je me retournai avec une lenteur que je souhaitais exaspérante.

— Salut Otto, dis-je poliment. Qu'est-ce qui t'amène ?

— On a un problème, dit Otto. Un putain de problème. Qui nous brise le moral. Qui fiche des pensées osbé, osbéd…

— Obsédantes, complétai-je.

— Ouais, si tu veux. On a été victime comme qui dirait de dégadations.

— Dégradations, proposa Jibé.

— Ils ont tout cassé, ajouta le porcinet. Tout était par terre. Et ils ont mis le feu.

— Ta gueule, fit Otto. C'est moi qui cause.

Le petit nazi piriforme enregistra la consigne en émettant un gloussement énigmatique. Je me rappelai maintenant l'épisode auquel Otto faisait allusion. Une bande de jeunes, à ce qu'on disait, avait débarqué durant une nuit sans lune, au mois de novembre dernier, dans le camp des survivalistes nazis, et avait mis un souk pas possible, brûlant des tentes et cassant tout ce qu'ils pouvaient casser, avant que les occupants se réveillent et les fassent fuir. L'histoire avait évidemment fait le tour de la Planèze, augmentée, au fur et à mesure qu'on la racontait, de détails croustillants et d'exagérations grotesques. Personne, bizarrement, n'avait plaint les victimes de cet abominable saccage.

— J'en ai eu des échos, dis-je.

— On peut pas faire confiance à la police de ce pays, poursuivit Otto d'un air grave. Tous corrompus. Mais on a des droits. Les gens réclament justice. Y'avait des femmes, des enfants, ils sont taurma, heu..

— Traumatisés ? dis-je, pour aider.

— Ouais. C'est ça. Ma gamine, elle dort plus la nuit.

La pauvre enfant était née quelques mois avant le drame. À cet âge, effectivement, rien d'étonnant à ce qu'elle ne fasse pas ses nuits, traumatisme ou pas.

— On a mené l'enquête. Mais, pour le moment, on fait chou blanc. Faut qu'on retrouve ces salopards. C'est pas troléra… heu..

— Tolérable ?

— Ouais. C'est pour ça que je viens te causer, détective. Parce qu'on se connaît, suite à, tu sais bien, le petit chien de Madame Lambert.

— L'institutrice, oui.

— Bref, on veut t'embaucher pour retrouver ces putains d'enfoirés.

Suivit une longue minute de silence, durant laquelle vers ma petite personne focalisa l'attention. J'étais apparemment plongée dans une intense réflexion, pesant le pour et le contre, évaluant les avantages et les inconvénients. En réalité, je cherchais juste la manière idoine de décliner cette proposition, n'ayant absolument aucune envie de travailler pour des nazis.

— Ça ne va pas être possible, j'en ai peur, répondis-je poliment. J'ai déjà un client, et je n'ai pas pour habitude de multiplier les affaires en cours. Une à la fois, c'est largement suffisant.

— C'était pas une question mec, m'informa Otto d'un ton

sec.

La température grimpa soudain de quelques degrés Celsius aussi bien que Fahrenheit. Les deux collègues d'Otto, sentant le changement d'ambiance, se tortillaient, ne sachant pas trop quelle attitude adopter. Le chevalin se grattait le nez, le porcinet l'oreille droite. Et tous deux contemplaient leurs pieds. Otto fit mine de se redresser, comme ces animaux qui tentent d'impressionner leur rival pendant la période du rut en se grandissant tout en déployant leur plumage multicolore si la nature les en a dotés. D'un ton solennel, destiné à prévenir toute objection, il déclara :

— Tu vas bosser pour nous, que ça te plaise ou non.

Et c'est précisément à ce moment-là, alors que la tension avait atteint son paroxysme, que Jibé éclata d'un rire sonore. Et, comme l'on sait, l'hilarité étant contagieuse, les uns pouffèrent, les autres s'esclaffèrent, d'autres encore rigolèrent sans retenue. À commencer par les deux hommes de main d'Otto, qui ricanaient de concert, entraînés par cet accès d'allégresse générale. Leur leader, le seul qui ne riait pas, pivota brutalement en leur lançant un regard assassin.

Vif et discret comme un chat, ou disons, un énorme tigre de Sibérie, Tofu s'approcha d'Otto et lui saisit délicatement les deux oreilles en faisant mine de le soulever.

— Écoute vieux, dit-il d'une voix étonnamment amicale. Le monsieur a dit non. Ce monsieur qui est aussi mon ami. Et mon client.

— Aie ! répondit Otto.

— Et là, tel que tu me vois, je suis extrêmement occupé. J'ai un besoin absolument vital de calme et de concentration. Alors tu vas aller jouer dehors avec tes copains avant que je me fâche vraiment.

— Aie ! dit Otto en essayant de protéger avec ses mains ses

oreilles dissymétriques.

— Et encore, t'as de la chance, fit remarquer Ophélie, il est végétarien. C'est pour ça qu'on l'appelle Tofu.

— Moi aussi, se défendit Otto, suis végétarien. Aie !

— Hitler aussi l'était, paraît-il, crut bon de rappeler Jibé qui manquait rarement une occasion de dépasser le point Godwin.

— Et je suis pas ton vieux !, s'indigna Otto, ajoutant aussitôt : non, pas l'oreille droite !

Bonne pâte, Tofu relâcha les deux oreilles de mon client éconduit. Lequel avait définitivement perdu de sa superbe, si tant est qu'il en ait jamais été doté.

— On n'en restera pas là, s'écria-t-il, bravache, entraînant vers la sortie ses deux comparses dubitatifs, hésitant encore sur l'attitude qu'il convenait d'adopter.

Une fois la porte refermée sur l'hiver et les animateurs du jour, les clients commentèrent l'incident, destiné à alimenter la collection des légendes locales.

— Je les adore, admit Jibé, qui avait de la peine à s'en remettre, essuyant ses larmes avec un joli petit mouchoir en tissu rose. Ils sont irrésistibles.

— Fallait s'attendre à ce qu'il y ait un peu de grabuge avec cette histoire de saccage dans leur campement, fit remarquer Maxine. Ça m'étonne qu'ils n'aient pas débarqué plus tôt.

— J'ai dû me retenir pour pas lui coller une baffe, reconnut Ophélie, encore un peu crispée.

Tofu, satisfait de jouir à nouveau d'une ambiance paisible, était déjà retourné à sa tablette et à l'étude de la situation géopolitique mondiale. Il souriait néanmoins d'un air satisfait. C'est alors qu'Olivier, d'une voix peu assurée, capable de passer des graves aux aigus comme chez les adolescents qui sont en train de muer, prit la parole.

— Le soir de l'attaque du camp des nazis. J'étais présent.

Le jeune homme, au teint aussi pâle que le lait qu'il collectait dans les fermes de la Planèze, à moitié dissimulé derrière son jus d'orange banane, semblait gêné de susciter soudainement l'attention. Au sein d'une population vieillissante, qu'un garçon de vingt ans à peine ait choisi de continuer à vivre ici n'allait pas de soi.

— Tu m'intéresses mon garçon, dis-je, d'un ton vaguement paternel.
— Vous avez décidé finalement décidé d'enquêter pour eux, détective ?

Il me vouvoyait depuis toujours. J'avais abandonné mes efforts pour le convaincre de m'appeler Dan, Danny ou Danilo. Du reste, il vouvoyait tout le monde.

— Non, Olivier. Je me fiche complètement de ce qui peut arriver à ces abrutis. Et si leur camp part en fumée un de ces jours, je ne bougerai pas le petit doigt pour les aider, même s'ils me payent une fortune.
— Ah.
— Mais il se trouve que je suis déjà sur une affaire. Et là, comme ça, intuitivement, je me demande si la personne que je recherche ne serait pas mêlée à cette histoire.
— D'accord. Alors, je rentrais de ma tournée. J'étais allé heu…, dépanner un éleveur qui avait des soucis avec ses robots de traite à Cussac.

Il bafouilla et rougit carrément. Tout le monde savait qu'il flirtait avec la fille dudit éleveur depuis l'été dernier, et que sa tournée l'amenait désormais quotidiennement du côté de Cussac.

— Il était tard, se reprit-il. Pas loin de vingt-trois heures. Je

passais par la petite route qui longe la Narse après Latga. J'ai vu une Jeep Grand Cherokee, grise ou beige, je sais pas bien, et une camionnette bleue avec un motif coloré sur le capot avant, une fleur peut-être, il faisait nuit. Et cinq ou six personnes cagoulées qui revenait du camp des nazis en courant. Puis les flammes. Je suis descendu de voiture. La camionnette s'est barrée. La Jeep a suivi. Les nazis gueulaient. Ça n'a pas duré longtemps. Dix minutes plus tard le feu était éteint. J'avais pas trop envie de voir de plus près. À cause des nazis. J'aurais peut-être dû.

— Non, tu as bien fait Olivier, dit Ophélie. Ils auraient pu penser que tu étais impliqué.

— Ah oui. C'est ce que je me suis dit.

— Tu dirais qu'ils avaient quel âge les cagoulés ?

— J'ai pas bien vu. Ils couraient vite. J'ai entendu des voix, des garçons et des filles, plutôt jeunes je dirais. Mon âge.

— Une camionnette bleue avec une fleur peinte sur le capot, genre marguerite ? demanda Ophélie. Ça me dit quelque chose. Je suis sûr de l'avoir déjà vue traîner dans le coin.

— Récemment ?

— Oui. Il y a quelques jours, après Murat, en direction de Laveissière. J'ai pensé d'abord à une bagnole de hippies, comme ceux qui se sont installés dans les anciens chalets au Lioran. Mais sur le dessin, il y avait aussi un poing fermé. Style révolutionnaire quoi. Ce qui fait déjà beaucoup moins hippie.

— Bon, fis-je en m'adressant à l'ensemble de la clientèle ainsi qu'à la barmaid. Il est temps que je vous donne quelques éléments concernant mon enquête en cours. Il est possible que la personne que je recherche ait fait partie de la bande qui a mis le souk chez Otto et ses amis. Je dis bien possible, mais je n'en suis pas certain.

Je leur présentai brièvement l'affaire, en insistant sur ma visite aux Vergers des Ronces, et mes soupçons concernant la nature des activités auxquelles Thanya, Peter et leur petite

équipe s'étaient livré en ces lieux.

— Un groupe d'activistes écoterroristes, suggéra Ophélie.
— Qui n'aimerait pas les Nazis, ajouta Maxine.
— Qui donc aime les nazis ?, soupira Jibé.

Je fis passer à la compagnie mon smartphone affichant une photo récente de Thanya.

— Ô, fit Ophélie, sifflotant d'admiration.
— Déjà vue quelque part ?
— Non. Mais j'aimerais bien. Joli brin de fille. Hétéro ?
— J'en sais trop rien. Elle était soi-disant en ménage avec ce gars Peter. Mais j'ai des doutes à ce sujet.
— Fais voir, dit Jibé.

Il examina avec soin le portrait de Thanya. Et passa le smartphone à Tofu, qui jeta un œil, sans insister.

— J'aurais vingt ans de moins, lâcha, rêveur, le premier magistrat de la commune voisine.
— Quarante ans de moins tu veux dire, corrigea Maxine.
— Si par hasard vous voyez passer cette camionnette bleue, prévenez-moi ou appelez Maria. C'est peut-être une fausse piste, mais pour le moment, je n'en ai pas d'autre. Quoi qu'il en soit, vaudrait mieux la retrouver avant qu'Otto et sa bande tombent dessus. Que ça concerne ma cliente ou pas d'ailleurs.

Sur ce, Maxime proposa une tournée générale que personne n'eut le cœur de refuser.

— Il reste du carburant Maxine ? Faudrait que j'aille poser deux trois questions du côté de Chaudes Aigues, demain matin.
— T'as de la chance, on a été livré hier.

Pataugeant dans la neige fondue, je tentai une sortie

jusqu'à la pompe à essence et versai 30 litres dans le réservoir du pick-up. Une enquête en milieu rural coûte cher en pétrole. Et le pétrole est rare. Et le litre n'est pas donné. Plaisantant à moitié, on commençait à dire qu'un de ces jours, faudrait ressortir les diligences. Élever des chevaux. Le pays prendrait l'allure d'un nouveau Far West. Installer une écurie à côté du bar de la Planèze. Le saloon plutôt. On n'en était pas si loin.

# 15.

Succédant à mes aventures sur les routes hivernales du département, ma virée au bar de la Planèze m'avait laissé non seulement légèrement pompette, mais aussi complètement vanné. J'avais hâte de rejoindre mon mobile-home et disparaître pour un temps aux yeux du monde. Toutefois, c'était aussi l'heure du dîner. Et la sagesse m'incitait à ne pas aller me pieuter le ventre vide. La sagesse et l'odeur du chou farci qui s'échappait d'une des petites fenêtres de notre salle commune. Iris me fit la fête en remuant la queue dans tous les sens. Yvan et Maria se contentèrent d'un signe de la main quand je garais le Chariot à l'entrée du camping. J'allais les rejoindre, précédé d'Iris, excitée par mon retour et la perspective du repas à venir.

— Tu arrives au bon moment. J'ai fait réchauffer le chou, dit Maria, et Yvan a préparé un goulasch aux haricots.

Je délivrai le récit de mes pérégrinations du jour. La rencontre avec la maman Blaireau et ses loupiots suscita des réactions amusées, mais pas autant que le tableau d'un Otto encadré par les corps athlétiques d'Ophélie et Tofu.

— Faudra que tu ailles creuser du côté de son séjour thérapeutique à Chaudes-Aigues, déclara doctement Maria.
— Je compte m'y coller demain matin, chère Madame.

Je déballai les morceaux de métal et les pièces électroniques récoltées à la ferme dans la matinée.

— Ça vous parle ces machins et ces bidules ?

Maria saisit avec délicatesse un parallélépipède rectangle sculpté dans une matière plastique grise.

— Des pièces imprimées en 3D. Mais je pourrais pas te dire ce qu'on fabrique avec.
— Des armes à feu, dit Yvan.
— Peut-être, admit Maria, ou bien n'importe quoi d'autre.

Je n'y connaissais évidemment rien en impression 3D, en étant resté aux imprimantes papier, et encore : à la moindre panne, je renonçais.

— Tu sais mon grand, poursuivit-elle à mon attention avec ce petit sourire narquois qui m'était familier, faudra te mettre à la page un de ces jours, niveau technologies.
— À quoi bon, répliquai-je. De toute façon, au train où vont les choses, dans dix ou vingt ans, on aura épuisé toutes les ressources nécessaires pour fabriquer ces trucs. On en reviendra à la menuiserie et au bricolage.

Yvan jeta un œil sur un amas de pièces métalliques et de plaques gravées de micro-circuits informatiques.

— Ça, c'est des moteurs de drones. Des micro-drones. Pas plus gros qu'une abeille. On y colle des nano-cameras. J'en ai déjà vus en action. Au-dessus de ma tête.

Inutile de lui demander dans quelles circonstances il avait été espionné par des micro-drones, et pour quelle raison.

— Une fois qu'on a compris que c'était pas des abeilles, ça s'écrase comme des mouches.
— Ils en utilisent pour vérifier l'état des panneaux solaires, intervint Marta. En réalité, il y en a des milliers qui se baladent sur le plateau en ce moment même.

J'avais ma dose de technologies pour aujourd'hui. Le dîner

fut servi : des restes de chou farci dont je raffolais au moins autant qu'Iris, laquelle avait réussi à hypnotiser Maria pour lui en soutirer de quoi remplir sa gamelle, et un goulasch à la composition mystérieuse mais au goût irrésistible dont Yvan avait sans doute appris la recette lors d'une de ses missions secrètes dans les Balkans.

Et je gagnai enfin mon *home sweet home* après cette éprouvante journée. Épuisé et frigorifié. La température ne devait guère dépasser douze degrés à l'intérieur. Incitant à se calfeutrer illico sous trois épaisseurs de couvertures en laine. Pas besoin de bouillotte : Iris, étalée de tout son long en travers sur la couverture de mon lit deux places, avait déjà réchauffé la place et fit mine de ne rien entendre quand je lui suggérai de se pousser un peu.

La plante grasse posée sur le meuble où je rangeais, ou plutôt jetais en vrac, mes vêtements, m'observait. Maria me l'avait offerte il y a quelques années, m'informant qu'il s'agissait là d'une *Calathea orbifolia*, ce que je crus volontiers, et, ma foi, *Calathea orbifolia* ou pas, elle survivait dans des conditions ascétiques, abreuvée chichement de quelques décilitres d'eau quand j'y pensais. J'avais noué, aussi étrange que ça puisse paraître, une relation privilégiée avec cette créature aux larges feuilles épaisses et d'un vert sombre strié de bandes blanches. Je la voyais fort bien, en position allongée depuis ma couchette, et je suis persuadé que je l'intriguais aussi. Les feuilles et les tiges se mouvaient avec une lenteur extrême, mais, incontestablement, changeaient de position. Elle se penchait, se redressait, se détournait, selon les heures du jour et de la nuit, étudiant les créatures qui s'agitaient dans ce réduit, c'est-à-dire principalement Iris et moi, ainsi qu'une petite famille de rongeurs qu'on entendait courir à petit pas côté cuisine. Iris, ce qui ne m'étonnait guère, semblait l'avoir également à sa botte, et je l'avais plus d'une fois surpris approchant avec délicatesse son museau de la surface d'une des feuilles sombres.

Difficile d'évoquer ces relations inter-espèces avec qui que ce soit, même avec Maria. Je la soupçonnais cependant de ne pas m'avoir confié cette compagne végétale par hasard. Je parlais à ma chienne en anglais, laquelle me répondait approximativement dans la même langue, et j'entretenais une relation avec une plante verte. La solitude rend peut-être dingue. On s'y habitue toutefois. Certes, à chaque fois que je croisais Anita, de chaleureux souvenirs dansaient devant mes yeux toute la nuit suivante. Et j'envisageais, de manière vague, une autre vie possible. *Quelqu'un avec qui être avec*.

Mais quelle femme aurait accepté de vivre avec un détective privé dans un mobile-home au camping de Margeride ? La quasi-totalité de mes chaussettes était trouée, les manches de mes pulls déchirées, parce qu'Iris, dans sa jeunesse folle, adorait mordiller mes vêtements, et je ne passais chez le coiffeur, c'est-à-dire entre les mains expertes de Maria, qu'une fois l'an, quand je commençais à ressembler à un hippie. L'avantage de vivre seul. *And I'll be going out when I want to, Coming home when I please*, comme chantait Tom Waitz. Sur quoi je m'endormis comme un célibataire endurci, un bonnet enfoncé sur le crâne, bercé par le léger ronflement d'Iris et le frémissement des feuilles de la *Calathea orbifolia.*

# 16.

Sur l'écran digital de l'autoradio défila horizontalement le message suivant : « Albert Roussel *Trio à cordes* opus 58 ». Se détachant miraculeusement d'une composition de musique industrielle interprétée par le moteur et d'autres pièces métalliques suspectes, un violon jouait les premières mesures, flirtant avec un glissando plutôt angoissant, une mélodie incertaine, qui menaçait de s'effondrer à chaque coup d'archet. Maria possédait un don tout particulier pour choisir les accompagnements musicaux les plus adaptés aux péripéties de mes enquêtes. Ce qui, en l'occurrence, n'était guère rassurant.

Le Centre Thérapeutique de Chaudes-Aigues, spécialisé dans le traitement des pathologies liées à l'éco-anxiété et aux dépressions climatiques, avait vu le jour deux ans auparavant en lieu et place de l'ancien centre thermal. Un complexe d'appartements et de salles de soin centré autour de piscines naguère alimentées par une source chaude dont la réputation remontait au XIXe siècle, entouré de parcs et de jardins d'agrément. Le bourg lui-même n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été autrefois, quand les curistes affluaient en masse, en quête de bien-être et attirés par le casino, lequel avait fermé ses portes depuis une bonne décennie.

Une des vocations contemporaines des régions rurales, hantées par la crainte d'un irréversible dépeuplement, semblait être d'accueillir les personnes en proie aux troubles psychiques les plus variés. On supposait non sans raison que leur état de santé bénéficierait avantageusement d'une vie au grand air, loin des agglomérations polluées et hyper-agitées.

Des psychotiques incurables aux déprimés chroniques, en passant par les toxicos, les obsessionnels, les suicidaires, sans oublier les adeptes des nouvelles spiritualités, tout ce que le monde contemporain charriait d'inadaptés venait trouver refuge dans des cliniques publiques ou privées : asiles psychiatriques délabrés, centres de soins high-tech, monastères néo-chamaniques. Nonobstant mes sarcasmes, je dois convenir que je soigne aussi quelque chose en vivant ici. Pas besoin d'être psychiatre pour deviner que le bungalow au camping de Margeride me tient lieu de petit hôpital personnel, et mon chien et mes voisins de thérapeutes. « On en est tous là », avait commenté Yvan quand je lui exposai cette théorie.

Je garai le pick-up sur un parking quasiment désert non loin du Centre Thérapeutique, jetai un œil sur la photographie la plus récente de Thanya, histoire de l'avoir bien en tête, en espérant l'apercevoir, par un coup de chance, depuis l'extérieur du parc. Elle ou son fantôme. Comparée à la journée d'hier, cette fin de matinée s'annonçait agréable et douce, presque printanière, une petite brise venue du sud-ouest caressait les vieilles maisons en pierre de schiste qui bordaient un petit ruisseau : quelques canards à col vert s'envolèrent à l'approche du chien qui ouvrait la route avec enthousiasme. La voix intérieure d'Iris, dans une imitation assez réussie d'Aretha Franklin, résonna dans un coin de ma tête.

— *I feel the prey* !

Un sentier de promenade au balisage incertain faisait manifestement le tour du village et passait près du Centre, longeant la clôture, à vrai dire un très mince fil de fer, secondé ici et là par des murets en pierre sèche à moitié effondrés, clôture qui semblait avoir pour fonction principale de délimiter le parc du Centre Thérapeutique plutôt que d'en interdire l'accès. Elle n'empêchait certainement pas un intrus

de pénétrer en ces lieux, et n'aurait pas fait obstacle aux velléités d'un patient tenté de s'échapper.

— *Slowly please*, m'exclamai-je à l'attention d'Iris, qui venait de plonger dans le petit ruisseau. Quelques rats musqués disparurent immédiatement dans les abysses, laissant leur prédateur interdit. Iris avait un talent certain pour débusquer les proies potentielles, c'est-à-dire tout être vivant d'une taille inférieure à la sienne, mais ratait sa proie dans 99 % des cas.

Les murets n'étaient pas bien hauts. Tout en marchant, j'observais discrètement le parc et les abords du complexe thérapeutique. Un bosquet de feuillus, quelques équipements sportifs du genre parcours santé, de la prairie qu'on ne prenait plus la peine de faucher, et, de l'autre côté du parc, une pelouse bien rase sur laquelle était allongée une modeste assemblée, des patients probablement, aux abords d'un étang.

Je m'agenouillai derrière le muret et sortis les jumelles. Les pathologies liées à l'éco-anxiété affectaient manifestement aussi bien les hommes que les femmes et toutes les classes d'âge étaient représentées. Ce petit monde semblait participer à une séance d'étirements, pliant et dépliant les jambes et les bras avec une lenteur extrême tout en respirant avec application. Je réglai la vision de mes jumelles pour gagner en netteté et passai en revue les visages dont certains gardaient les paupières closes. Une femme agenouillée dans l'herbe leur indiquait les postures à adopter. Tous paraissaient à la fois détendus et concentrés, à quelques encablures du nirvana. Pas de Thanya à l'horizon. Mais certains me tournaient le dos : je devais trouver un autre angle d'approche. Un chien traversa la scène au premier plan, en courant gaiement, les oreilles en mode avion.

— Iris ! Bordel !

Elle avait réussi à pénétrer dans le parc, évidemment, ce qui n'avait rien de difficile, étant donné l'état de la cloture. J'enjambai sans difficulté le fil de fer qui pendouillait à hauteur de mes genoux, et m'engageai à la suite de mon chien dans la voie délictueuse de la violation de propriété.

— *Come back* ! *Please* !
— *Rabitt* ! *Won't take long. Just a few minutes* !
— Reviens ! Iris ! Ici tout de suite ! ajoutai-je, d'une voix presque plaintive, mais en français, espérant que mon message gagne en efficacité.

Iris, la queue remuant de droite à gauche et cet air parfaitement hilare de celle qui vient de faire un bon coup, se fichait bien de mes imprécations.

— Vous ! fit une voix de basse appartenant à un grand type en costard noir, aux cheveux gris acier, et au teint blafard. Il me désignait du doigt comme les extra-terrestres déguisés en humains dans l'*Invasion des profanateurs de sépulture*.

Je m'arrêtai net. Pas Iris, qui continuait de courser les lapins.

— Moi ? dis-je, regardant ostensiblement les bosquets de sapins dans l'espoir que le « vous » ne fut pas « moi ».
— Votre chien !

Le péremptoire gardien des lieux n'eut guère besoin de dépenser sa salive pour se faire comprendre. Il avait l'air d'un homme qui s'apprête à sortir une arme à feu du revers de sa veste dans le but d'abattre mon chien avant de me faire la peau. Je ne sais pas très bien quel était mon plan initial. Mais j'avais certainement imaginé une approche plus douce, par exemple se présenter de manière polie à l'accueil du Centre, quelque chose dans ce genre.

— Désolé, bafouillai-je, mon chien. Échappé. Un lapin.
— Récupérez votre clébard et foutez le camp d'ici.

Il savait donc utiliser des verbes et les accorder. Au moins à l'impératif. Attiré par la voix suave du gorille, Iris rappliqua.

— *Do you want me to bite him* ?, me transmit-elle poliment en pensée, tout en s'approchant pour renifler le bas du pantalon du gorille.
— *Nooo* ! hurlai-je. *Do not make the things worse !*

Le type remua la tête de gauche à droite, comme si j'étais non seulement un importun, mais aussi un schizophrène délirant, échappé d'un asile voisin. Ce qui, d'une certaine manière, tombait bien, puisque nous étions précisément dans un centre de soin pour troubles mentaux. Je renonçai toutefois à lui en faire la remarque. Ni à expliquer pourquoi je venais de répondre à ma chienne en anglais. À un message qu'elle m'avait adressé télépathiquement en écossais. Oui, mieux valait renoncer à ces éclaircissements qui n'auraient fait qu'ajouter à la confusion.

Surgi de nulle part, un nouvel interlocuteur, un sexagénaire qui ne faisait pas son âge, mais le faisait tout de même quand on y regardait de plus près, doté d'un sourire éclatant, tout comme ses dents, accourut sur un sentier de grès rose et vint s'immiscer dans notre conversation.

— Ah ! Nous avons des visiteurs !
— Cet homme, fit le gardien de ces lieux en me désignant comme s'il en était besoin.
— Y'a pas de mal Denis.
— Vous savez bien, Doc, en ce moment…

Il se mordit les lèvres. Pour s'empêcher de mordre ou parce qu'il avait été sur le point de révéler une information hautement confidentielle. Le genre d'information, je le sentais,

fortement susceptible de m'intéresser.

— Ça ira Denis.

Et, se tournant vers moi, une main tendue que je m'empressai de serrer.

— Je suis le docteur Laduner.

Denis fit demi-tour, sans un soupir ni haussement d'épaule. On entendit juste le claquement sec de ses Doc Martens heurtant les plaques de grès de l'allée centrale.

Le docteur Laduner me prit par l'épaule, d'une main tout à la fois tendre et ferme, une main thérapeutique probablement, tout en me conduisant vers le bâtiment central. Encore un peu essoufflé, je me confondis en excuse, en rajoutant un peu dans le mode confus et désolé.

— Denis est notre gardien en quelque sorte. Il est un peu à cran ces derniers temps. Nous avons eu un petit souci il y a quelques mois. Il a du mal à s'en remettre.
— Ah, fis-je en m'efforçant de ne manifester aucune curiosité.
— Un cambriolage, rien de bien méchant. Mais vous comprenez, par les temps qui courent.

Je ne comprenais pas vraiment, mais j'acquiesçai avec gravité.

— Et nos patients ont besoin de sérénité. Enfin bon, s'exclama-t-il avec un geste brusque, comme s'il espérait balayer en deux mots tous les désagréments dont souffrait l'humanité. Ne vous en faites pas.

Iris les pattes avant écartées, collées au sol, invitait un jeune fox-terrier dubitatif à jouer avec elle. Ils se coursèrent

durant quelques minutes dans une ronde effrénée, avant de s'allonger, langue pendante, sur la pelouse fraîche : les patients se délectaient du spectacle.

— Et les animaux font d'excellents adjoints thérapeutiques figurez-vous. Nous avons aussi un chien, un nombre indéterminé de chats, et des poules. D'ailleurs, votre chien a déjà fait connaissance. Vous êtes en balade ?

— Oui, confirmai-je. Il y a un bout de temps que je n'avais pas mis les pieds à Chaudes-Aigues. J'habite à Saint Flour, ça nous change un peu Iris et moi.

— Simon Laduner. Je dirige ce centre thérapeutique. Vous tombez bien, nous fêtons aujourd'hui les deux ans d'ouverture. Nous proposons un petit apéritif tout à l'heure, n'hésitez pas à vous joindre à nous !

— C'est-à-dire… Je ne voudrais pas déranger.

En réalité, c'était l'occasion idéale d'aller y voir de plus près. J'eus une pensée pour Iris et la remerciai intérieurement.

— Vous ne dérangez pas. Plus on est de fous… Je plaisante évidemment. Personne n'est fou ici, à proprement parler. Et de toute façon, j'en vois une qui ne s'est pas fait prier, ajouta-t-il en désignant Iris et le fox-terrier, qui s'efforçaient d'hypnotiser à l'aide de sourires canins les humains préparant le buffet en vue de l'apéritif.

— *Come on* !! *Don't be shy* ! *Therrre are Sausssages* !

— Aviez-vous déjà entendu parler de nos activités ?

— Vaguement. Vous accueillez des patients souffrant d'éco-anxiété je crois.

— Oui. Pas seulement. Le panel des souffrances psychiques dans le monde tel qu'il est, n'est-ce pas, présente une assez grande variété.

— J'en connais quelques-unes oui.

— Et vous ? Dans quelles affres vous plonge cette fichue crise climatique ?

— Eh bien, dis-je, réfléchissant avec honnêteté. Elle me

touche évidemment, comme tout un chacun. Dans ma jeunesse, bizarrement, je me sentais sans doute plus révolté qu'aujourd'hui. Là, ce serait plutôt l'accablement qui domine.

— Vous avez des enfants ?

— Non.

— J'ai une fille et un garçon, dit-il. Quinze et dix-sept ans.

Un silence assez pesant s'établit entre nous. Il avait à quelques années près le même âge que moi. À l'horizon de la crise climatique, la question des enfants, sous-entendu, de leur avenir, produisait cet effet sidérant, qui confrontait chacun à une sorte d'impasse. Je m'abstins soigneusement de tout commentaire.

— Au fait, j'y pense ! Le samedi matin, c'est « Portes Ouvertes », les gens de l'extérieur sont censés se joindre aux patients et participer aux activités. Je dois vous avouer que jamais personne ne s'y présente, mais si ça vous dit. Ma collègue, Maud, anime un groupe de parole dans une dizaine de minutes. Vous n'êtes pas obligé de dire quoi que ce soit évidemment. Mais je vous assure, c'est intéressant.

— Ah. Eh bien. Je ne sais pas, dis-je, faisant mine de regarder ma montre comme si j'avais quelque chose de mieux à faire.

C'était l'occasion inespérée de rencontrer des patients, lesquels avaient peut-être connu Thanya durant son bref séjour ici. Évidemment, je me devais de participer à ce groupe de parole. Je cachai cependant mon enthousiasme.

— Pourquoi pas ?

— Qui sait ? Vous y prendrez peut-être goût ? On se sent moins seul avec ses propres pensées quand on les partage. Et vous pourrez vous joindre à l'apéritif après la séance, histoire de joindre l'utile à l'agréable.

# 17.

Le groupe de discussion, « ouvert à tous » sur le papier, n'accueillait effectivement que les résidents du centre : je faisais exception pour cette séance. Une quinzaine de personnes, des femmes en majorité, plutôt jeunes, entre 20 et 50 ans, sans doute issus de milieux favorisés : suffisamment aisés en tous cas pour s'offrir un séjour thérapeutique à ce tarif.

J'y retrouvai immédiatement l'ambiance familière des réunions des Alcooliques Anonymes auxquelles j'avais participé, quoique de manière très irrégulière, dans mes vies antérieures : l'inquiétude des novices confrontés à leur propre vérité, l'embarras des menteurs, le découragement de ceux qui venaient de rechuter, l'affirmation encore incertaine des résilients qui commençaient leur confession par un « je n'ai pas bu une goutte d'alcool depuis trois mois et dix jours », et l'assurance au contraire des habitués, qui ne se faisaient guère d'illusion à leur propre sujet, ayant frayé plus souvent qu'à leur tour les chemins escarpés de l'effondrement et de la rédemption. Il y avait cependant bien pire que l'alcoolisme. En quelques décennies, les nouveaux opioïdes avaient transformé en déchets semi-vivants plusieurs centaines de millions d'êtres humains. L'économie capitaliste secrétait ses propres poisons, sans lesquels il deviendrait intolérable pour les perdants – quoique, les gagnants n'étaient pas épargnés.

Au Centre Thérapeutique de Chaudes Aigues, l'objet qui focalisait l'attention n'était pas le produit qui consolait ou apaisait l'angoisse, mais l'angoisse elle-même. L'autre différence tenait à la composition socio-économique de ce

petit groupe : à Liège, au foyer social Louis-Paul Boon, les AA recrutaient essentiellement dans le prolétariat local et ce qui restait des classes moyennes en voie de déréliction.

Niveau standing, les lieux étaient incomparables : j'avais le souvenir à Liège des murs de plâtre jaunis, des plaques de peinture blanche qui se détachaient du plafond, des ampoules à l'éclairage vacillant, des moteurs des automobiles passant sur le boulevard en contrebas, et d'une persistante odeur de sueur et de tabac froid. Ici, au Centre Thérapeutique de Chaudes Aigues, les lambris en bois, omniprésents, favorisaient la confidence, l'intimité, le repos de l'âme. Des lampes discrètes répandaient une lumière sophistiquée, les fenêtres donnaient sur un parc verdoyant, des plantes grasses subtilement disposées ici et là semblaient réagir aux paroles des intervenants en agitant lentement leur feuillage. D'invisibles haut-parleurs s'échappait un très léger arrière plan sonore, les notes subtiles de Koto japonais. Même les voix des participants, quel que soit leur timbre naturel, se teintaient de douceur et invitaient au calme. On se sentait fort loin du monde humain, de la violence et des injustices. Tout donnait envie de se convertir sur le champ à quelque chose : bouddhisme zen, chamanisme sibérien ou n'importe quelle élucubration new age inventée la semaine dernière.

Maud, l'animatrice, un visage agréable, tout en rondeur, enveloppé d'une généreuse chevelure brune aux reflets auburn, s'efforçait d'établir une atmosphère de confiance mutuelle en affichant un inamovible sourire. Chacun des participants avait pris la place qui lui convenait, formant un cercle autour d'elle, et, une bonne heure durant, les aveux et confessions se succédèrent. Mon voisin de droite, un quadragénaire avec une barbe de trois jours piquait déjà du nez alors que le temps des confidences n'avait pas encore débuté. Je lui tapotai l'épaule pour éviter qu'il tombe de sa chaise. Sur ma gauche, une femme entre vingt et cinquante ans se rongeait les ongles tout en fixant avec attention le

plancher en chêne massif. Sa voisine, d'âge aussi incertain, paraissait tellement introvertie qu'on n'aurait pas osé lui demander l'heure, de peur qu'elle ne fuie en courant. Quand le moment fut venu pour eux de prendre la parole, ils s'éveillèrent pourtant, plus ou moins péniblement, gratifiant l'assemblée de quelques banalités, avant de replonger dans leurs limbes. Quelques intervenants se montraient toutefois plus animés, voire intarissables. Maud commentait les brefs exposés, soulignant les progrès accomplis, encourageant ceux qui désespéraient encore, fermant avec douceur et tact le clapet des plus bavards. Certains séjournaient ici depuis plusieurs semaines, d'autres n'étaient arrivés que lundi matin, pour la nouvelle session. Fumer n'était pas autorisé, mais certains ne se gênaient pas pour vapoter avec ardeur. Tout le monde survivait probablement à l'aide d'anxiolytiques et d'antidépresseurs, et si je soupçonnais certains de faire appel à d'autres consolations, moins avouables, il n'en fut pas question ouvertement.

« Je commence à flipper au mois de février, dès les premiers coups de chaud », « L'été me tétanise, je suis incapable d'imaginer le moindre projet, je me dis : à quoi bon ? », « J'ai encore perdu des proches l'été dernier, dont un suicide », « Les statistiques m'obsèdent, toutes les nuits, des chiffres défilent, suivis d'images de catastrophe, des inondations, des incendies, des tornades », « J'ai abandonné mon boulot d'instit, quand je croise un gosse, ça me fait chialer direct ». À l'angoisse proprement climatique se mêlaient d'autres évènements funestes, la progression semblait-il irrésistible des partis fascistes dans toute l'Europe et dans une large partie du monde, les alertes désormais récurrentes concernant l'apparition de nouveaux virus pires que les précédents, les conflits régionaux qui se multipliaient, tout comme les émeutes de la faim, de la soif, la mortalité galopante par consommation d'opioïdes, et la menace latente d'une prochaine guerre mondiale ou d'une nouvelle catastrophe nucléaire. Bref, toutes les déclinaisons

imaginables de la fin du monde.

Une certaine Anaïs, une petite brunette tout en rondeur qui ne devait guère avoir dépassé les seize printemps, avec des joues brillantes et rose bonbon, dont les grands yeux évoquaient l'Asie du Sud-Est, expliquait d'une voix chantante que ses parents l'avaient envoyée ici à cause de son addiction aux jeux vidéos. Elle n'était quasiment pas sortie de sa chambre pendant deux ans, sauf, ajoutait-elle en riant, pour aller à la cuisine ou à la salle de bains. Elle regardait tous ces gens avec une candeur désarmante comme si, débarquée à l'instant d'une autre planète, elle découvrait les mœurs d'une espèce encore inconnue. On ne voyait pas bien ce qu'elle venait faire ici, et elle non plus manifestement, tant les questions environnementales et climatiques paraissaient encore éloignées de ses préoccupations. En attendant, comparé aux autres participants, elle rayonnait de bonne santé et de joie de vivre.

Tout en leur prêtant une attention plutôt flottante, dans l'espoir assez vain de saisir un signe attestant de la présence de Thanya en ces murs, je ruminais mes propres pensées. Que je m'abstiendrais de leur confier quand viendrait le tour de rendre public mon examen de conscience. Surtout pas.

Comme beaucoup de gens, je m'étais lassé de la litanie des records de températures : 30 °C en plein hiver, 40 °C au mois de mai et rebelote en septembre, et on avait frôlé les 50 °C en juillet dernier. Pendant que ces chiffres s'accumulaient par millions, fournis par d'innombrables capteurs automatisés disséminés sur toute la surface de la terre, les étés devenaient tout bonnement intolérables. Tout un chacun les ressentait dans sa chair, étouffait, suffoquait, suait, alternait entre rage et dépression : les masses d'air brûlantes, gorgées de sables du Sahara, déferlaient par vagues au printemps, voire au beau milieu de l'hiver, et s'éternisaient au-dessus de nos têtes pendant les deux tiers de l'année. Les accalmies n'étaient que

de courte durée et l'on attendait les précipitations comme un éleveur de vaches sur les hauts plateaux d'Afrique de l'Est. Les flammes avaient à peine eu le temps de s'éteindre que de nouveaux incendies dévoraient la forêt, le lit des rivières et des ruisseaux demeuraient à sec des mois durant et les bassins des lacs et des étangs n'offraient plus au regard des promeneurs qu'une terre craquelée, brûlée de soleil, avant qu'une tempête dantesque se lève, des pluies diluviennes emportant tout sur leur passage, dévastant ce qu'on avait pas eu le temps de reconstruire sur les rives des fleuves. Le basculement climatique s'était produit dans les années vingt. Du moins en Europe de l'Ouest. Ailleurs, dans les zones arctiques et subarctiques, sur les sommets montagneux, ou dans le Subcontinent Indien et en Afrique de l'Est, ces calamités sévissaient depuis bien plus longtemps. Et pour de rares régions de la planète encore à ce jour à peu près épargnées, la catastrophe demeurait une promesse dont la réalisation n'allait guère tarder.

L'été venu, les plus riches émigraient dans les zones les plus septentrionales de l'Europe, aux abords du cercle arctique, ou bien dans les confins de l'hémisphère sud. Mais pour les autres, de loin la plus grande partie de la population, il n'y avait d'autre option que de crever de chaud.

L'Europe, faisant preuve de son sens de la solidarité habituelle, avait cadenassé ses frontières extérieures pour prévenir l'irruption supposée massive des futurs réfugiés climatiques. Un pur fantasme dans la mesure où la plupart de ces migrations forcées se déroulaient au sein des régions dont les habitants étaient originaires. Ceux qui, néanmoins, avaient rêvé d'une autre vie plus au nord s'entassaient dans des camps dressés aux portes des déserts, où régnaient la violence arbitraire et l'insalubrité chronique, bien qu'ils soient dotés de système de surveillance numériques high tech. On les avait pillés, réduits en esclavage. On continuait de le faire. Et on leur fermait les portes. Et on les laissait crever.

Mais de plus en plus d'Européens s'en foutaient. Et ceux chez qui, par miracle, subsistait encore un sens moral rudimentaire, avaient fini par sombrer dans la toxicomanie, le cynisme, ou la violence. J'avais été de ceux-là, vingt ans auparavant. Un militant. Et puis le découragement, les aléas de ma propre existence, la nécessité, que sais-je : toujours est-il que ma lucidité supposée ne changeait rien à rien. Ne changerait rien. Il était bien trop tard.

Je comprenais ces gens parce que j'avais souffert autrefois comme ils souffraient aujourd'hui. Mais l'avantage que j'avais sur eux, c'était mon âge. Avoir 20 ou 30 ans, et même 40, aujourd'hui, c'était la promesse de vivre une partie de son existence en enfer. J'y aurais droit, le présent en fournissait déjà une bonne approximation. Mais ça durerait moins longtemps pour moi. Yvan parlait de notre époque comme d'une période pré-apocalyptique. « Les trucs post-apocalytiques, c'est des conneries. En réalité, on vit depuis un bout de temps dans le pré-apocalyptique, c'est lent, c'est pénible, sans espoir, et ça dure longtemps. »

Mon tour de prendre la parole était venu : Maud posa sur moi un regard encourageant, agrémenté d'un petit sourire qui, ma foi, lui seyait fort bien. Je n'allais pas y couper.

— Bonjour. Je m'appelle Danilo. Et.

— Bonjour Danilo !

— Et je suis arrivé là un petit peu par hasard. À cause de mon chien.

Une bonne partie de l'assemblée se mit à rire. Dix minutes avait suffi à Iris pour s'attirer la sympathie de la totalité du Centre, excepté le gardien sans doute.

— Oui. Ce monde est terriblement anxiogène.

Me sentais-je anxieux ? Au même titre qu'eux ? Pouvais-je parler d'une obsession dans mon cas ? Non, certainement pas. J'essayais de me procurer à boire et à manger, d'habiter sous un toit décent, de récupérer du carburant pour le pick-up. Je récupérais soigneusement dans les réservoirs du camping l'eau des pluies quand elle daignait tomber, et arrosais le potager. J'essayais de gagner un peu d'argent en acceptant des missions sans grand intérêt. Je prenais soin de mon chien, de mes voisins et de mes amis, et ils me le rendaient bien. Le reste du monde m'était peu à peu sorti de la tête. Mais j'avais besoin de mes adjuvants, un peu d'alcool, un joint de temps en temps, pas mal de tabac, du Bromazepam quand j'en dégotais. J'en avais besoin pour dormir. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais mis cette angoisse sur le compte de cette affaire en Belgique, le petit doigt sectionné. Mais ça remontait à dix ans déjà. Et bien avant cet évènement traumatisant, je buvais déjà, je fumais déjà, et sans doute bien plus qu'aujourd'hui. Si j'avais encore besoin de cette pharmacopée, c'est bien que quelque chose n'allait pas, qui n'avait pas grand rapport avec Liège.

— Oui ? fit Maud d'une voix douce.
— Veuillez m'excuser, je réfléchissais.

Je me tournai vers Anaïs.

— J'ai 55 ans. Quand j'avais ton âge, Anaïs, commençai-je.

Et je m'arrêtai net. Je n'avais pas envie de leur raconter ma vie. J'avais des amis à qui je pouvais me confier, et pas besoin de confidents supplémentaires.

— Je voudrais juste vous dire à quel point je suis désolé, Anaïs. Et combien j'ai honte des gens de ma génération, et ceux des générations qui les ont précédés. Pour vous avoir laissé un monde dans cet état. Par pur égoïsme. Parce qu'ils n'ont jamais été foutus de penser à vous. À ceux qui les

suivraient. Et qu'ils continuent de le faire. Ils prendront tout ce qui reste à prendre. Et ne laisseront derrière eux que le désastre, les pénuries, et la peur.

Le silence qui s'installa pesait aussi lourd que cette épée de Damoclès sous laquelle nous étions tous forcés de vivre. Maud, qui représentait aussi ma génération, baissa les yeux un instant. Je risquais de gâcher la thérapie. Elle grimaça, incapable de cacher sa nervosité, mais se reprit in extremis en décochant un sourire avant de m'envoyer paître en lâchant un définitif : « Merci Danilo ». Qui signifiait que j'en avais assez dit, et que son travail à elle consistait à aider les gens à aller mieux, aussi absurde que ça puisse paraître, pas à alimenter le récit de leur malheur, aussi justifié soit-il.

# 18.

À la fin de mon intervention aussi brève qu'intempestive, la psychothérapeute donna la liste des activités prévues l'après-midi, sport, jacuzzi, jeux de société, gravure sur bois, invita tout le monde à l'apéritif organisé pour fêter le second anniversaire de l'ouverture du Centre, et leva la séance. Je suivis, un peu sonné, la file des participants qui se dirigeait vers le jardin encore largement ensoleillé, malgré l'apparition de quelques nuages et l'arrivée d'une légère brise.

Iris fêta mon retour comme si nous nous étions perdus de vue depuis des années. Et bifurqua illico en direction de la grande planche montée sur des tréteaux, où la cuisinière du centre avait disposé des empilements de petits fours, canapés et tranches de saucisson. Je me dirigeai pour mon compte vers la table où l'on servait le café.

Maud s'approcha avec un sourire très diplomatique.

— Désolé, dis-je, mon laïus n'était sans doute pas très pertinent dans ce genre de contexte.

— En effet, admit-elle sans modifier d'un iota le dessin de ses lèvres fines et roses.

— Ni le lieu, ni le moment, j'en conviens.

— Sans vouloir vous vexer, dit-elle afin de me vexer, j'en ai entendu d'autres, des plus corsés même. Il faut laisser l'angoisse se déverser. Dans un premier temps. Les gens se lâchent souvent les premiers jours. Après tout, c'est parce qu'ils souffrent qu'ils viennent ici.

— Et dans un second temps ?

— Dans un second temps, nous nous efforçons de leur sortir

la tête de l'eau. Les aider à penser à autre chose, se recentrer sur eux-mêmes, retrouver du plaisir à la vie quotidienne.

— Et quand tout ça sera terminé ? Quand il leur faudra quitter ce petit paradis et rentrer chez eux ? Que deviendront-ils ?

— Vous n'avez pas l'air d'être décidé à rejoindre notre petite congrégation Monsieur Merien.

— Je suis arrivé là par hasard. Mon chien a couru après un lapin. Et comme je suis curieux.

— Je trouve que la curiosité se perd. Dans mon métier, forcément, on se doit d'être curieux. S'intéresser à toutes ces histoires de vie. Et vous ? Comment se fait-il que vous soyez si curieux ? Votre métier peut-être ?

— Rien de particulier, mentis-je. Je promène mon chien. Mon chien chasse des lapins. Et parfois, à cause de ça, je fais des rencontres.

Elle me gratifia d'un autre sourire, moins diplomatique, qui pouvait signifier tout à la fois : « je ne te crois pas », « tu me mènes en bateau », ou encore, « tu me caches quelque chose, mec ». Je la laissai mariner et me concentrai sur la machine à café. Elle se tourna vers une petite femme apprêtée comme pour une séance de gymtonic, jogging et bandeau dans les cheveux, qui lui soumit un grave problème concernant l'horaire de l'atelier poterie.

À voix basse, comme si chaque locuteur s'efforçait de ne pas briser l'ambiance douce et paisible qui régnait, les discussions se prolongeaient. J'écoutais d'une oreille, tout en servant le café à qui le souhaitait. Anaïs me tendit sa tasse, la main tremblotante. Je l'intimidais peut-être. Ou bien elle avait quelque chose à me dire.

— Un sucre, Anaïs ?

Elle hocha la tête. Une intuition me poussait à l'interroger un peu plus. J'entamai la conversation : depuis combien de

temps se trouvait-elle au Centre ? Elle y séjournait régulièrement, pendant des périodes d'une ou deux semaines depuis l'été dernier. Elle habitait une résidence de standing, dans un quartier chic de Clermont. Pas très loin de chez les Champigneul, notai-je. Le docteur Laduner était un vieil ami de son père, chirurgien renommé. Elle avait arrêté de fréquenter le système scolaire au sortir du collège. Vivait depuis, recluse, dans sa chambre, mais ne s'en portait pas si mal. Ses parents avaient insisté pour qu'elle tente un séjour ici. Dans l'espoir qu'en s'immergeant dans cette version aseptisée du monde extérieur, la gamine trouve la force de se confronter à d'autres territoires, un peu moins bienveillants. Les riches aussi ont leur problème. Et s'en débarrassent en envoyant leurs filles, des Thanya et des Anaïs, en psychiatrie.

— Mes parents, les psys, ils pensent que je suis une sorte d'hikikomori. Vous savez, les Japonais qui restent cloîtrés chez eux.

— Ah, oui, j'en ai entendu parler. Et toi, tu en penses quoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Et tu t'es fait des amis ici ? Ça ne doit pas être facile, les autres sont plus âgés.

— Ils sont sympas. Ça va. Mais c'est pas évident. Pas trop l'habitude des gens. Raconter la vie tout ça.

— Je comprends oui. Je ne me sentirais pas bien à l'aise non plus.

Elle me regarda en haussant les sourcils. Puis baissa les yeux. Elle brûlait de me dire quelque chose et je brûlais de l'entendre.

— À un moment donné, il y avait des plus jeunes. Mais ils sont partis.

— Ah.

J'essayai de considérer ce message sans manifester d'intérêt particulier. Vieux réflexe : ne pas brusquer son interlocuteur,

ou lui laisser penser que je l'embarquais dans une direction particulière.

— Une fille surtout. Un peu plus âgée que moi. On discutait bien. Elle n'est pas restée bien longtemps.

— Oui ?

— Elle était spéciale. Mais je ne peux pas vous en dire plus. Je ne crois pas que ce soit une chose à faire ici.

— Tu penses que ce n'est pas permis ? Que le docteur Laduner ou Maud le prendraient mal ?

Elle sourit bizarrement.

— Oui, peut-être.

J'avançai tout de même un pion au cas où. Et continuai en parlant le moins fort possible.

— Tu connais mon chien, Iris ?

— Oui, répondit-elle. Une épagneule c'est ça ?

— Épagneule Springer oui. Je me demande ce qu'elle fabrique

— Regarde ! Elle est là-bas, près du buffet.

Ce qu'elle fabriquait n'avait rien de surprenant : elle et son copain fox-terrier harcelaient les convives participants à l'apéritif en espérant leur soutirer une tranche de saucisson ou un toast aux rillettes. En la cherchant du regard, je constatai qu'il y avait soudain de l'animation. Un couple sapé à la bourgeoise, robe en dentelles pour Madame et costard cravate pour Monsieur, des notables locaux apparemment, que j'avais déjà vus quelque part, s'avançait vers notre petite assemblée, la démarche raide et le sourire crispé. Le docteur Laduner, manifestement ravi, vint à leur rencontre, les remerciant d'avoir fait le déplacement pour cette occasion. Je reconnus les invités de prestige : le directeur de la centrale à panneaux solaires locale, un cadre très supérieur de chez Gobal Energy,

et son épouse, qui venait d'être élue au Conseil Départemental sur la liste pro-gouvernementale

— C'est qui ? me demanda discrètement Anaïs
— Des huiles locales.

La gamine me regarda d'un drôle d'air, ne sachant pas trop ce qu'il fallait entendre par là. Laduner, se racla la gorge et haussa la voix, avant de se lancer dans un laïus attendu retraçant l'histoire, récente, mais exaltante, à l'en croire, du Centre Thérapeutique. C'était là, tout le monde l'avait bien saisi, l'œuvre de sa vie, mais rien n'aurait été possible sans le soutien des élus locaux et la générosité du fleuron industriel de la Planèze, *Global Energy*, et c'est la raison pour laquelle il se sentait particulièrement fier en ce jour d'accueillir Monsieur et Madame Destouches auprès desquels nous étions tous redevables, etc.

— Allons nous promener dans le parc, suggérai-je.
— Chouette idée, dit Anaïs, qui n'était pas dupe de la nature artificielle du numéro d'auto-congratulation auquel se livraient ces grandes personnes.

En deux temps trois mouvements, nous faufilant entre les sapins, aussi discrètement que des belettes, nous nous étions écartés d'une bonne cinquantaine de mètres de cet exemple rebattu de la comédie humaine.

— J'ai une question indiscrète à vous poser, dit la gamine avec une bouille espiègle. Danilo. C'est votre vrai prénom ?
— Oui. C'est celui que mes parents m'ont donné. C'est un prénom Slovène. Je suis né là-bas, en Slovénie.
— Je vous demande ça, parce que…

Elle se retenait d'éclater de rire.

— On dirait un nom de clown !

— On me l'a déjà dit, figure-toi. J'ai dû rater ma vocation alors !

— Mais vous êtes qui en fait ? Un policier ?

— Non Anaïs, pas tout à fait.

Je n'avais aucune raison de mentir à cette demoiselle. Nous nous tenions devant la source qui coulait d'un rocher zébré de rouge et d'orange. Autrefois l'attraction principale du tourisme local pour ses vertus supposées thérapeutiques. Une fumée ocre s'échappait du mince filet d'eau brûlante. J'y plongeai précautionneusement un doigt, aussitôt retiré.

— Ça brûle, me fit remarquer la demoiselle.

— Ouch ! confirmai-je en m'essuyant le doigt contre le pantalon. Bon. À moi de jouer cartes sur table Anaïs. Je suis détective privé. J'ai été embauché par la mère d'une ancienne patiente. Pour la retrouver.

— Vous ne ressemblez pas vraiment à un détective, fit-elle en m'examinant de pied en cap.

— C'est parce que je suis déguisé. En réalité, je suis beaucoup plus costaud, je porte un grand imper noir, un chapeau, et une longue cicatrice me barre le visage, sans parler de mon nez cassé.

Elle se figea un instant, interdite, essayant de m'imaginer sans mon déguisement, avant d'éclater de rire. Je lui montrai une photographie de Thanya sur mon portable. Elle hocha la tête en rougissant légèrement.

— Ok détective, reprit-elle avec un petit gloussement. Oui, je connais cette fille. Je vais vous raconter toute l'histoire.

La suite était un peu confuse. Il était néanmoins possible de retracer sans trop de peine les grandes lignes du séjour de Thanya à Chaudes-Aigues. Elle ne s'était pas privée de perturber le si prévisible protocole thérapeutique en y opposant toute sa conviction de militante déjà aguerrie. Le

principe même qui justifiait l'existence d'un tel établissement, selon lequel il était possible de guérir de l'angoisse suscitée par la catastrophe climatique comme de n'importe quelle affection, un rhume par exemple, n'avait aucun sens pour elle. Pas plus qu'il n'en avait pour moi. Comme le suggérait Anaïs avec candeur, Thanya ne cessait de noircir le tableau, aggravant la détresse des patients : l'angoisse qu'ils éprouvaient était fondée, assénait-elle aux ouailles de la thérapeute mal à l'aise, et la seule réponse qui fût à la hauteur de cette horreur, c'était de s'attaquer aux causes, aux responsables, et donc de se lancer dans l'action militante, voire terroriste, plutôt que de s'adonner à la poterie ou aux bains relaxants. Il était facile d'imaginer l'effet qu'elle avait produit sur cette brave Anaïs, une fille qui n'avait sans doute jamais aimé jusqu'ici que des créatures issues de Mangas ou des héros de séries coréennes pour adolescents. Autant dire qu'elle en était tombée raide dingue amoureuse, ce que prouvait incontestablement la rougeur qui lui montait aux joues pendant qu'elle évoquait cette période brève mais exaltante de son existence. Ce que l'adorée n'avait pas manqué de noter, avant d'en tirer parti. D'ici la fin de la semaine, le sort était jeté : pas question de traîner au Centre plus longtemps. Et comme Anaïs avait le profil d'une disciple éventuelle, Thanya la mit dans la confidence : elle avait un plan – l'avait-elle conçu avant son arrivée ou durant les premières nuits passées au centre, peu importe à vrai dire. Elles partiraient toutes deux rejoindre quelques amis qui vivaient quelque part, pas loin d'ici – information que je reportai consciencieusement dans un coin de mon esprit. Toutefois, la demoiselle avait une autre idée en tête. Partir certes, mais pas les mains vides.

— Elle avait un truc à récupérer avant de partir, admit Anaïs.

La nature de ce « truc » demeurait en partie énigmatique. Mais en partie seulement.

— Elle avait besoin de ressources pour ses projets, qu'elle disait. C'était plutôt mystérieux. Excitant.

— Elle ne t'en a rien confié de plus précis concernant ces fameux projets ?

— Non. J'ai pas demandé non plus. « Moins tu en sais, mieux ça sera pour toi », qu'elle a dit. Je ne sais pas si j'avais vraiment envie de partir avec elle, avoua Anaïs, un léger voile dans les yeux. Je l'aimais bien. Mais elle me faisait un peu peur aussi.

Sa contribution au larcin perpétré par cette Doris Payne version écolo se limita finalement à faire le guet au bas des escaliers menant aux bureaux de l'administration du Centre, une fois la nuit tombée. Câliner Bernie, le chien de Laduner, afin d'éviter qu'il réveille, par d'aboiements intempestifs, le docteur, ses assistants et surtout le fameux Denis, l'agent de sécurité. Comme manifestement personne n'avait imaginé qu'un cambriolage puisse se produire durant un stage, l'affaire se déroula sans aucun accroc, et Anaïs vit bientôt Thanya redescendre avec un sac à dos plus chargé qu'il ne l'était à l'aller. Elle lui demanda une dernière fois si elle avait changé d'avis. Il était encore temps. Anaïs fit non de la tête. Elle rougissait en se rappelant la scène. Sans doute l'avait-elle embrassé en guise de récompense, la laissant troublée pour une bonne décennie à venir. Et elle la vit filer en trottinant à travers le parc avant d'entendre un véhicule à moteur démarrer.

— Ils t'ont posé des questions au Centre ?

— Oui. Le docteur Laduner m'a convoqué. Il tenait pas en place, marchait de long en large dans son bureau. Il s'était bien aperçu qu'on était amies, elle et moi. Au début, il a fait le mec sympa, m'a offert un morceau de tartes aux pommes et un café, genre, comment vas-tu Anaïs, tu t'ennuies pas trop ici, etc. Mais à la fin, c'était plus du tout la même chanson. Il a menacé d'en parler à mon père : « Ton comportement est

inacceptable, tu ne te rends pas compte tout ce que tes parents font pour toi, etc. » Il essayait de me soutirer des informations.

— Et tu n'as rien dit ?

— Non. Rien de rien. Suis restée muette comme une tombe.

Elle était fière d'avoir résisté à cet interrogatoire. Une sorte d'hommage à Thanya.

Denis s'avançait maintenant vers nous, l'air de rien, comme s'il inspectait l'avancée de la floraison dans les parterres de rhododendrons. Je posai un doigt sur ma bouche, intimant à Anaïs de se taire. Elle répondit d'un clin d'œil de conspiratrice. C'était une gamine. Plongée dans un monde compliqué. J'avais intérêt à la ménager.

L'agent de sécurité possédait ce pouvoir magique de vous inciter à quitter les lieux sans avoir besoin de le préciser verbalement. Son silence et sa présence monolithique allaient de soi et signifiaient : « Barre-toi avant que je te démette l'épaule ou pire ». Je lui adressai un petit signe de la main, puisant dans ma collection de sourires fallacieux le plus niais que je puisse trouver. Il hocha la tête en laissant échapper une grimace à la signification scabreuse. Nous reprîmes le chemin des festivités d'anniversaires, lesquelles touchaient à leur fin, Monsieur et Madame Destouches ayant manifestement un agenda chargé qui ne les autorisait pas, « malheureusement », « à notre plus grand regret », à s'éterniser ici, dans ce « jardin si raffiné », « au milieu de gens si courtois », sans parler de l'hospitalité du docteur Laduner, « cet homme vraiment remarquable », « le monde irait certainement mieux s'il existait plus de gens comme le docteur Laduner », et j'en passe, tandis que leur chauffeur attendait patiemment près de la Porsche Cayenne Coupé à l'entrée du parking

— À un de ces jours Anaïs, dis-je à la jeune fille. Je te laisse ma carte.

Elle s'en empara et la glissa dans la poche arrière de son pantalon.

— Merci détective. Et si par hasard vous retrouvez Thanya. Dites-lui…

Elle hésita.

— Je le lui dirais oui. Fais attention à toi Miss !
— Toi aussi Détective, fais attention !

Anaïs s'éclipsa discrètement en direction des toilettes et je retrouvai Iris, que j'avais laissée en la très aimable compagnie d'un petit groupe de résidents, allongée dans l'herbe aux côtés de son nouveau meilleur ami, le fox terrier du Centre, tous deux manifestement repus.

— *Is everything OK* ?
— *A'm afraid A ate a little too much. Bernie is soooo cool. We're friends.*

En m'apercevant, Maud et Laduner, debout dans l'allée centrale interrompirent leur conversation, laquelle, j'en aurais fait le pari, portait sur la visite prestigieuse dont les Destouches venaient de les honorer. La thérapeute esquissa une grimace tenant lieu de sourire :

— Je vous laisse. Au plaisir, Monsieur Merien.

Elle n'en pensait évidemment pas un mot, tout comme sonnaient faux les regrets contenus dans les propos tenus par son patron la seconde d'après :

— Vous nous quittez déjà ?

Je hochai la tête tout en accrochant la laisse au collier d'Iris.

— Vous avez obtenu ce que vous cherchiez ?
— Peut-être bien, répondis-je.

Apparemment, Maud ou Denis, et peut-être les deux, avaient fait part au brave docteur des doutes concernant les véritables motifs de ma présence en ces lieux.

— Elle est attachante cette gamine, dit Laduner en parlant certainement d'Anaïs.
— C'est une bonne chose qu'elle séjourne ici, dis-je, en le pensant sincèrement.
— Oui. Sans aucun doute.

Le calme était revenu dans le jardin du Parc. Les patients s'acheminaient tranquillement, en ordre dispersé, vers le bâtiment principal. L'heure de la sieste probablement.

— Dans dix ans, et peut-être même avant, tout cela sera de nouveau en ruine, dis-je.
— Oui.
— Docteur. Vous essayez de leur redonner goût à la vie, en créant de toute pièce un petit monde à part, une communauté idéale, à l'abri de la douleur. Mais vous n'en croyez pas un mot. Ces gens payent très cher pour jouir d'un bien-être complètement déconnecté de la réalité. Ils en ont les moyens certes. Mais ils n'achètent rien d'autre qu'une illusion. Qui ne durera pas. Une fois de retour chez eux, comment croyez-vous qu'ils supporteront la réalité ?
— Vous avez en partie raison. C'est ce que nous faisons ici. Nous offrons un répit. Un havre de paix. Provisoire. Une parenthèse dans une vie de souffrance.

Je mis brutalement le sujet sur la table.

— Et Thanya ? Est-ce qu'elle y croyait.
— Thanya ? Non, elle n'y croyait absolument pas. Et elle

avait très bien compris quelles étaient les limites de notre thérapie.

— C'est une forte tête.

— Oui, vous pouvez le dire !

— Alors. Supposons. Qu'elle n'avait pas sa langue dans sa poche. Qu'elle parlait aux gens de cette illusion. Qu'elle leur disait que tout cela était vain.

— Tout le monde ici a le droit de le penser et de le dire. Elle n'était pas la seule du reste.

— Je pousse mon hypothèse à bout. S'il s'est avéré qu'elle était allée beaucoup trop loin ? Au point d'exercer une influence auprès de vos patients. Et pourquoi pas en retourner certains contre vous ?

Laduner eut un petit rire qui se voulait malin. C'était assurément un homme qui n'avait aucun doute sur ses dispositions intellectuelles et ne craignait pas les objections que peu de gens auraient osé lui soumettre. Ses propres convictions, conjuguées à ses diplômes, son aisance verbale, sa prestance physique et vestimentaire, et, avant tout, sa position dominante sur l'échiquier social, lui procuraient sans trop d'effort le plaisir d'avoir toujours le dernier mot. Ce pourquoi je ne l'impressionnais guère. Notre conversation l'amusait assurément.

— Je vous vois venir avec vos gros sabots. Vous êtes qui au fait ?

— Je suis persuadé que vous avez déjà fait des recherches me concernant. Ou que Denis s'en est chargé.

— Détective privé. Oui. Je sais ce que vous faites. Et je devine aussi le motif de notre visite. Alors quoi ? Vous pensez sérieusement que nous nous serions débarrassé d'une patiente parce qu'elle nous embarrassait ?

— Toutes les hypothèses doivent être envisagées docteur.

— Vous vous trompez détective. Sur toute la ligne. Il est vrai que notre ami Denis…

Il désigna du menton vers la silhouette hiératique de l'agent de sécurité, qui se tenait droit comme un I à la porte d'entrée du réfectoire, une cigarette au bec.

— Denis n'est pas un enfant de chœur. Cependant, jamais je ne m'oppose à ce qu'un patient quitte la thérapie si ça lui chante. Il m'est arrivé plusieurs fois de suspendre ou mettre un terme à un séjour quand ça me semblait la meilleure chose à faire, pour le patient comme pour nous. Beaucoup de gens ici éprouvent sincèrement le désir de croire qu'une autre vie, meilleure de préférence, est possible. Leur souffrance, néanmoins, est bien réelle. Ils savent sans doute au fond d'eux-mêmes que leur espoir est vain. Mais ont-ils le choix ?

Il sortit un mouchoir en tissu blanc d'une poche de sa veste et s'essuya les yeux.

— Ces maudites allergies. Ça ne s'arrête plus, même en hiver.

Il reprit sa plaidoirie, qu'il avait probablement récité bien des fois, peut-être même à Thanya à la fin de son séjour.

— Ont-ils le choix ? Avons-nous le choix ? Qu'est-ce qui nous tient debout Danilo ? Comment supportez-vous l'idée non seulement de votre propre fin, mais de la perte quasiment certaine de tout ce à quoi vous êtes attachés, comment vous préparez-vous, je ne dis pas matériellement, mais mentalement, à la dégradation irrésistible de votre mode de vie, les pénuries qui vont s'aggraver, la violence croissante, la guerre de tous contre tous ? Quand vous vous levez le matin, n'essayez-vous pas de considérer la journée à venir comme la première d'une longue série, ne vivez-vous pas comme si ce petit monde alentours était destiné à durer, tel qu'il est maintenant, pour l'éternité ? Chacun s'efforce de sauver sa peau, voilà tout. En repoussant dans un horizon lointain le tableau d'ensemble, l'état de la planète, la faim dans le

monde, l'injustice, la violence.

Il n'avait pas tort. Notre petit monde, au camping de Margeride, ressemblait finalement à cette communauté idyllique, un petit morceau de paradis, précaire, fragile. C'était surtout le soir que les choses se compliquaient pour moi, quand l'angoisse surmontait les digues que je réussissais à maintenir à peu près en bon état durant la journée. Alors je faisais comme bien des gens. J'ingurgitais des produits pour dissuader les cauchemars de me pourrir la nuit.

— J'en ai vu passer des combattants de la liberté, continuait Laduner, des militants que rien ne semblait pouvoir arrêter. Sauf qu'avant de débarquer dans un endroit comme celui-ci, la copine s'était barré, le petit chien était mort, et tout s'était effondré. Soudainement. Ce qui les portait autrefois ne faisait plus sens aujourd'hui. Ce vaste monde d'injustices contre lequel ils luttaient se réduisait désormais à un tout petit malheur qui les désarmait, les laissait inconsolables.

— Ok Doc. Vous avez raison. Mais Thanya. Revenons à Thanya. Elle est toujours dehors que je sache. Elle ne s'est pas effondrée.

Latiner haussa les épaules et laissa échapper un soupir.

— Thanya, oui. Il y a eu un autre problème avec Thanya. Disons qu'elle ne s'est pas contentée de partir en claquant la porte. Sa mère me l'avait confiée d'une certaine manière. J'en étais en partie responsable. Toutefois, il n'y a pas que ça.

J'avais évidemment en tête l'histoire que m'avait rapportée Anaïs. Le cambriolage. Le vrai motif de la préoccupation de Laduner, plutôt que cette histoire de responsabilité à la noix.

— Je ne peux pas vous en dire plus. Vous savez fort bien que je ne suis pas autorisé à vous parler d'un de mes patients.

Ou alors je devrais vous embaucher.

— Dans ma partie, répondis-je, il existe aussi une déontologie. Qui nous interdit de travailler pour deux clients différents sur la même affaire.

— Ah, fit-il, du ton de celui qui se fichait pas mal du métier des autres. Tant pis pour vous. Vous la cherchez. Je serais sinon ravi, du moins vivement intéressé, le cas échéant, d'avoir de ses nouvelles. Pour une raison qu'il m'est impossible de vous confier ici, mais que vous finirez sans doute par découvrir. Et je ne me suis pas interdit d'entamer des recherches de mon côté. En vain jusqu'à présent. Comme vous l'avez dit, c'est une forte tête, et même un peu plus que ça. Et si je peux m'autoriser un conseil : méfiez-vous d'elle !

J'éclatai de rire.

— C'est drôle, mais vous êtes la troisième personne qui me donne ce conseil depuis hier.

— Je dois vous laisser, dit-il en se retournant vers le Centre Thérapeutique qu'il avait fondé et dont on venait de fêter le second anniversaire. Je vous souhaite de la réussite dans votre enquête.

Tu parles. Je lui laissai le mot de la fin, et pris la direction de la sortie. Denis, posté à une des tables du jardin, m'observait avec attention. Pas besoin de me rapprocher pour l'entendre penser très fort : « Qu'est-ce qu'il fout encore là, l'autre avec son sale clébard ? » Je ne sus résister à la tentation de lui adresser un salut exagérément cordial de la main droite. Auquel il ne répondit évidemment pas, mais j'imaginai fort bien sa mâchoire crispée et ses gros poings serrés.

J'avais une bonne demi-heure de route jusqu'au camping, et le besoin impérieux de mettre fin à simagrées et ces faux semblants. Retrouver des personnes avec lesquelles je pouvais parler sans retenue de tout ce qui me passait par la tête, et

qui, de leur côté, faisaient de même.

Assise sur le siège passager du pick-up, Iris passait la tête par la vitre ouverte, les oreilles au vent. Dès la sortie de Saint Flour, dans la montée jusqu'au camping, elle commença à remuer la queue, et aboya brièvement histoire de marquer le coup. Puis elle ouvrit la gueule en grand et bailla profondément.

— Fatiguée ma Belle ? *We're going back home* !
— *Aye* ! *A'm feelin a bittie wabbit and A'm Hungrrrrry* !
— *Again* ? Mais tu viens de t'enfiler une dizaine de tranches de saucisson et je ne sais combien de toasts aux rillettes ?

L'après-midi était bien entamé, j'avais passé je ne sais combien d'heures dans un centre de cure pour écolo-anxieux, dont je sortais littéralement épuisé, et passablement déprimé. La thérapie n'avait pas été une grande réussite de mon point de vue. Cependant, je me faisais désormais une idée plus claire des derniers épisodes de l'existence tumultueuse de Thanya Champigneul. Restait maintenant à retrouver la demoiselle. Auparavant, il était urgent de s'offrir une petite sieste, histoire de récupérer. Je passai toutefois rendre une visite à Maria et Yvan, histoire de les mettre au courant de ce que j'avais appris du séjour de la demoiselle au Centre Thérapeutique, et pourquoi il y avait lieu de s'inquiéter si l'homme de main de Laduner, l'antipathique Denis, la retrouvait avant nous. Puis j'allai me terrer sous deux couvertures, tandis qu'Iris s'effondrait joyeusement sur son carré d'herbe favori, au pied de ma terrasse.

# 19.

Iris grattait à la porte de mon mobile-home depuis sans doute un certain temps avant que le bruit finisse par interrompre ce bref interlude de somnolence volé à l'agitation du jour. Pas si bref que ça d'ailleurs. Il était déjà 18 heures et j'avais donc dormi plus de deux heures. J'ouvris à ma chère épagneule.

— *Some people with Maria. They are sooo funny* !
— *Ok, thx dear*.

À l'entrée du camping, était garée une Ford Focus grise métallisée dont la carrosserie témoignait d'une histoire mouvementée. Personne dans la cour extérieure. La nuit était déjà là, et les températures extérieures ne devaient guère dépasser les 5 °C. Mais, dans la salle commune, j'aperçus, en jetant un œil par la vitre embuée, Maria, assise à la table de séjour, en compagnie de deux hommes. Je les identifiai sans problème, le souvenir de notre première rencontre étant encore tout frais. Michel-Ange portait un chapeau de feutre noir et Léonard avoir opté pour une casquette en tweed. De longs manteaux et des bottes fourrées, style western hivernal. Indéniablement, ils avaient de la classe. Ma chère voisine paraissait fort à son aise avec ces deux jeunes gens plein d'allant. Elle me gratifia d'un clin d'œil dont je ne sus quoi penser.

— Ah, mais qui voilà !!
— Quand on parle du loup !
— Salut Danny, dit Maria. Bien dormi ?

Pas complètement rassuré, j'embrayai sur le même registre

qu'eux.

— Michel-Ange, Léonard, quelle surprise ! Salut Maria ! J'ai trop dormi en fait. Yvan n'est pas là ?

— Il doit être dans son mobile-home, dit Maria, il prépare son bilan météo.

— Ah oui, j'oubliais, on est samedi soir.

Chaque samedi, Yvan réunissait ses relevés météo de la semaine avant d'en faire la synthèse qu'il envoyait via internet à un centre indépendant de veille météorologique, tenu par des scientifiques qui s'efforçaient d'alerter les populations sur l'aggravation et le caractère inéluctable du changement climatique. C'était un peu vain, à mon sens, dans la mesure où ceux qui en étaient déjà conscients n'avait pas besoin qu'on les alerte de quoi que ce soit, et pour les autres, le nombre assez effarant à bien y penser, qui persistait dans le scepticisme, quand bien même ils subissaient comme tout le monde des semaines à 45 °C plusieurs fois dans l'année, les informer n'y changerait rien.

— Et qu'est-ce qui vous amène dans le Cantal ?

— On passait dans le coin, expliqua Léonard, et on s'est dit, une fois à Massiac, pourquoi ne pas rendre visite à notre nouveau copain détective.

— Votre collègue, Peter, est resté à Clermont ?

— Non, il est monté avec nous, mais il avait des trucs à faire à Saint Flour.

— Un sacré périple, vraiment, fit Léonard. Cette autoroute, mon dieu, c'est un calvaire. J'ai cru qu'on allait y laisser un pneu.

— Ou pire, ajouta Michel-Ange. Au col de la Fageole, la route était bien blanche. On a failli s'arrêter pour mettre des équipements spéciaux.

— Je vous conseille de rentrer par l'ancienne Nationale. Si vous voulez prolonger l'existence de votre véhicule.

— Bah, dit Léonard en désignant leur Ford Focus. Au point

où elle en est.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Nous parlions d'astrologie avec la dame, dit Michel-Ange.

Maria me gratifia d'un très large sourire.

— Figurez-vous qu'elle est verseau, comme moi, dit Michel-Ange. Et mieux que ça ! Nous sommes tous deux ascendant bélier !

Je comprenais la raison de la mine réjouie de ma chère voisine. C'était là un des thèmes favoris de nos joutes verbales : elle se moquait de mon incompétence techno-numérique, et je lui rétorquais que, toute technophile qu'elle était, elle n'en croyait pas moins en l'influence des astres et des étoiles sur nos misérables destinées. Nous n'avons jamais été modernes, comme disait un philosophe dont j'ai oublié le nom. Étrangement, le rapprochement entre Maria et Michel-Ange, malgré des différences innombrables et flagrantes, me parut assez évident : chez elle comme chez lui, il avait ce je-ne-sais-quoi de pétillant, cette curiosité et cette appétence insatiable pour la vie. Un trait de caractère propre aux verseaux ascendants bélier je suppose. Le genre de personne à côté de laquelle on se sent toujours un peu éteint. Mais qui possèdent le don de vous revigorer quand le besoin s'en fait sentir et pour peu qu'on y soit disposé.

— On vous a apporté un petit cadeau, ajouta Léonard.

Il extirpa d'un grand tube en carton une reproduction, imprimée dans une encre de belle qualité, qu'il déroula devant nous. De massives vaches Salers à la robe rouge arborant une paire de longues cornes recourbées paressaient dans les hautes herbes entre des rochers massifs, observant d'un œil indifférent le peintre qui les avait immortalisées. À l'arrière-plan, le cône parfait du Puy Griou, entièrement minéral,

tentait de percer les nuages qui s'avançaient depuis l'Ouest. Le tableau était peint dans le même style que celui affiché dans les bureaux de l'« Agence P. Reihnardt & Associés. Import/ Export ».

— Auguste Bonheur ? tentai-je, me souvenant du nom.

— Pas tout à fait, corrigea Léonard, il s'agit de sa sœur, Rosa Bonheur.

— C'est magnifique, dis-je, sincèrement.

— On pourrait l'installer ici, proposa Maria en désignant un des murs libres de notre salle de séjour commune. Ça devrait plaire à Jonathan.

— Sans aucun doute, il va adorer, confirmai-je.

— Vous savez où le tableau a été peint ? demanda Léonard.

— Je n'en donnerai pas un autre de mes doigts à couper, dis-je en examinant le tableau de plus près. Mais je parierai quelques sous qu'il a été peint depuis le col de Rombières. On a grimpé dans le coin deux ou trois fois avec un ami, Jonathan, et je reconnais le point de vue sur le Puy Griou. Ça n'a guère changé en deux siècles. Ils n'ont pas osé installer des éoliennes sur la crête. Le terrain est trop escarpé sans doute. Merci beaucoup en tous cas.

— On pourra aller se faire une petite randonnée dans le coin un de ces jours, avec votre ami, suggéra Michel-Ange.

— Pourquoi pas ?

Maria se leva pour aller chercher deux bouteilles de bières à la lentille, une spécialité locale, dans le réfrigérateur, quelques timbales et un sachet de biscuits salés. Iris s'approcha comme elle déchirait le paquet.

Les deux collègues de Peter levèrent leur verre pour porter un toast. J'essayai de deviner s'ils portaient une arme en examinant les éventuels renflements sous leur veste.

— C'est votre chien ?

— Oui, répondit Maria. C'est le chien de tout le monde ici,

si l'on peut dire.

Mais qu'est-ce qu'ils foutaient là au juste ? Malgré cette ambiance conviviale à laquelle il était difficile de résister, je ne pouvais empêcher ma petite boussole de méfiance interne d'indiquer une entourloupe potentielle.

— Iris, pensé-je très fort, *Go waking up Yvan please my dear*.

— *Aye man* ! *I am on my way* !! *But dinnae eat all the biscuits* !

Iris releva la tête vers moi et sortit innocemment de notre cantine, en remuant la queue, puis, après avoir ouvert la porte en appuyant sa patte gauche sur le loquet, se dirigea d'un pas tranquille vers le mobile-home numéro 3, à l'intérieur duquel Yvan informait le vaste monde du temps qu'il avait fait cette semaine à l'Est du Cantal.

— Et si nous en venions au fait les amis ? proposai-je.

— On va être bref monsieur le détective, assura Michael-Ange.

— Pour dire les choses de manière concise, et comme ce qui s'énonce clairement heu. Laissons. Comme nous l'expliquions à votre amie Maria…

— Merci pour les biscuits d'ailleurs !

— Comme nous l'expliquions donc, notre jeune patron, Peter, a été impressionné par votre, comment dire ? Détermination ?

— Oui, renchérit Michel-Ange, votre professionnalisme.

— N'en jetez plus, dis-je. Mais je vous remercie.

— Pour parler vrai, poursuivit Léonard. Il s'agit de Thanya. Cette jeune femme en effet demeure chère au cœur de Peter. Et sa disparition l'a affecté pourrait-on dire.

— A réveillé des sentiments voyez-vous, crut bon d'ajouter Michel-Ange. Il est comme un père pour elle d'une certaine manière.

— Un peu plus qu'un père même.

— Beaucoup plus que son paternel officiel en tous cas.

— Et comme vous êtes manifestement à sa recherche, on se disait, voilà un homme déterminé, un homme qui pourrait nous aider en soulageant l'inquiétude de notre Peter, vous voyez.

— Alors notre patron, Peter, il s'est dit comme ça, pourquoi ne pas embaucher cet opiniâtre détective, sans compter qu'on pourrait lui donner un coup de main à l'occasion.

— Et nous voilà ! conclurent les deux hommes.

Il y eut un bref moment de silence. Les deux acolytes souriaient jusqu'aux oreilles. Maria regardait discrètement du côté du mobile-home d'Yvan dont la porte venait de s'ouvrir. Et je levai les sourcils comme si j'étais réellement en train de peser les bénéfices et les inconvénients d'une telle proposition.

— J'entends bien. J'entends bien. Il ne vous aura toutefois pas échappé messieurs que j'ai déjà un client sur cette affaire. Et je suis au regret de vous dire que vous arrivez trop tard.

— Oui, certes, dit Léonard en soupirant, tout en glissant la main dans la poche droite de sa veste matelassée. C'est ennuyeux. À défaut d'embauche, évidemment, nous pourrions nous contenter d'échanger des informations.

— Vous me croirez ou non, ajoutai-je, mais c'est la troisième fois en vingt-quatre heures qu'on se propose de m'embaucher pour retrouver cette demoiselle.

— Sérieusement ?

— Et vous avez refusé à chaque fois ?

— Effectivement.

Un bruit de pas sur le gravier se fit entendre. La silhouette imposante d'Yvan précédée de celle, plus gracile, d'Iris, s'interposa à la porte d'entrée.

— Salut les gars. J'ai vu de la lumière comme on dit.

— Salut, dirent-ils d'une seule voix.

Maria fit les présentations. J'avais presque espéré qu'Yvan se ramène avec le semi-automatique Remington qu'il entretenait pieusement en le nettoyant une fois par semaine, assis sur la terrasse devant son mobile-home, histoire d'impressionner un peu nos deux zigomars. À la place du flingue, notre voisin arborait un sourire franc et massif, comme s'il retrouvait deux amis d'enfance pour lesquels il n'avait aucun secret. Iris, pas stressée non plus, s'allongea de tout son long sur le vieux tapis qu'on avait posé là dans l'idée de rendre le local un peu plus chaleureux, et, presque aussitôt, Michel-Ange se pencha vers elle pour lui caresser le ventre. Ces gars-là possédaient décidément un talent exceptionnel pour détendre l'atmosphère. Même moi, j'avais tendance à relâcher ma vigilance pour ainsi dire routinière et professionnelle.

— Ah, dit Yvan, en entendant le prénom des jeunes gens. Danny nous a un peu parlé de vous.

— C'est le problème avec les détectives, remarqua Michel-Ange, ils ne peuvent s'empêcher d'aller aux renseignements. Ils finissent par vous connaître mieux que vous ne vous connaissez vous-mêmes.

— Cela dit, ajouta Léonard avec un air goguenard, on s'est informé aussi de notre côté.

— Vraiment ? dit Maria en levant un sourcil.

Je soupirai avec ostentation. Yvan plissa les yeux en fixant alternativement les deux jeunes gens. Une légère tension s'installa, qui fut aussitôt réduite à néant quand Yvan éclata d'un rire joyeux.

— Je serais bien curieux d'apprendre ce que vous pensez savoir sur nous trois, croyez-moi. Mais pas maintenant.

Ni jamais, faillis-je ajouter.

— Une des règles non-écrites, voyez-vous, quand on

s'installe ici, au fin fond de nulle part, c'est que, peu importe le passé, ce qui compte, c'est ce qu'on est maintenant. Tu poses tes valises dans le Cantal, et les pendules sont immédiatement remises à zéro. C'est comme ça que ça marche dans le coin, et c'est la raison pour laquelle nous vivons en paix, ou à peu près en paix.

Je me retins d'amender le laïus de mon mystérieux voisin en ajoutant, tout en massant machinalement le moignon de mon petit doigt : « tant que le passé ne se met pas en tête de nous rattraper ».

— Et quel est le motif de votre visite jeunes gens ? demanda Yvan d'un ton affable.

Je pris sur moi de résumer la situation.

— Eh bien, nos visiteurs travaillent, comme tu le sais, pour l'ex-petit ami de Thanya, la fille que je recherche depuis quelques jours. Et ils se proposaient de devenir mes clients. Le souci, comme que je viens de leur rappeler aimablement, c'est que j'ai déjà un client.

Je me tournais vers eux afin de recueillir leur assentiment, qu'ils m'accordèrent en hochant la tête.

— Et il m'est impossible, absolument impossible, pour des raisons déontologiques, de travailler pour deux clients à la fois sur la même affaire, deux clients dont les intérêts pourraient d'ailleurs diverger sur certains points cruciaux. Si je me fais bien comprendre.
— Eh oui, la déontologie, soupira Yvan, comme si je venais d'évoquer la syphilis ou la tuberculose. C'est pénible. C'est embarrassant.

Il se mit à mâchonner un cure-dent en bois.

— J'espère que ce refus de la part de notre ami détective ne suscite pas chez vous autres une trop grande déception ? Voire, comment dire, de l'animosité ?

— Oh. Désolé que vous ayez pu ne serait-ce qu'imaginer une chose pareille, fit Léonard dont la sincérité inondait littéralement le visage.

— Au contraire, confirma son acolyte. Nous envisagions plutôt de conjuguer nos talents en vue d'une même fin.

— Oui mais, rétorquai-je, d'un air accablé. Il existe aussi cette fameuse clause de confidentialité. Qu'irait penser mon client si je divulguais le résultat des recherches pour lesquelles il me paie à des personnes qu'il ne connaît pas ?

— Certes, dit Léonard.

— Mouais, fit Yvan. Déontologie, confidentialité. À ce rythme-là, on n'est pas près de retrouver la gamine à mon avis.

J'interrogeai Maria d'un regard bref.

— Nous pourrions accorder nos violons, commença ma sage voisine d'une voix tranquille. Et commencer par faire le pari de la confiance, pour ainsi dire. Le temps passe, et, aux dernières nouvelles, nous ne sommes pas les seuls à lui courir après. Sauf que certains ne sont certainement pas aussi bien intentionnés que nous. De ce point de vue, il est peut-être urgent de s'entendre.

Elle pensait évidemment aux Nazis, mais aussi, depuis que je l'en avais informée, au docteur Laduner et son inquiétant comparse.

— D'accord, dis-je, laissant tomber les règles énoncées dans le chapitre intitulé pompeusement « Éthique » du manuel de détective que de toutes façons je n'avais lu qu'une fois, et encore, de travers, trente ans auparavant. Jouons cartes sur table alors. Mais pas d'entourloupes !

Michel-Ange et Léonard portèrent un nouveau toast pour célébrer l'évènement, en frappant l'une contre l'autre leur timbale qui rendit un son mat assez décevant.

— On s'est laissé dire que vous ne manqueriez pas d'aller visiter notre petite ferme, dit Léonard. En vallée de l'Épie. Pour les besoins de l'enquête.

— Vous vous êtes bien laissés dire. J'y suis passé pas plus tard qu'hier.

— Bien, dit Michel-Ange. Je suppose que vous avez des questions à ce sujet.

— Oui et non. Vous savez ce que je pense là maintenant ?

Je ne savais pas moi-même exactement ce que j'en pensais, mais ça ne coûtait rien d'émettre quelques hypothèses.

— Je pense que premièrement, Peter se fait effectivement du mouron pour Thanya, qui, d'après ce que j'ai pu constater, ne donne pas beaucoup de nouvelles ces derniers temps. Deuxièmement, que vous êtes tout à fait au courant de ce qu'elle trafique, et qu'il vaudrait mieux que ses activités demeurent confidentielles. Et troisièmement, que vous êtes un peu inquiet à l'idée de que j'ai pu trouver dans votre ferme soi-disant biologique lors de ma visite de ce matin. Visite assez épique dois-je dire.

J'eus une pensée pour maman Blaireau et ses loupiots. Et pour la congère sur la route de Paulhac. J'éludai toutefois mon récit.

— Au fait, vous avez les salutations de votre ancien voisin, Christophe.

Le sourire des deux comparses s'élargit jusqu'à la racine des cheveux.

— Super mec, dit Michel-Ange.

— Son chien va bien ? demanda Léonard.

— Oui, c'est un homme extrêmement serviable et sympathique. Et Bill va bien. Son maître vous apprécie et ne m'a rien confié que je ne sache déjà, si ça peut vous rassurer. Je comprends que la situation vous mette mal à l'aise. Si ça peut vous rassurer, mon seul souci, c'est de savoir si Thanya est en vie, et si elle l'est, dans quel état, et d'en faire part à ma cliente. Le reste, je m'en fous. Je ne sais pas ce que vous trafiquiez dans cette grange, je ne sais pas en quoi consiste votre petit business actuel. Donc, je n'ai pas vraiment de question à ce sujet.

— Tant mieux, dit Léonard. Surtout que, concernant nos occupations actuelles, de notre côté aussi c'est le plus grand flou.

— On se cherche, on essaie des trucs, on hésite encore, ajouta Michel-Ange.

— Disons qu'on en est encore au stade de l'étude de marché. Du brainstorming.

— On veut se rendre utile. Là-dessus y'a pas de doutes. Vous aider par exemple.

— Comme l'a laissé entendre Maria, dis-je, vous n'êtes pas les seuls à chercher Thanya. Il semblerait qu'en se baladant sur la Planèze, elle ait suscité pas mal d'inimitiés.

— Ça ne m'étonne pas, intervint Léonard.

— Quel genre d'inimitié ? demanda Michel-Ange. Du ressentiment ? De la rancune ? Ou pire ?

— Plutôt pire je le crains. Il se pourrait qu'il y ait du grabuge si jamais certains de ceux qu'elle a floués la retrouvent avant nous.

— Je vois, dit Léonard, en consultant son téléphone portable. Ah. Va falloir que nous vous faussions compagnie on dirait. Peter vous avait donné son numéro de téléphone je suppose ?

— Oui. Je saurais comment vous joindre.

— On devrait traîner quelque temps dans les parages, ajouta Michel-Ange. Sans doute à Saint Flour. Je suis certain qu'on est amené à se revoir.

— Vous êtes les bienvenus, dit Maria.

— Ouaf, aboya Iris, qui regardait avec des yeux langoureux le grand Haïtien, définitivement conquise après cette séance de câlins sur le ventre.

Dans une parfaite synchronicité, Ophélie, qui venait nous rendre visite, un grand sac plastique à la main d'où débordait une feuille de poireau, croisa Michel-Ange et Léonard alors que je les raccompagnai sur le parking. Iris nous avait précédé et bondissait d'excitation autour des jambes de sa vétérinaire préférée. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent net. Stupéfaits. Ophélie, vêtue d'une longue chemise à carreaux, d'un pantalon de bûcheron à poches multiples et de ses éternels godillots de rando renforcés, n'en était pas moins d'une beauté sidérante.

— Salut 'Phélie.

— Salut Danny, dit-elle en me tapant la bise avant de lever les sourcils en désignant les deux garçons en proie à la plus vive émotion.

— Michel-Ange et Léonard, deux nouveaux copains. Ophélie. Notre vétérinaire.

— Ah, dit Michel-Ange.

— Ah, dit Léonard. J'aimerais bien être un chien là maintenant.

— Ou un chat, ajouta son comparse.

Ophélie les examina comme si, effectivement, ces deux-là pouvaient être transformés dans l'heure en animal domestique d'un coup de baguette magique. L'examen terminé, elle haussa les épaules et les planta là, sans autre forme de procès.

— Ooops, fit Michel-Ange, j'ai senti comme une petite brise soudainement.

— Et moi un gros coup de vent, dit Léonard.

— Bienvenue au club, répliquai-je. Autant vous le dire tout de suite, histoire de vous éviter quelques déconvenues, faudra

vous contenter de la contempler. Et de rêver. Comme nous tous.

Léonard, définitivement amoureux, soupira en cherchant les clés de la Ford dans son petit sac à dos. L'apparition de notre Walkyrie locale leur avait coupé le sifflet.

— Ça va Ophélie ? demandai-je, tandis que le moteur de l'automobile des amateurs de peinture rugissait sur le chemin qui descendait à la ville.
— Couci-couça. Pas mal de boulot. Suis un peu claquée là.
— À qui le dis-tu !

À bien y songer, j'étais moi aussi vanné, malgré ma sieste prolongée. Nous rejoignîmes d'un pas traînant Yvan et Maria, plantés devant la cantine, en guise de comité d'accueil. Ophélie eut droit à des embrassades chaleureuses : elle était ici comme chez elle.

— Alors. Vous en pensez quoi de ces deux loustics ?
— Tu crois qu'ils sont gay ? demanda Maria.
— Aucune idée. En tous cas, Ophélie leur a fait de l'effet.

L'intéressée fit la moue.

— Ma belle, tu fais de l'effet, aux arbres et aux rochers, dit Yvan, saisi d'un élan poétique. Telle Artémis au fuseau d'or, tumultueuse, vierge vénérable, qui perce les cerfs, qui se réjouit de ses flèches, sœur d'Apollon à l'épée d'or, qui, par les montagnes boisées et les sommets battus des vents, se charme par la chasse, tend son arc tout en or et lance des traits mortels.

Yvan, et ce n'était pas le moindre de ses étonnantes facultés, était capable de citer de mémoire des passages entiers de la littérature antique. Où donc avait-il appris tout cela ? Il se gardait bien en tous cas de lever notre perplexité.

Ophélie tomba en arrêt devant la reproduction punaisée au mur depuis une demi-heure.

— Mais c'est un tableau de Rosa Bonheur !

— Bingo, dis-je. J'étais sûr qu'il te plairait. Un cadeau de nos visiteurs précédents. Les vaches Salers, les bergers, les montagnes, etc. Tu connaissais ?

— Je suis fan. J'admire cette femme.

Maria m'adressa un clin d'œil discret.

— En matière de mâles, je n'aime que les taureaux que je peins, ajouta Ophélie.

— Pardon ?

— C'est une citation de Rosa. Figurez-vous qu'en plein milieu du XIXe siècle, elle s'affichait carrément avec une femme, Nathalie Micas, portait des pantalons, gardait les cheveux courts, fumait, montait à cheval et refusait le mariage.

— Tu m'en diras tant ! m'exclamai-je, à défaut d'une remarque plus pertinente, tout en songeant à ma chère Anita, qui, à sa manière, descendait en droite ligne de Rosa Bonheur.

Maria en rajouta une couche.

— J'ai lu qu'à l'époque les femmes n'étaient pas autorisées à visiter le Louvre, parce qu'on y exposait des nus. Les peintres de notre sexe devaient se contenter de portrait.

— Exact, confirma Ophélie. Je te passerai un bouquin sur Rosa. Et Danny, tu pourras le lire aussi tant qu'à faire, pour ta gouverne.

Elle déballa deux grands poireaux, un navet et quelques carottes de son grand sac en plastique.

— Je vous ai apporté de quoi faire la soupe. Ça vient de la

ferme d'une de mes clientes. Une brave dame, veuve, qui élève encore quelques brebis. Elle me refourgue la moitié de son potager à chaque fois que je passe, et je ne sais plus quoi en faire.

— Super ! dit Yvan, le préposé à la préparation des soupes dans notre communauté.

— Tu restes manger Ophélie ? demanda Maria.

— Avec plaisir ma chérie.

— *Me too* !, déclara Iris à qui l'on n'avait rien demandé.

— Bon, faut que je te dise Danny. Je l'ai revue ta camionnette bleue avec la fleur sur le capot. Enfin, la fleur et le poing serré. Entre Murat et Laveissière, justement du côté de la ferme dont je vous parlais.

— Pas de jeune femme blonde au volant ou sur le siège passager ?

— Non. Je crois avoir aperçu un jeune couple. Vingt, trente ans, dans ces eaux-là.

— Et, si c'est pas trop te demander, une petite idée concernant l'endroit où sont garés ces engins en ce moment ?

— Peut-être bien.

Ophélie fit durer le suspense.

— S'ils sont encore dans le coin, je dirais qu'ils traînent probablement aux abords du Lioran, dans les chalets abandonnés ou carrément dans les bâtiments de la station. Il y a pas mal de squatteurs là-bas. Surtout en été. Moins à cette période de l'année. Les chalets ne sont pas toujours chauffés en hiver, même si certains détournent le réseau électrique ou installent des groupes électrogènes. Si je voulais me cacher, j'irais sans doute là-bas. Dans les anciennes résidences. Doit y en avoir encore d'assez potables. Avec du mobilier. Suffit de défoncer une ou deux portes.

— Il y a sans doute pas mal de temps que tout a été visité, estima Yvan.

Après la fermeture définitive de la station, et la

reconversion du département en centrale énergétique géante, le tourisme avait pris un sale coup derrière la tête, et les propriétaires des centaines d'appartements et de chalets « au pied des pistes » l'avaient payé d'une perte financière sèche, les compagnies d'assurance n'ayant guère le cœur à consoler les perdants de la spéculation immobilière. Tout était à vendre, et pour un sacré bout de temps. Au moins le temps qu'il faudrait pour que le climat change radicalement de direction et que les températures moyennes se remettent à baisser. Le moins qu'on puisse dire est qu'on n'en prenait pas le chemin. Tout au contraire. Les panneaux « à vendre » seraient rouillés et les appartements réduits en poussière avant que ça vaille la peine d'ouvrir à nouveau les pistes de ski en moyenne montagne.

— J'ai fait réchauffer une soupe et des pâtes. Ça te dit Miss ?

— Allons-y. Tant que c'est chaud, ça me va, dit Ophélie.

Iris passait d'un convive à l'autre, avec le même regard larmoyant que les cabots à l'heure des visites à la SPA. Après avoir tenté le coup avec Maria, Ophélie et moi, elle posa avec la plus grande délicatesse son museau sur la cuisse épaisse et confortable d'Yvan, lequel, comme à l'habitude, céda lâchement.

— Il te nourrit pas ton maître ma pauvre Iris ? dit-il en lui refourguant un os enrobé d'un bout de gras de côte de porc.

Mon épagneule préférée se retourna triomphalement vers moi en m'adressant télépathiquement un message de reproche : « *You see, he's what I call a gentleman* ! », et s'enfuit avec son trophée.

— Ça vous dirait une petite synthèse, histoire de bénéficier de vos lumières ?

La petite assemblée acquiesça de concert. Je me raclai la gorge tel un conférencier avant de se lancer dans un long discours.

— Jusqu'en juillet dernier, Thanya et Peter habitaient une petite ferme en vallée de l'Épie, dans laquelle ils s'adonnaient, soi-disant, à l'agriculture biologique.

— Une couverture pour les activités militantes de mademoiselle Champigneul et ses amis, compléta Yvan.

— Elle a sans doute constitué un petit commando à cette période-là. J'imagine bien Peter, Michel-Ange et Léonard animant une sorte de stage de formation pour futurs maquisards.

— C'est quelle tendance à ton avis ? Écolo ? Extrême gauche ? Anarchistes ? demanda Ophélie.

— Un peu des trois je dirais.

— Les trois me conviennent.

— À la suite de quoi, la ferme est abandonnée, bien qu'elle soit encore opérationnelle en cas de besoin.

— Un refuge potentiel, décréta Yvan. Il faut toujours prévoir plusieurs planques avec du matériel en réserve au cas où ça tourne mal. Ce que j'en pense, c'est que ça ressemble à ce qu'on appelle une cellule dormante. Ils se terrent quelque part, dans un endroit discret, en attendant que l'occasion se présente de tenter un gros coup.

— Quel genre de coup ?

— Attaquer une entreprise ou une institution qu'ils tiennent pour responsable du changement climatique, une cible politique ou un symbole du capitalisme.

— La liste est infinie, fit remarquer Ophélie.

Effectivement, ce genre d'action, souvent symbolique, et parfois violente, défrayait régulièrement la chronique depuis quelques années. Des attaques soudaines, bien préparées, contre des cibles choisies avec soin. De petits groupes hyper mobiles, insaisissables, qui trouvaient dans un arrière-pays comme le Cantal une planque idéale. Leur action marquait les

esprits, tant que les médias espéraient vendre du papier avec ça. Puis l'évènement retombait dans l'oubli, jusqu'à la fois prochaine.

— Elle se serait radicalisée à ce point ? s'étonna Maria

— Pas mal de jeunes en ont leur claque de se faire tabasser par ces malades de la BPSS pendant les manifs ou sur les ZAD, dit Ophélie. Certains rentrent chez eux, d'autres finissent par choisir une autre voie.

— Dans une ZAD, ajoutai-je, les gens croient encore que le rapport de force peut évoluer, que la justice ou la raison pourrait s'imposer.

— Si tel était le cas, ça se saurait depuis le temps, fit remarquer Yvan.

— Police partout justice nulle part, déclama Ophélie.

— Ce qui expliquerait pourquoi Peter et ses amis ont lâché l'affaire quand ils ont compris où Thanya voulait en venir.

— Ils se sont contentés de donner un coup de main. Leur enseigner deux trois trucs. Mais n'ont pas souhaité s'engager plus loin.

— Ce serait logique, ajouta Maria. Thanya et Peter se sont probablement rencontrés sur la ZAD de la montagne de Berg. Ils partageaient des valeurs communes, mais pas forcément les mêmes méthodes. Vous imaginez, choisir le maquis, la clandestinité. Passer sa vie à fuir.

— Et ça se termine mal en général, dit Yvan, un jour ou l'autre, on se fait cueillir. Et quand tu décides de te ranger, si t'es encore en vie, y'a pas d'autre choix que de se faire retaper le portrait chez un chirurgien spécialisé, et t'installer au Brésil.

Mon voisin savait certainement de quoi il parlait, mais personne n'osa approfondir la question.

— Bien. On doit ne pas être loin de la vérité. Merci de vos lumières. Reprenons le fil des évènements. Après l'expérience de la ferme, chacun part de son côté : Peter monte une soi-

disant société d'import-export à Clermont-Ferrand. Thanya rentre chez elle, mais n'y reste pas bien longtemps. Sa mère lui parle d'un séjour dans un Centre Thérapeutique pour climato-anxieux. Proposition que, bizarrement, elle accepte.

— Mais elle n'y reste pas assez longtemps pour être débarrassée de son anxiété, nota Maria.

— Assez toutefois pour dévoyer une demoiselle nommée Anaïs et cambrioler avec son aide le bureau du brave docteur Laduner.

— Somme indéterminée ? demanda Ophélie.

— Oui. Mais suffisamment importante pour que le docteur Laduner estime nécessaire d'envoyer son larbin, le dénommé Denis, pour lui remettre le grappin dessus. En septembre, Thanya retourne chez ses parents pour quelques jours, avant de s'enfuir avec un peu d'argent de poche.

— 5 000 euros quand même, rappela Maria. Qui s'ajoutent à ce qu'elle a volé chez Laduner.

— Elle avait certainement besoin de financement, notre jolie petite intrigante, dit Ophélie avec une pointe d'admiration.

— La demoiselle disparaît ensuite de la circulation. Mais au mois de novembre, sa petite équipe est prête à passer à l'action, et son premier fait d'armes serait le saccage en règle du camp des nazillons locaux à Laveissenet.

— Jusque-là, je ne vois rien qui offense la morale, estima Ophélie. La mienne en tous cas. Emprunter de l'argent à son paternel, délester un gourou d'une somme gagnée sur la crédulité de ses ouailles, et détruire un campement d'abominables crétins. Si tu la retrouves, félicite-la de ma part.

— Les nazis sont certes des abrutis, mais ils ont quand même essayé de te dévoyer, fit remarquer Maria.

— Je ne me sens pas spécialement honoré, rétorquai-je. D'ailleurs, c'est très la mode, on dirait, le débauchage de détective en ce moment. Bon, et pour finir, il semblerait bien que Thanya et sa petite troupe traînent désormais du côté de la station du Lioran. Information que nous te devons, ma

chère Ophélie. C'est moi qui vais finir par t'embaucher tu sais.

— Si tu savais le nombre de mecs qui m'ont fait cette proposition. Et puis t'as déjà Yvan pour la météo et Maria pour l'informatique, fit remarquer Ophélie.

Maria sourit et désigna son ordinateur portable.

— Tu te rends compte, ce gars-là sait à peine allumer un PC.

Je me défendis sans grande conviction.

— Faut pas exagérer. Mais c'est vrai. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, admis-je. Cela dit, je ne suis pas opposé à l'idée d'avoir une collègue sur le terrain.

Ophélie fit la moue.

— Je t'aime bien Danny. Mais avoir un patron sur le dos, ça ne me réussit guère. Ni à moi, ni au patron. Le dernier en date, c'était il y un bout de temps, à la scierie, il s'en souvient encore.

Parmi les multiples récits, plus ou moins agrémentés de phantasmes, qui circulaient sur son compte, celui du patron de la scierie dans laquelle Ophélie avait bossé exactement trois jours avant d'aller s'installer définitivement à son compte, revenait régulièrement dans les conversations sur la Planèze. Le type en question, un ancien manager originaire de la région parisienne, qui venait d'hériter d'une somme confortable, avait racheté cet établissement centenaire, en considérant, non sans raison, que l'industrie du bois constituait une valeur sûre par les temps qui courent. Le souci, c'est qu'il ne connaissait pas grand-chose au métier, et absolument rien au Cantal et à ses habitants. Obsédé par la rentabilité, le profit et l'optimisation des tâches, il s'était lancé dans une ambitieuse réforme du fonctionnement de

l'entreprise, laquelle plongea les ouvriers dans un état de stupeur, voire, pour les plus fragiles, de catatonie. Le résultat en termes de productivité fut évidemment désastreux. Plutôt que d'analyser les raisons de ce désastre, il se mit à boire, et à se comporter tel un tyran omnipotent, à défaut d'être omniscient. Jusque-là, avouons-le, rien de très original. Sauf qu'il avait eu aussi le malheur d'embaucher pour l'été Ophélie, laquelle avait besoin de ce job pour financer ses études de vétérinaire. Et qu'il n'avait pas pu s'empêcher de conter fleurette à sa nouvelle stagiaire et lui faire des avances. Ce n'était pas l'idée du siècle. Cet harcèlement somme toute encore assez léger, comparé à ce que d'autres subissent habituellement sans mot dire, prit fin trois jours après le début de la période d'essai, juste avant la débauche, quand Ophélie se saisit du problème, littéralement, à bras-le-corps. Soulevant le manager éconduit, en l'agrippant par le col de son blaser, d'une vingtaine de centimètres au-dessus de la terre ferme, elle le cala contre le mur de l'atelier où travaillait à ce moment-là une vingtaine de scieurs et bûcherons, oscillant entre la stupéfaction et l'hilarité. Puis elle l'avait laissé retomber telle la loque qu'il était, ayant perdu toute contenance, non sans lui avoir chuchoté à l'oreille quelques mots dont la légende ne fait pas état, mais sur lesquels ceux qui rapportent aujourd'hui cette histoire n'ont jamais cessé de broder. À l'automne suivant, la scierie était revendue aux salariés eux-mêmes, lesquels, depuis lors, font tourner la boutique sans souci particulier.

— Mouais. De toute façon, faut avouer que je ne me sens pas dans le costard d'un patron. Bon, sur ce, merci à tous et je crois que je vais aller me recoucher.

— Déjà ? s'étonnèrent Ophélie et Maria.

— Tu vieillis cher voisin, commenta Yvan.

— J'ai pas arrêté cette semaine. Et je suppose que j'aurais une longue journée demain.

Demain, c'était dimanche, et j'espérai bien conclure

l'affaire. J'avais mal au dos, mal au crâne et j'étais saturé de conversations avec les êtres humains. Le son de ma propre voix commençait à m'insupporter. Les détectives marchent beaucoup et passent trop de temps dans des véhicules inconfortables dans lesquels ils sont mal assis. Le dos en pâtit forcément. Et ils sont soumis à un flux de pensées continuel, verbalisées ou non, importantes ou futiles. Ce qui finit par procurer de sacrées migraines. Bref. J'avais besoin de silence. Demeurer de manière prolongée en position couchée. Avec ma plante verte et mon chien. Et demain, je conclurai l'affaire Champigneul, encaisserai une somme conséquente de ma cliente, et prendrai trois semaines de congé. Voire plus.

# 20.

Dans ma profession, on ne fait pas grand cas des jours fériés. Rater l'opportunité de conclure une affaire au prétexte que c'est le soir de Noël, du Nouvel An ou le 14 juillet, sachant que l'occasion ne se représentera peut-être pas, n'est pas une option. Ce matin, nous étions donc dimanche, et mon intuition, renforcée par deux décennies d'expérience, me laissait raisonnablement l'espoir de donner d'ici peu des nouvelles de sa fille à ma cliente. De bonnes ou mauvaises nouvelles. Ou les deux à la fois.

En attendant d'y voir plus clair, j'accomplis tout de même mon rituel dominical, enfourchai la bicyclette du camping, un VTT soigneusement entretenu par Yvan, un de ses copropriétaires, et filai jusqu'à ce qui nous tenait lieu de ville, avec pour mission de faire quelques courses au supermarché, la liste du ravitaillement dans une des poches de mon sac à dos. Toutefois, je ne me refuserai jamais le plaisir d'un petit café en terrasse de la place de la cathédrale, histoire d'organiser mes pensées avant d'attaquer la journée. Même s'il me fallait pour atteindre le bar-hôtel et restaurant des Halles gravir une côte classée par les cyclistes en 4e catégorie.

Des stratus filandreux voilaient le ciel d'un blanc bleuâtre, aussi pâle que le visage d'un malade de la grippe. Je traversai le pont de l'Ander, la rivière locale baignée ce matin-là par un léger brouillard bruineux, et roulai petit plateau vers la ville haute, en me dressant sur les pédales. Selon Yvan, la fin de journée serait marquée par de nouvelles chutes de neige, apparemment modestes, dans une ambiance moins venteuse que la veille. Sur les pavés qui commençaient à se disjoindre

sérieusement, la municipalité ayant renoncé, faute de moyens, à les entretenir, ma bicyclette tressautait gaiement. Pas grand monde dans les rues, ce qui n'avait rien d'exceptionnel, qu'on soit dimanche ou un autre jour. J'étais déjà bien en sueur en arrivant dans la grande rue piétonne. À mon âge et compte tenu de mes dispositions athlétiques limitées, une bicyclette à moteur électrique n'aurait pas été un luxe, à cela près que les batteries se faisaient rares et hors de prix : la plupart des propriétaires de cycles ôtaient le système d'assistance électrique et revenaient au bon vieux temps de la force motrice des cuisses et des mollets.

Avant d'emprunter la petite rue du marché, direction la cathédrale, une vision fugace m'obligea à ralentir subitement. Ce grand gaillard en veste de sport grise qui me tournait le dos, examinant avec attention la vitrine de la coutellerie, ne m'était pas inconnu. « Reste calme et ne va pas lui chercher des noises », me dis-je en appuyant à nouveau sur les pédales. Denis, l'agent de sécurité du Centre Thérapeutique de Chaudes-Aigues avait bien le droit de faire du lèche-vitrine dans les rues de Saint Flour.

Le vieux café des Halles, qui contemplait depuis des temps immémoriaux la massive cathédrale de pierre sombre et les remparts médiévaux de la ville haute, n'était guère plus fréquenté que par les autochtones. On y croisait encore quelques touristes et vacanciers au cœur de l'été, mais en hiver, avec la fermeture des stations, la saison creuse s'étalait sur une bonne dizaine de mois. L'hôtel, comme le restaurant, n'affichaient plus jamais complet et l'on dégottait sans difficulté une table disponible pour y casser la croûte.

J'entrai dans l'estaminet, meublé sans goût particulier, mais propre. Nélya rêvassait au comptoir tandis que des documentaires animaliers défilaient sur l'écran de télévision collé au mur. Son compagnon, Bertrand, devait s'activer dans l'arrière-cuisine. Elle désigna du menton ma table préférée en

terrasse.

— Ils se sont installés avant que j'aie eu le temps d'intervenir. Faudrait que je laisse une étiquette, « table réservée à Danilo Merien ».

— Je m'en remettrai, dis-je en identifiant un des membres du couple qui avait eu l'outrecuidance de prendre ma place. L'homme en l'occurrence.

— Ces étrangers, plaisanta Nélya. Ils se croient tout permis. Ça va sinon ?

— Oui. C'est une matinée bizarre. Je ne fais que croiser des gens que j'ai rencontrés récemment, ailleurs, sous d'autres cieux. Par exemple, le type, là, je l'ai rencontré à Clermont en début de semaine.

— Rien n'arrive par hasard Danny. Tout est écrit. C'est juste qu'on n'a pas lu le livre, ou qu'on n'y fait pas attention.

— Tu crois ?

— Non, dit-elle en éclatant d'un rire qui résonna dans la salle de restaurant vide.

Sur l'écran de télévision, des ratons-laveurs nettoyaient avec application leur repas du soir en le trempant dans l'eau saumâtre d'une petite mare. Je commandai un café, empruntai l'édition du week-end de La Montagne, la feuille de chou locale, qui persistait à publier une version papier dont l'épaisseur se réduisait au fil des années, et gagnai la terrasse afin de saluer Peter Reinhard et la jeune femme qui l'accompagnait.

— Détective ! Ça me fait plaisir de vous voir. Asseyez-vous donc. Danilo, je vous présente Oksana.

Une petite brunette aux yeux en amande, et aux pommettes toute rondes, me gratifia d'un sourire à faire fondre le plus imperturbable des huissiers. Je fondis d'autant plus facilement, n'étant pas huissier. Un appareil photographique affublé d'un énorme objectif était posé sur la petite table

devant elle.

— Oksana ?

— Je suis née en Odessa, répondit-elle avec une voix douce comme une caresse. En Ukraine.

— Vous parlez parfaitement le Français. Sans accent, contrairement à moi.

— Danilo est d'origine Slovène, précisa Peter qui avait de la mémoire. Mais il me semble que son accent évoque plutôt la Wallonie.

— Effectivement ! Long story !

— C'est parce que je suis arrivée en Auvergne à l'âge de douze ans, au début de la guerre , précisa-t-elle, un léger voile passant, fugace, devant ses yeux. Avec ma mère. Elle est rentrée au pays, et moi je suis restée.

— Vous êtes photographe ?

— Journaliste et documentariste. Je travaille pour des magazines. Je réalise des reportages, des enquêtes, des choses comme ça.

— Un peu comme vous détective, nota Peter.

Une volée de pigeons traversa la place pour aller se poser sur les travées extérieures de la Cathédrale. Peter et Oksana formaient un joli couple. On se serait attendu à entendre quelques oiseaux gazouiller pour célébrer leur amour. Sauf qu'on était tout de même fin décembre. Il faudrait se contenter du roucoulement des pigeons.

— Où donc en est votre enquête, mon ami ? demanda Peter en caressant discrètement la main gauche de sa dulcinée. Vous pouvez parler librement. Oksana est au courant de tout. Elle a connu Thanya. Bien avant que je la rencontre d'ailleurs.

Et elle en savait même assurément un peu plus que moi.

— Elle avance, prétendis-je, de manière peut-être présomptueuse. J'ai eu l'honneur de la visite de vos collègues

hier soir.

— Je suis au courant, dit Peter en souriant. Ils dorment encore à l'heure qu'il est.

— Les folles nuits Sanfloraines. Ça vous laisse sur le carreau même les plus avertis des fêtards.

Je plaisantai. La capitale de la Planèze, un samedi soir, à l'abri de son écrin de pierres médiévales, aurait rivalisé, en matière d'animation, avec un mausolée perdu aux fins fond d'une forêt oubliée des hommes depuis des siècles.

— Ils m'ont laissé entendre que vous envisagiez d'acheter un bien dans le coin.

— On explore le marché de l'immobilier en effet.

— Et ça donne quoi ?

— Sinistré pour les vendeurs, et pas mal de bonnes affaires pour les acheteurs. Ce qui tombe bien, on est plutôt acheteur.

— C'est judicieux par les temps qui courent de disposer d'un pied-à-terre à la campagne, opinai-je en roulant une feuille de papier à cigarettes, estampillée « chanvre issue de l'agriculture biologique ».

— Une solution de secours, à vrai dire. Au cas où nous aurions besoin de nous replier.

J'allumai ma clope, aspirant avec ardeur une bouffée qui termina immanquablement dans mes poumons, et l'écrasai dans le cendrier en grimaçant.

— Vous essayez d'arrêter de fumer ?

— Mouais. Ça m'occupe les doigts, je tire une taffe ou deux, je jette le reste de la cigarette, et je me sens stupide à chaque fois. Mais ça m'apaise. J'essaie d'arrêter depuis quelques années. En vain.

C'était vrai. Certains se décident brusquement un matin au réveil, balancent le dernier paquet à la poubelle, et ne retouchent plus jamais au tabac. D'autres au contraire

semblent condamnés à fumer jusqu'à leur avant-dernier soupir. Moi, par exemple.

— La ferme ne vous convenait pas ?

— Thanya en est la propriétaire exclusive pour autant que je sache. Parfaite pour ce que nous avions à y faire à ce moment-là, mais trop excentrée pour s'y installer durablement. Vous n'y avez croisé personne j'imagine ?

— Hé bien si, figurez-vous. Votre voisin d'abord.

— Christophe ! s'exclama Peter. Comment va-t-il ?

— Il va bien, un chouette type, un peu solitaire. Sans lui, j'y serais encore, tanké dans la neige. Et à la ferme, dans la grange, à l'étage, j'ai été accueilli par une petite famille de blaireaux.

— Vous voulez dire, des blaireaux, genre animaux, avec de la fourrure et des dents ? dit Oksana en riant.

— Oui, beaucoup de dents.

— Il n'aura pas échappé à votre sagacité, commença doctement Peter, que nous n'avons pas consacré ce séjour champêtre à élever des blaireaux et pas non plus à faire pousser des légumes.

— Je sais. Nous avons mis les choses au point à ce sujet avec Michel-Ange et Léonard.

— Je vous la ferai brève détective. On s'est rencontré sur la Zad de Berg il y a trois ans, Thanya et moi. Oksana était là aussi d'ailleurs.

— En reportage, précisa la charmante documentariste.

— Un reportage « engagé », on va dire, ajouta Peter en souriant tendrement.

— Un sacré carnage cette ZAD de Berg, commentai-je. Combien de morts déjà ? Une dizaine ?

— 15 morts de notre côté. Et une cinquantaine de personnes qui passeront le reste de leur vie en fauteuil roulant. Une forme de guerre tout simplement. Avec des gens qui ont fait leur classe à Notre Dame des Landes, La Bure, Sainte-Soline, etc. Devenus quasiment des professionnels dans la guérilla rurale. Pareil dans le camp d'en face. Des flics

spécialisés, formés tout exprès pour casser de l'écolo.

— Mais aussi toute une vie qui s'organise, des liens qui se créent, des couples qui se font et se défont, ajouta Oksana en souriant doucement. J'ai publié un documentaire sur ce thème. La culture des groupes de militants. La vie quotidienne dans les ZAD.

— Et certains choisissent de prendre le maquis. C'est ce qui s'est passé pour Thanya. Et comme c'est une fille qui a la tête sur les épaules, elle a bien préparé le truc. Recruter et former une petite troupe, aménager des caches un peu partout dans le pays, établir des relations avec le réseau des autres groupes disséminés sur le territoire.

— D'où la ferme en vallée de l'Épie.

— Oui. Michel-Ange, Léonard et moi, on s'est contenté de leur donner un coup de main. Leur apprendre deux trois choses utiles. Mais il n'a jamais été question de les suivre dans la voie qu'ils avaient choisie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il doit y avoir d'autres moyens de résister je suppose.

Il réfléchit un instant.

— Je ne crois pas vraiment que l'action directe puisse changer quoi que ce soit au tableau global. J'ai peut-être tort. Mais je ne suis pas un idéologue. Plutôt un pragmatique. Je me sens mieux en demeurant à la périphérie. Un pied dans le système, un pied dehors.

— Oui, c'est un peu ce que nous avions deviné, dis-je en songeant aux hypothèses d'Yvan. Quoi qu'il en soit, mon objectif, c'est de retrouver Thanya, et d'en informer ma cliente.

— Sa mère, lâcha Peter.

— La pauvre Lisa, dit Oksana. Je l'ai rencontrée à l'époque où je fréquentais Thanya.

Nous compatîmes en lui accordant une minute de silence.

— Danilo, dit Peter à voix basse. Le type assis à l'autre bout de la terrasse derrière vous. On dirait bien qu'il nous observe.

Je fis mine de fouiller dans mon sac à dos posé contre la chaise à côté de moi, et jetai un bref regard, au risque de me tordre le cou, à l'autre bout de la terrasse. Devant ce qui semblait être un verre de jus d'orange, Denis était assis, raide comme un piquet. Il prit sans doute conscience que nous avions remarqué sa présence et s'intéressa vivement à une place de parking vide devant la cathédrale.

— Je le connais. Depuis pas plus tard qu'hier, c'est tout frais donc. Je le soupçonne de me filer le train depuis ce matin.

— Vous lui avez tapé dans l'œil, dit Peter, goguenard.

— Ça m'étonnerait. Il préférerait sans doute me refaire le portrait. Mais en attendant, il pense que je peux l'aider à retrouver une certaine jeune fille qui a dérobé un peu d'argent dans la caisse de son patron, un psychiatre de Chaudes-Aigues.

Peter s'esclaffa.

— Sérieux ? Je me demandais bien ce qu'elle fabriquait là-bas.

— Il est dangereux ? s'inquiéta Oksana.

— Je n'ai pas eu le temps de me renseigner sur lui. Disons, qu'intuitivement, j'aurais tendance à me méfier de ce genre de type. Là maintenant, si j'ai bien compris, il exerce l'honorable métier d'agent de sécurité dans un centre thérapeutique qui m'a semblé tout ce qu'il y a de tranquille et de pacifique. Mais que faisait-il avant cela ?

— Désirez-vous que j'aille lui toucher deux mots ? demanda Peter avec l'air serviable d'un homme qui se propose d'aller commander trois autres cafés au comptoir.

La perspective de voir Denis se frotter à Peter Reinhard n'était pas sans attrait. Cependant, excepté l'inimitié qu'il m'inspirait spontanément, je n'avais rien de sérieux à lui reprocher. Pas pour le moment.

— Non. Pas maintenant. Mais on ne sait jamais. Je préférerais retrouver Thanya et ses amis avant lui.
— Ah, fit remarquer Oksana. Il s'en va.

Les cloches de l'église sonnèrent bruyamment pour annoncer aux mortels qu'il était déjà 11 heures, et me rappeler que j'avais une mission à accomplir.

— Je vais être obligé de faire de même, dis-je. J'ai des courses à faire et le supermarché ferme à midi.
— On reste en contact détective, dit Peter. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, on reste dans les parages au moins jusqu'à mardi.

Je pris congé en serrant une main chaleureuse, puis en déposant une bise sur une adorable joue rose et brillante.

# 21.

Sur le parking du dernier supermarché low cost encore en activité, là où naguère deux autres enseignes, désormais fermées, lui faisaient concurrence, une bonne trentaine de véhicules attendaient dans la froidure que leurs conducteurs reviennent décharger leurs chariots. L'affluence habituelle du dimanche matin. Très relative si on la compare à la foule des consommateurs qui s'empresse dans les zones commerciales en bordure des grandes agglomérations.

Je m'engageai sans trop d'enthousiasme dans les allées déprimantes, poussant un caddie aux rouages grinçants, tout en consultant la liste des courses que m'avaient fourni mes compagnons de camping. D'une écriture fine et déliée, Maria avait noté : œufs, lait, farine, sucre en poudre, café. La graphie impétueuse et à vrai dire, quasiment indéchiffrable, du message délivré par Yvan, le rendait beaucoup plus équivoque. Toutefois je connaissais par cœur les besoins de mon cher voisin, toujours les mêmes, et je compléterai sans peine, de mémoire.

Un grand type au profil irrésistiblement chevalin vêtu des pieds à la tête en treillis militaire de camouflage me frôla sans ménagement en me doublant avec son caddie vide. Tiens, tiens, me dis-je, les nazis aussi font des courses. Peu probable que son camouflage le dissimule aux yeux d'éventuels ennemis. Il ne semblait pas m'avoir reconnu, et à vrai dire, paraissait extrêmement concentré sur d'autres aspects de l'existence. Il poussait son chariot tel un centaure, en direction du rayon boîtes de conserve. Mû par mon instinct de détective privé, je commençais à remplir mon caddie tout en gardant un

œil sur lui. On ne sait jamais. *De facto*, pensai-je en collectant deux paquets de farine et un sachet de sucre de canne bio, il avait un comportement à éveiller l'instinct non seulement d'un détective, mais aussi de n'importe quel observateur sensé.

Arrivé au bout de l'allée, il s'arrêta soudain, humant l'air artificiel du supermarché et leva les yeux au plafond comme s'il cherchait la source de la musique sirupeuse que diffusaient quelques hauts parleurs cachés dans le faux-plafond, chansonnettes sans intérêt, supposées détendre les clients tout en les inondant de messages subliminaux les incitant à claquer leur pognon. Puis il jeta un regard en coin, aussi discret qu'un ailier fort de basket-ball dans un congrès de personnes de petite taille, et s'engouffra soudainement dans le rayon voisin.

« Bizarre », songeai-je, en m'engageant derrière lui, ce qui tombait bien, car on arrivait au rayon des produits laitiers, items suivants sur ma liste.

Il s'arrêta net, à trois longueurs de caddie devant moi, et se saisit du premier article qui se présentait sous son nez, qu'il avait fort long comme il a déjà été dit. Juste devant lui, deux jeunes gens, un grand au teint basané et une jeune femme brune qui rigolait sans retenue aux blagues de son compagnon, venaient brusquement de faire demi-tour. Il baissa la tête ostensiblement pendant que ces deux-là passaient à côté de lui. Et de moi. Puis, comme un homme ayant soudain pris conscience d'un oubli fâcheux, il effectua à son tour une périlleuse volte-face avec son caddie, me frôlant une nouvelle fois sans me reconnaître.

Voyons, me dis-je. Mais c'était évident. Le nazi chevalin suivait ces jeunes gens. Il les filait. À sa manière. Catastrophique. Burlesque. Cochant toutes les cases du manuel de filature du parfait détective à la section : « erreurs à ne surtout pas commettre ».

Se retrouvant sans cesse dans les pattes des deux jeunes gens, manquant plus d'une fois de les emboutir carrément, oubliant de simuler son personnage d'innocent client en choisissant un article de temps en temps. Se reprenant brusquement si les cibles de sa filature s'étaient arrêté pour remplir le caddie. Il s'empressait alors de saisir la première marchandise qui se trouvait à hauteur de ses yeux : petits pots pour bébé, serviettes hygiéniques, boîte de taboulé, agrafeuse de bureau. Puis s'immobilisait à nouveau sans raison durant quelques secondes, la musique diffusée par le supermarché lui procurant l'irrésistible désir d'expérimenter, ici et maintenant, la méditation en pleine conscience.

La filature la plus déplorable qu'il m'ait été donnée de voir donc. Et, en ce qui concerne la mienne, de filature, puisque j'avais pris le parti de le surveiller de près : la plus facile. C'est bien simple, il n'avait d'yeux que pour eux, et j'aurais pu sans problème lui dérober son portefeuille et même son caddie sans qu'il s'en aperçoive.

Bon an mal an, suivant les deux jeunes gens que je commençais à envisager sous un œil intéressé, nous arrivions aux caisses enregistreuses.

J'aperçus, se reflétant dans la vitrine du kiosque à montres et bijoux, une silhouette bien trop familière à mon goût. Denis, l'agent de sécurité de Laduner. Lui aussi, faisait ses courses, muni d'un petit sac en plastique tout flasque. Après tout, il en avait le droit, et je ne pouvais lui en faire le reproche. Ça commençait tout de même à faire beaucoup de rencontres pour une seule matinée. Quand les coïncidences s'accumulent, c'est qu'elles n'en sont pas, des coïncidences.

Un des aspects les plus excitants dans ce métier, au moins autant que la recherche de jeunes femmes de bonne famille disparues, c'est la filature. Suivre une cible qui se déplace sans

se faire repérer procure pas mal d'adrénaline. Et j'ai toujours été plutôt bon à ce jeu-là. Les grandes surfaces commerciales ou le dédale des ruelles d'un centre-ville, constituent un environnement optimal. Une cible en mouvement, des tas d'endroits où se planquer, une foule dans laquelle il est aisé de se fondre, peu de risque de se faire pincer. C'est déjà beaucoup moins amusant, il faut l'admettre, quand la cible ne se meut pas, et qu'elle a choisi de consacrer sa matinée à lire tous les journaux de la semaine à la terrasse d'un café. Ou si elle passe la soirée entière vautrée dans un canapé devant un jeu télévisé en picorant des crackers au fromage, que vous avez eu la très déplorable idée de vous cacher dans le réduit d'un mètre carré à l'entrée de l'appartement, entre les balais brosse et les serpillières, et qu'il ne vous reste plus à attendre que le vainqueur du jeu soit proclamé et à prier pour, qu'à l'issue de ce dénouement, le téléspectateur se décide enfin à faire autre chose, de préférence un petit tour dehors histoire de se dégourdir les pattes.

Il est plus rare que le détective fasse lui-même l'objet d'une filature. Deux cas se présentent alors : ou bien celui qui vous espionne est un professionnel et les chances de s'en rendre compte sont minces. Ou bien c'est un amateur et dès lors, il est facile de le semer et d'y trouver même un certain plaisir. Denis, s'il me filait le train, se rapportait clairement à la seconde catégorie. En attendant d'adopter une stratégie pour la suite des évènements, il me fallait, comme tout mortel en ce bas monde, vider mon caddie et passer à la caisse.

— Salut Danny, dit la caissière, trente-cinq euros et vingt-cinq centimes.

— Salut Josépha, dis-je en me penchant pour lui faire la bise.

— Ça va ? T'as l'air soucieux ce matin.

— J'étais perdu dans mes pensées. Sinon, ça peut aller. Et toi, bientôt la débauche ?

— Et une semaine de congés à suivre, fit-elle, ravie.

— Super ! dis-je, en songeant à mes propres congés à suivre.

Récapitulons, me dis-je intérieurement, en sortant ma carte de crédit. Le nazi chevalin file, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce jeune couple, dont il y a tout lieu de croire qu'il appartient au groupe qui s'était rendu coupable d'abominables et vexantes exactions dans le camp d'Otto et ses disciples. Je file le nazi, et, par bénéfice collatéral, les amis de Thanya. Et Denis, semble-t-il, me file à son tour. Difficile de deviner ce que ce dernier comprenait de la situation.

Et je suis à pied, déplorai-je en regardant les amis de Thanya charger leurs courses à l'arrière de leur fourgonnette bleue, la fameuse fourgonnette bleue, avec son logo bizarre peint sur le capot, entremêlant une fleur de marguerite et un poing fermé. Le nazi, l'oreille collée à son téléphone portable, vaguement dissimulé derrière la cabine d'un camion de livraison, faisait probablement le point avec son leader vénéré. Quant à Denis, il devait m'observer depuis son propre véhicule.

Que devais-je faire ? M'avancer vers les jeunes gens avec un large sourire et leur demander des nouvelles de Thanya ? Pas dit qu'ils se montrent spontanément très coopératifs. D'autre part, c'était aussi me découvrir aux yeux du nazi, ce qui risquait de susciter des complications. Et surtout, j'offrais à Denis l'opportunité, si ce n'était pas déjà fait, de piger que ce couple sympathique avait un rapport avec la personne qui l'intéressait, c'est-à-dire Thanya Champigneul, la fille qui avait détroussé son patron au Centre Thérapeutique de Chaudes Aigues, et l'avait au passage humilié, lui, l'agent de sécurité.

Mauvaise idée donc. Mais je ratais une occasion de pister la fourgonnette bleue. Restait à retourner illico au camping, et si Denis continuait de me suivre, tant mieux d'une certaine manière, puisqu'il laisserait pour le moment Thanya et sa

bande tranquille. Les nazis m'inquiétaient un peu moins, celui-là en particulier, qui n'avait pas l'air spécialement futé. Une fois les courses savamment distribuées entre mon petit sac à dos et les deux pochettes en cuir disposées autour de la roue arrière, je lançai un coup d'œil discret sur le parking. Tous les protagonistes de cet enchevêtrement de filatures étaient remontés dans leurs véhicules respectifs. La camionnette bleu ciel, suivie d'une moto de moyenne cylindrée sur laquelle était juché le grand échalas nazi, filaient déjà vers la sortie ouest. Denis s'était engouffré dans une Volkswagen noire à moteur hybride, qui démarra sans un bruit quand j'appuyai sur les pédales de mon VTT à propulsion musculaire.

« Ok, mon gars, songeai-je. Je vais t'en faire visiter, du pays. »

Plutôt que d'emprunter les rues larges qui bordaient la ville haute, puis le grand boulevard qui descendait jusqu'en ville basse, je bifurquai sans crier gare à un rond-point et m'engageai dans une petite rue à peine carrossable qui passait sous les remparts. Le conducteur de la Volkswagen sembla hésiter, la chaussée étant à peine assez large pour accueillir l'engin, mais continua tout de même, à très faible allure, de me coller aux basques. Je tournai à gauche brutalement sur une ruelle gravillonnée précédée d'un panneau « Interdit sauf aux riverains » qui plongea sans doute Denis dans un bref moment de doute. Là, c'était déjà la pleine campagne, un assemblage de prairies et collines entourant amoureusement la modeste sous-préfecture. Il persista néanmoins à me suivre dans cette bucolique escapade, soulevant des nuages de poussière et des volées de graviers, faisant fi désormais de toute discrétion. Histoire d'enfoncer le clou, je traversai un petit pont de bois large comme deux guidons de bicyclette, et de là, franchement guilleret, me lançai dans une pente à forte déclivité, sur un sentier herbeux zigzagant dans les prés, là où nulle automobile n'aurait jamais risqué de s'aventurer.

Parvenu au pied de la descente, je me retournai pour admirer mon Denis, les mains sur les hanches, debout devant sa grosse automobile désormais inutile, tache noire vaguement obscène dans cet océan de verdure, brillant sous le timide soleil de midi. Il me regardait aussi, mais j'étais trop loin pour profiter de son air sûrement déconfit. Regagnant la route qui montait au camping, je lui souhaitai bien du courage pour faire demi-tour sur ce chemin étroit, une impasse qui s'achevait cent mètres plus loin dans un enchevêtrement de ronces et de cailloux.

Je regagnai le camping, tout ragaillardi par cette virée cycliste, et me précipitai sous la douche tandis que Maria déballait le contenu de mes sacs. Yvan, qu'Iris observait avec l'attention d'une apprentie cuisinière zélée, préparait une blanquette de lapin accompagné de légumes au curry. Le repas, durant lequel je ne manquai pas de tenir mes voisins informés des épisodes matinaux, s'éternisa, la sieste en fit autant, si bien que, à mon réveil il était déjà 16h30. Et, au solstice d'hiver, forcément, la nuit n'allait pas tarder à tomber.

J'avais hésité à remettre au lendemain ma visite au Lioran, là où les indices convergeaient vers une présence récente de Thanya et sa petite troupe. J'avais trop dormi et je souffrais du dos, un début de lombalgie, mal récurrent, conséquence de mes exploits vélocipédiques du matin, sans parler des évènements de la semaine. Le temps était venu de se poser un peu. Une semaine de boulot suivie de trois semaines de repos : le rythme idéal à mon avis pour vivre longtemps et en bonne santé. Plus tôt j'en aurais fini avec cette affaire, plus tôt je pourrais me prélasser tout à loisir en prenant du bon temps. Je massai machinalement mes lombaires, caressai tout aussi machinalement le crâne d'Iris qui m'observait comme si mes tergiversations lui importaient grandement.

— *I'm going now, dear*, lui dis-je en lui grattouillant affectueusement le crâne.

— *Cya later* !, me répondit-elle télépathiquement.

Je renflouai mon petit sac à dos, laçai mes chaussures de randonnée hivernales, et saluai la *Calathea orbifolia* en effleurant du doigt son feuillage sombre avant de quitter mon bungalow.

— Tu choisis décidément bien tes moments pour aller crapahuter dehors, fit remarquer Yvan en désignant les nuages sombres qui s'avançaient lentement depuis l'Ouest. Tu devrais avoir droit à quelques flocons. Un tout petit peu de vent. Rien de comparable à vendredi. Je doute que ça tienne sur le bitume. Par contre, là-haut, à la station, ça sera bien blanc.

— Je t'ai préparé une nouvelle clé USB avec du Gabriel Dupont, dit Maria. Et quelques sandwiches au cas où.

# 22.

Après avoir traversé le bourg de Murat au crépuscule, je m'engageai sur la nationale en écoutant le *Poème pour piano et quatuor à cordes* de Gabriel Dupont, dont m'avait longuement parlé Maria. Le pauvre Gabriel avait été emporté à l'âge de 36 ans par la tuberculose, en 1914. Sa carrière fut brève, maladive et son œuvre se teintait d'accents aussi mélancoliques qu'on pouvait s'y attendre. Le premier mouvement, « sombre et douloureux », rendait un écho palpable avec l'obscurité dans laquelle je m'enfonçais. La musique possédait une force dramatique irrésistible. Les premières mesures ouvraient un espace narratif dont il paraissait toutefois évident qu'il se refermerait de manière tragique. La route était déserte : seule la lumière vive diffusée par les phares du Chariot rappelait l'existence d'une vie humaine, la mienne en l'occurrence.

Toutefois, peu après Laveissière, je notai l'apparition d'une autre automobile à quelques centaines de mètres derrière la mienne. C'est rassurant d'une certaine manière de savoir qu'on n'est pas encore tout à fait seul, qu'il y a pour ainsi dire d'autres survivants. C'était moins rassurant d'imaginer qu'au volant de cette grosse cylindrée, un agent de sécurité patibulaire pouvait être installé. Impossible toutefois d'en être certain : dans le rétroviseur, je ne distinguai que les phares dispensant généreusement leurs vagues de lumière blanche dans la nuit Cantalienne.

Les pneus neige accrochaient correctement sur le bitume blanchi, mais, entraîné peut-être par le troisième mouvement du quatuor du pauvre Gabriel, « joyeux et ensoleillé »,

j'attaquai un peu trop vivement l'enfilade de virages après avoir dépassé une auberge en ruines. Le pick-up fit une légère embardée, manquant de peu d'emboutir la rambarde d'un pont. Je ralentis nettement jusqu'au rond-point du Lioran : le tunnel qu'empruntait la nationale et qui permettait de passer de l'autre côté de la montagne était fermé, comme tous les soirs en hiver – on considérait sans doute qu'après 18 heures, les habitants du coin n'avaient rien de mieux à faire que demeurer à l'abri chez eux, ce qui n'était pas entièrement faux. Dans le rétro, la lueur des phares de la voiture qui me suivait s'était atténuée.

Le destin funeste de la station de sports d'hiver du Lioran constituait à lui seul un résumé édifiant des bouleversements qu'avait subi cette petite partie du monde en peu de temps. Les pionniers des sports d'hiver, quelques skieurs issus de la grande bourgeoisie, avaient débarqué par le train à la petite gare en 1907, venus parfois de fort loin. Au cours du tumultueux vingtième siècle, le Lioran était devenu Super-Lioran, un bastion du tourisme local, offrant ses pistes et ses remontées mécaniques à des populations un peu moins privilégiées, les plus fortunées préférant les Alpes. Au tournant du millénaire, une grande partie de l'économie du département reposait sur le développement de la station, désormais munie de canons à neige artificielle, et d'une myriade de bâtiments divers et variés, immeubles et chalets, s'entassant autour du col. Cependant, parallèlement à cette irrésistible ascension vers la richesse et le succès, largement abreuvée par des financements publics, le climat changeait. La neige se faisait rare. Durant la décennie suivante, se succédèrent quelques hivers si doux qu'il parut absurde, même au plus fervent défenseur de la neige de culture, de faire fonctionner les canons. Des voix se firent entendre, de plus en plus vives, pour dénoncer l'accaparement des ressources aquifères pour le plaisir de quelques nantis, au détriment des populations locales. Et, bon an mal an, une litanie de saisons sèches, voire carrément arides, conduisirent les vacanciers à

effacer le Cantal de leur liste de destinations désirables pour l'hiver, les commerces installés à demeure mirent la clé sous la porte, les pisteurs et les secouristes migrèrent vers des massifs aux sommets plus élevés. Finalement, quelques années plus tard, la région mit un terme à la perfusion économique dont les lieux bénéficiaient encore, signant la fin d'une belle histoire et d'une sacrée gabegie financière.

Je laissai de côté le village de chalets en bois sur la droite et montai directement, guidé par l'instinct, au cœur de l'ancienne station, un ensemble de tours qui s'élevaient assez lugubrement sur une dizaine d'étages, offrant une multitude de logements au pied des pistes. Je m'efforçai de transformer le cacophonique et brinquebalant pick-up en un engin furtif et silencieux, éteignant mes phares avant de me garer au fond d'un immense parking quasiment désert, à l'exception de quelques véhicules regroupés derrière un long d'un muret qui les protégeaient à la fois des congères et des regards indiscrets. Un camping-car, une camionnette bleue, ainsi qu'une jeep Grand Cherokee à la tôle froissée. Légère montée d'adrénaline. J'étais probablement au bon endroit. Pas d'automobile pénétrant après moi sur le parking. Si j'avais été filé, je possédais malgré tout une longueur d'avance. Autant en profiter. J'allais à pied dans une épaisseur de neige ferme et douce en direction des tours et des bâtiments d'accueil. On était ici en altitude, à 1300 mètres : la neige tombée trois jours auparavant tenait encore au sol, tassée par le froid sur une épaisseur de vingt centimètres. Je pris le temps de faire le tour des bâtiments en espérant repérer l'indice d'une présence humaine.

Ah ! Sous la lueur de ma lampe de poche : des traces de pas qui montaient vers l'ancien point d'accueil des remontées mécaniques. À force d'emprunter le même itinéraire, elles avaient creusé un passage dans la neige. La chasse est bien plus facile en hiver après que la neige ait recouvert le sol – les proies sont désavantagées. Rien ne garantissait évidemment

que ces traces aient appartenu à Thanya et ses amis, mais ça ne coûtait rien de les suivre.

Une allée couverte reliait deux immeubles. De chaque côté, les devantures commerciales, bar-restaurant, crêperie, location de skis, magasins de vêtements et boutiques de souvenirs, témoignaient d'une époque désormais révolue : les vitrines barrées de peinture blanche, les planches de bois clouées en travers des portes d'entrée, les intérieurs vidés de leurs marchandises, et, dans la grande salle du bar où les skieurs autrefois se tenaient au chaud devant de plantureuses truffades après une journée passée à dévaler les pentes, les chaises étaient empilées dans un coin et les tables retournées.

Mes pas résonnaient, lugubres et plus bruyants que je ne l'aurais souhaité, sur les dalles en ciment. À la sortie, les traces dans la neige reprenaient, grimpant vers le cœur de station d'où partait la ligne de téléphérique. De larges baies vitrées opacifiées par les effets du temps et de l'abandon protégeaient encore les postes de paiement. Je les longeai le plus discrètement possible, et, soudain, j'aperçus une lueur au rez-de-chaussée du bâtiment central, celui qui abritait naguère le centre d'accueil et les bureaux de la station. Il y avait du monde là-dedans.

Au même instant, un objet dur et froid s'enfonça en bas de mon dos.

— Pas de geste brusque. Fais pas ton malin.

Je reconnus sans l'ombre d'une hésitation cette voix, sèche et cassante.

— Bonsoir Denis. Il me semblait bien avoir été suivi sur la route tout à l'heure. En promenade vous aussi ?

L'agent de sécurité du Centre Thérapeutique de Chaudes-

Aigues n'avait, comme à son habitude, aucune envie de papoter.

— On va aller voir tous les deux qui se cache là-dedans. Vous marchez devant. Et vous la bouclez.

— Il existe peut-être un moyen de s'arranger sans sortir les flingues, ne croyez-vous pas, Denis ? chuchotai-je en m'efforçant de prononcer son prénom avec la plus grande tendresse possible. Nous cherchons la même personne vous et moi.

— Ferme-là. T'es qu'un sale petit fouineur, et j'aime pas ça. Avec ton sale clébard.

Je la fermai donc, en partie convaincu par son raisonnement, excepté la remarque désobligeante sur Iris.

Je n'avais jusqu'à présent jamais noué une relation aussi intime avec le canon d'une arme. On m'avait menacé sans grande conviction avec un fusil de chasse, dans un entrepôt perdu en forêt d'Anlier, au cœur des Ardennes, mais la relation, certes mal entamée, s'était conclue devant une canette de bière et une causerie en définitive assez courtoise. Je voyais mal comment cette entrevue avec Denis pouvait se terminer de manière aussi conviviale.

Le canon de son arme appuyait précisément sur la fameuse vertèbre, située quelque part au-dessus des lombaires, qui me faisait souffrir sporadiquement depuis des temps immémoriaux. La L2 ou la L3, selon Tofu qui la débloquait régulièrement. Maria avait beau me dispenser des onguents divers et variés, et Yann jouer de temps en temps les chiropracteurs en appuyant très profondément à l'aide de ses deux pouces géants le long de la colonne, la douleur revenait toujours quelques semaines après la séance d'ostéopathie Samoane.

— Aie ! fis-je.

— Avance, chuchota Denis.

Si j'avais été plus jeune, songeai-je, j'aurais tenté quelque chose. Il existe trois manières d'agir dans cette situation embarrassante, d'après ce que j'ai appris non pas tant de l'expérience que de la lecture de polars, de romans noirs et de récits de science-fiction. La première consiste à effectuer de manière extrêmement rapide un mouvement de translation combiné à une rotation brutale tout en espérant que le type derrière le flingue n'ait jamais eu réellement l'intention d'appuyer sur la gâchette. Elle requiert énormément de souplesse et de vivacité, deux qualités dont, il faut l'admettre, je suis en partie dépourvu. C'est assez efficace au cinéma. Suicidaire dans la vraie vie. Et à tout le moins susceptible d'aggraver un lumbago. La seconde est réservée à ceux qui possèdent des pouvoirs spéciaux, téléportation instantanée de soi-même dans un lieu situé hors de portée des balles, ou la capacité à arrêter le cours du temps, ou encore à jeter un sort à son adversaire dans le but de le pétrifier par exemple. La plupart des enfants possèdent ce genre de pouvoirs dans leurs rêves, ainsi que les super-héros dans la fiction. Ce n'est donc pas vraiment une option. La troisième consiste à faire profil bas, obéir sans discuter et attendre la suite des évènements.

J'avais cinquante-cinq balais, et, pour être tout à fait honnête, au risque de décevoir mes admiratrices, n'avais jamais été capable, ni à vingt ans, ni à trente, de jouer les James Bond. Ma qualité principale jusqu'ici, dans les moments les plus agités de ma profession, consistait en mes dispositions remarquables à la course à pied. Je courrais vite, mais pas très longtemps. Généralement plus vite qu'un éventuel poursuivant. 1'52 au 800 m, 48'8 au 400 m. Voilà pour mes références. À relativiser tout de même, car elles dataient d'environ trente-cinq ans. Il ne restait pas grand-chose de ce talent, toutefois, si je passais outre le mollet droit qui piquait un peu, le genou gauche qui n'appréciait guère les inégalités du terrain, sans oublier les deux semaines qu'il fallait pour

m'en remettre, j'avais encore la possibilité, bon an mal an et en cas d'impérieuse nécessité, de m'enfuir à toutes jambes. Cependant, dans les circonstances présentes, même en détalant comme un lapin, ma fuite aurait pris fin au bout de cinquante centimètres, avec une balle dans le buffet. J'optai donc pour la troisième option.

— Où allons-nous par cette nuit bien fraîche ? demandai-je à mon probable futur assassin.

— Rendre visite à tes amis.

— Ok, dis-je sans trop savoir quelle pouvait être la conception qu'un type comme Denis se faisait de l'amitié. Toutefois, si je puis me permettre, ça vous ennuierait d'appuyer un peu moins fort avec votre pistolet. Ou, ce qui serait encore mieux, de le déplacer d'une dizaine de centimètres sur la droite par exemple ?

Ne tenant aucun compte de mes suggestions, il enfonça un peu plus profondément dans mes chairs meurtries le canon de son arme.

— Aie ! répétai-je.

L'accès au vestibule du hall d'accueil était libre, la paroi de verre qui le protégeait ayant été en partie détruite. Un couloir prolongé d'un escalier, d'où provenait la lumière que j'avais aperçue, se devinait tout au fond. Traversant le hall, entre les cabines de vendeurs de forfaits et les portiques électromagnétiques en panne pour l'éternité, je m'engageai dans l'étroit couloir en rasant le mur, suivi par un flingue et par le gars qui le tenait dans sa main. Des voix se faisaient entendre, plutôt jeunes, des rires aussi : manifestement, cette petite compagnie se croyait à l'abri des oreilles indiscrètes et ne s'attendait pas à recevoir de la visite. Sur un petit panneau, peu lisible dans la pénombre, je réussis à déchiffrer le mot : « réfectoire ».

Durant les quelques minutes durant lesquelles j'avançais, extrêmement lentement, jusqu'à la porte entrouverte, j'aurais pu, j'aurais dû, échafauder un plan. Malheureusement, mes capacités intellectuelles se trouvaient comme paralysées par le pistolet qui me torturait le bas du dos, et, à vrai dire, je n'avais aucune idée de ce que j'allais découvrir en ouvrant : une bande de hippies fumant des tarpets en ricanant, ou des maquisards armés jusqu'aux dents et prompts à dégainer – dans le second cas, me situant au beau milieu d'une éventuelle fusillade, mon espérance de vie s'effondrait sérieusement.

Passant à côté de moi, Denis jeta un œil à l'intérieur de la pièce, et, satisfait j'imagine de son examen, donna un énorme coup de pied dans la porte tout en me poussant devant lui. Interventions qui mirent subitement un terme aux rires et aux discussions, un peu comme si un groupe de collégiens dissipés venait d'être pris en flagrant délit par un maître d'école sévère.

— Personne ne bouge, dit-il d'un ton qui ne laissait guère de place au doute sur ses intentions, d'autant plus qu'il tenait l'arme à hauteur d'épaule, le bras tendu.

Je m'affalai sur un matelas occupé par une jeune femme aux cheveux bruns attachés en chignon, une cigarette au bec, demoiselle que j'avais croisée au supermarché ce matin-même.

— Eh ! s'indigna-t-elle, comme je la bousculai très involontairement.

Denis observait la petite assemblée, trois filles et trois garçons, disséminés dans une grande pièce, assis sur des matelas ou sur des chaises. Une petite table de camping au milieu de laquelle trônait une grosse lampe à batterie solaire autour de laquelle s'étalaient les restes d'un petit festin : pain, saucisson et fromages. J'en salivai d'avance. On se caillait sérieusement, mais planait sur le groupuscule rassasié un

épais nuage de fumée qui réchauffait presque l'atmosphère. Rien qu'à humer l'air ambiant, je sentis que les vertèbres L2, L3, et toutes les autres, se relâchaient : l'herbe faisait après tout partie de ma panoplie d'anxiolytiques préférés. Mieux valait toutefois attendre un peu avant de demander la permission de tirer sur le joint de ma jeune voisine.

— Désolé d'interrompre vos agapes, dis-je, histoire de détendre l'atmosphère.
— Pas de souci, répondit le grand gars basané qui accompagnait la fille au supermarché, assis à la table une cuillère à la main devant un pot de yoghourt. On attaquait le dessert.

Et, notant mon regard concupiscent s'égarant sur la tomme de fromage Salers à moitié entamée :

— C'est du local. Des producteurs du coin.
— Des sympathisants de la cause, précisa ma voisine.

Denis me lança un regard capable de transformer n'importe quelle créature vivante en rocher à jamais silencieux. Je résistai à la pétrification, mais la bouclai tout de même, fis taire mes désirs alimentaires et tolérai la frustration.

— Puisque que vous êtes là, dit en souriant une jeune femme que je reconnus aussitôt malgré son crâne rasé de près, vous mangerez bien un morceau Denis ?
— Thanya, dit Denis, en esquissant un quart de sourire.

Je ne le connaissais pas depuis longtemps, mais c'était la première fois que je le voyais sourire, et j'imaginais que ça ne devait pas arriver bien souvent. De fait le miracle ne dura pas plus d'une fraction de seconde, après quoi il la gratifia d'un rictus magique censé la transformer immédiatement en torche vivante. Mais Thanya Champigneul avait elle aussi de la ressource et résista brillamment au sortilège de l'homme de

main du docteur Laduner.

Je me retournai depuis mon matelas, qui n'était pas le poste d'observation idéal. Le grand gars au yogourt, de type arabe, aux cheveux bouclés, se sentit autorisé à parler.

— Tu nous fais les présentations Thanya ?
— Oui Lounès. Alors le gars avec le flingue se prénomme Denis, et j'ai eu l'honneur de le croiser lors de mon séjour à Chaudes-Aigues.

Toute la bande acquiesça gravement, ayant déjà eu vent de cette histoire.

— Vous remercierez votre patron pour sa contribution à la cause alors, lança Lounes en terminant son yogourt.

Denis dirigea immédiatement son flingue vers l'insolent. Lequel émit un sifflement admiratif.

— Un Magnum Baby Eagle !

Le propriétaire du Magnum n'avait manifestement pas envie de se lancer dans une discussion sur les mérites de son flingue.

— Mais l'autre là, reprit Thanya, en me désignant avec condescendance, je ne l'ai jamais vu de ma vie.
— Danilo Merien, dis-je, d'une voix moins assurée que je n'aurais souhaité, détective privé.
— Sans déconner ! fit la fille à côté de moi en s'écartant comme si elle voulait voir à quoi ressemble un détective privé.
— Bonjour, dis-je à voix basse à ma voisine de matelas.
— Moi c'est Cassandra. Comment allez-vous ?
— Ravi de faire votre connaissance Cassandra, même si les circonstances auraient pu être plus agréables. J'ai le dos en vrac mais pour le reste ça peut aller.

— Je suis douée pour les massages. Mais, à défaut, je dois avoir un cachet dans un sac à l'étage.

Denis leva les yeux au ciel. Même les maîtres d'école les plus sévères ont parfois du mal à rétablir l'ordre et la discipline devant un parterre de gamins rebelles et insolents. Toutefois, il est rare qu'un maître d'école se trimballe avec un Magnum.

— Ok, lança-t-il à la tribu. Tout le monde se tient tranquille. Je voudrais juste avoir une discussion avec la Miss, là. Le premier qui se met en tête de faire un truc héroïque, je lui colle une balle dans la tronche. C'est pigé ?

C'était la phrase la plus longue que je l'avais jamais entendu articuler. Parler le rendait vaguement plus humain. Une ou deux gouttes de sueur coulaient sur son front, qu'il essuya de sa main libre. Un autre signe indubitable en faveur de son humanité. Quoique, à bien y penser, on fabriquât de nos jours des androïdes beaucoup plus bavards. C'était paraît-il à s'y méprendre. Dans le cas de Denis, cependant, le doute subsistait.

— Tu sais pourquoi je suis là Thanya, dit Denis d'une voix qui s'efforçait vainement d'être douce, l'arme qu'il continuait de braquer sur les autres occupants de la pièce n'aidant pas.
— Oui. Je m'en doute un peu.

Plus je l'observais, plus elle me faisait penser à Charlize Theron, alias Furioza, dans *Mad Max Fury Road*. Le crâne rasé, le regard déterminé, une allure de leader incontestable. Je comprenais mieux l'effet ambivalent qu'elle suscitait dans les milieux militants écolos de Clermont. Sauf qu'elle est était blonde, du moins d'après les photographies, et possédait encore ses deux mains.

— Le docteur Laduner voudrait récupérer ce que vous lui

avez pris.

— Et si par hasard nous n'étions plus en possession de ce que je lui ai dérobé. Supposez par exemple que nous l'ayons déjà dépensé. Vous comptez faire quoi exactement ?

Le rictus à quoi se résumait le lexique émotionnel de Denis ne s'affaissa pas d'un millimètre.

— Je descends vos copains et vos copines, un par un. Jusqu'à ce qu'on trouve une solution.

— On est nombreux quand même, fit remarquer Lounes. Six, plus le détective.

— Je commencerai par toi alors, dit Denis en braquant l'arme sur son interlocuteur.

Voici le genre de moment où je regrette de n'avoir pas dissimulé sous ma parka un automatique ou un revolver. J'avais évidemment laissé mon spray anti-ours dans le coffre du pick-up, ne m'attendant pas spécialement à croiser un ours. D'ailleurs, Denis n'avait pas jugé bon de me fouiller. Les détectives privés ne font plus peur à grand monde. Si tant est qu'ils aient jamais inquiété qui que ce soit, excepté dans les livres et au cinéma.

Et c'est précisément à ce moment-là, alors que l'entrevue menaçait de s'enfoncer dans une impasse funeste, que l'enfer s'abattit sur le centre d'accueil de la station du Lioran.

# 23.

Une salve d'arme automatique déchira la quiétude de la nuit Cantalienne, suivie immédiatement de bruits de verre brisé et d'un rire glauque et dément. Une vitre de notre refuge vola en éclat.

— C'est quoi ce bordel ? gueula Denis dont la voix grave peinait à se faire entendre dans ce vacarme.

Il bondit aussitôt dans le couloir, l'arme à la main. À genoux, je me traînai jusqu'à une fenêtre qui n'avait pas encore été canardée. Des éclats rougeoyants pétaradaient tout autour du bâtiment, découpant l'obscurité striée de traits neigeux qui tombaient drus et verticalement.

— Restez allongés !

Mais Lounes, aussi curieux que moi, se postait déjà à mes côtés. Dehors, c'était son et lumière. Un petit feu d'artifice rappelant ces fêtes qui marquaient autrefois pour les vacanciers les veilles de Noël et du jour de l'An : retraites aux flambeaux sur les pistes illuminées pour l'occasion, match de hockey gratuit à la patinoire et concours de sculptures sur glace au pied des remontées mécaniques. Les festivités de ce soir se présentaient toutefois de manière plus confuse.

— J'y crois pas. Y'a des zombies dehors ! chuchota Lounes.

— Des zombies ? Non, je ne crois pas, mais des nazis sûrement, et je crois que vous les connaissez.

— Des zombies-nazis alors, comme dans *Dead Snow*, marmonna un petit brun à lunettes, recroquevillé sous une pile de couvertures derrière Thanya.

— Putain, fit Cassandra, ils se sont tous donnés le mot ou quoi ? On passait une soirée tranquille, et là, ça vire au n'importe quoi.

Je pris à partie le plus discrètement possible Denis qui se tenait à l'entrée du couloir, son Magnum à la main.

— Qu'est-ce que vous foutez ?

Il ne prit pas la peine de se retourner.

— Je déteste qu'on me tire dessus.
— On ne sait même pas combien ils sont dehors.
— On va pas tarder à le savoir. Et je vais faire en sorte qu'ils soient moins nombreux, dit-il en rasant le mur à la Tom Clancy.

Je le suivis à distance respectueuse dans le couloir juste à temps pour l'apercevoir traversant d'un pas leste l'espace du hall d'accueil jonché de débris de verre. Ce mec-là avait certainement servi dans les forces spéciales d'une armée d'élite. Un ancien légionnaire peut-être. Incapable de résister à l'excitation procurée par le sifflement des balles. Il devait s'emmerder à jouer les agents de sécurité dans un centre d'accueil pour dépressifs chroniques. Là où la violence s'épanouissait, il redevenait lui-même. Il reprenait vie, coïncidant enfin avec ce pour quoi il était venu au monde, comme si la fusillade avait réveillé l'homme d'action qui n'était qu'assoupi. Je ne voyais pour ma part aucune objection à cette métamorphose dans la mesure où il semblait désormais se désintéresser totalement de moi.

Voyant mal ce que je pouvais faire de plus, sinon me faire mitrailler sans pouvoir riposter, j'opérai une retraite tactique en direction de l'ancien réfectoire des employés de la station.

— Si je puis me permettre un conseil, jeunes gens, dis-je,

sans attendre leur assentiment, faut pas rester ici. Connaissez-vous un endroit où se replier histoire d'éviter de servir de cibles à vos petits copains quand ils vont se pointer ?

— On grimpe au second étage, ordonna Thanya d'un ton sans équivoque. Au dortoir. Billy, tu ouvres la marche avec la lampe torche. Lounes et Benoît, vous couvrez nos arrières au cas où. Cassandra, Audrey et moi, on ramasse tout ce qui traîne, on le fourre dans des sacs et on se barre.

Lounes fit surgir comme par magie une carabine qu'il extirpa d'un grand sac posé contre un mur. Benoît, un grand maigrichon avec une coiffure rasta s'empara d'une batte de base-ball, et le dénommé Billy, le petit gars à lunettes rondes, ouvrit la porte avec précaution.

— Safe ! Dépêchez-vous !

Et toute la troupe se mit en route silencieusement, empruntant un couloir obscur, puis un escalier, grimpant deux étages, encore un couloir pas du tout éclairé, avant de pousser une porte à deux battants donnant sur une vaste salle dotée de larges fenêtres. Un petit panneau crasseux affichait bravement : « Administration C5 – salle de réunion ».

Tout le monde reprit son souffle. Plusieurs faisceaux de lampes torches, dont la mienne, caressèrent discrètement le mobilier disséminé dans la pièce : tables et chaises, armoires métalliques, matelas et des couvertures principalement. J'aidai la petite troupe à déplacer les matelas contre les meubles, histoire de monter une barricade de fortune. Ça n'aurait pas beaucoup d'effet contre une kalachnikov, *a fortiori* plusieurs kalachnikovs, mais c'était mieux que de rester les bras croisés à attendre la mort. Par ailleurs, depuis les fenêtres, on disposait d'une vue imprenable sur la bataille qui se jouait dehors. Il n'y avait plus qu'à espérer que Denis soit réellement ce qu'il paraissait être : un putain de héros de série B capable d'anéantir à lui tout seul une bande de nazis armée

jusqu'aux dents. On réglerait le problème qu'il posait après.

— Putain de fachos, marmonna Lounes en rechargeant la carabine. Ils sont rancuniers en plus.

— Fallait s'attendre à ce qu'ils ne restent pas les bras croisés. S'en prendre à ce genre de tarés pour faire vos gammes dans la lutte armée, c'était quand même pas l'idée du siècle.

— On débute Monsieur, dit Cassandra, faut bien commencer par quelque chose.

Tout le monde s'était maintenant posté prudemment aux fenêtres, histoire d'admirer le spectacle avant d'en faire éventuellement partie. Lounes fit surgir des jumelles de son sac de combat et se posta à l'endroit adéquat pour analyser la situation.

— Y'a le grand maigre qu'est en train d'éclater le van avec une batte de base-ball ! s'écria Cassandra.

— C'est celui du supermarché, compléta Lounes.

Effectivement, Lounes l'avait croisé une bonne vingtaine de fois ce matin-même, mais je renonçai à lui révéler la filature dont Cassandra et lui avaient fait l'objet.

— Et regardez, là, derrière la cabine du remonte-pente, le costaud à l'air pas commode qui mitraille notre immeuble, dit Billy.

Celui-là, je le connaissais. Il avait même essayé de m'embaucher quelques jours auparavant.

Il y eut un échange de coups de feu. Dont certains venaient du rez-de-chaussée. Denis entrait probablement en scène.

— On se croirait dans un western, commenta Benoît.

— Ce serait cool si c'était pas flippant, fit remarquer Billy.

Lounes me passa les jumelles. Un petit gros dont le bas du visage était dissimulé par un masque en tissu sur lequel était imprimé une tête de mort, brandissait une batte de baseball qu'il abattait sur une innocente cabine de télésiège avec autant d'enthousiasme que le ferait un CRS dopé aux amphétamines avec sa matraque sur le crâne de militants écologistes. Masque ou pas, j'identifiai sans peine, en me fondant sur son allure physique singulière, le porcinet qui tenait lieu d'adjoint à Otto. Sa mission consistait sans doute à défoncer quelque chose, n'importe quoi faisant l'affaire à défaut d'un corps humain chaud et vivant. Au bas de l'immeuble, Otto détruisait avec application à coup de rafales de Kalachnikov les verreries du hall d'accueil de l'ex-station de ski alpin, lesquelles avaient vaillamment résisté jusqu'à présent à l'épreuve du temps. Quant à l'homme-cheval, il en avait effectivement après les véhicules garés sur le parking, sans doute en mémoire de sa filature de la matinée au supermarché.

Au fond de la salle, Thanya s'activait avec son téléphone portable. Appeler les flics n'était en rien une option, pour de multiples raisons, à commencer par le fait que la plupart des belligérants présents dans la station de ski abandonnée et ses alentours avaient certainement bien des délits à leur actif, mais aussi parce que les forces de police constituaient par elle-même un facteur de trouble, notamment ces dernières années, où la consigne semblait avoir été donnée de tirer à vue avant toute sommation.

— Peter ? dit-elle d'une voix qui pouvait passer pour presque mielleuse.

La petite assemblée, d'un même mouvement de tête, reporta son attention vers la demoiselle qui s'efforçait de communiquer via son smartphone malgré le chahut.

— Tu m'avais bien dit qu'en cas de problème, on pouvait compter sur toi ? Parce que là, on a un problème. Et même plusieurs en fait.

Silence. Nous espérions tous pouvoir effectivement compter sur lui.

— Oui, il est là, répondit Thanya en me regardant. Oui, Denis aussi. Tu es au courant ? Ok… Ok… D'accord. C'est gentil. Ok. Vous faudrait combien de temps ?

« Pas trop longtemps si possible », priai-je.

— Super. On va essayer de tenir jusque-là.

Aux dernières nouvelles, c'est-à-dire pas plus tard que ce matin, Peter buvait un café en bonne compagnie en terrasse en face de la cathédrale à Saint Flour. Et ses collègues pionçaient dans leur chambre d'hôtel à deux pas. Il fallait espérer que les petites affaires qu'il comptait mener les aient conduits à passer, comme ils en avaient l'intention, la nuit dans les parages. Je calculai brièvement le temps nécessaire pour déplacer une équipe d'intervention rapide depuis la capitale locale. Une bonne demi-heure, la route étant à peu près libre de neige.

— En attendant la cavalerie, va falloir se préparer à un siège les amis, dis-je.
— On n'a qu'une carabine, fit Lounes en chargeant deux cartouches dans le magasin de son arme.
— Et une batte de base-ball, ajouta Benoît en caressant son article de sport.

Thanya me sollicita d'un petit air narquois.

— Et vous ? Je croyais que les détectives portaient toujours un pistolet sous leur veste.

— Pas moi en tous cas. De toute façon, j'étais censé retrouver une jeune femme disparue. Participer à une bataille rangée n'était pas prévu au programme.

— Mission accomplie pour la jeune femme, fit Thanya en souriant.

Je devais admettre que ces jeunes gens ne manquaient pas de courage et de sang-froid. Les gosses de leur âge, et l'immense majorité des gens en réalité, se seraient effondrés en larmes avant de se rendre à leurs agresseurs, en implorant leur grâce. Mais pas eux. On devinait qu'ils s'étaient précisément formés pour ce genre d'aventure, et chacun s'affairait sans hésiter, qui déplaçant des meubles pour renforcer une barricade, qui arrachant des pieds de chaises pour en faire des armes contondantes, qui surveillant l'évolution de la situation depuis les fenêtres. J'assistais, dans le transport d'un épais matelas, la dénommée Audrey, une costaude avec de petites lunettes rondes, jusqu'ici parfaitement silencieuse, dont la joue droite était zébrée d'une cicatrice qui témoignait d'un possible passé de combattante dans les tranchées d'une ZAD.

Autour du bâtiment, les combats devenaient confus. Encore plus confus qu'ils ne l'étaient déjà. Denis était entré en action, car on entendait régulièrement le claquement sec du Magnum résonnant dans le hall d'accueil. En réponse, le cheval et le porcinet nazis opérèrent promptement une retraite stratégique à l'abri d'un amas de bobines de câbles de téléski épais comme un avant-bras.

Lounes entr'ouvrit la fenêtre et posa le canon de sa carabine sur le rebord. La détonation, saturant l'espace sonore restreint de notre refuge, fit perdre immédiatement 10 % des capacités auditives de toutes les personnes présentes.

— Bordel ! préviens-nous, mec ! s'indigna Benoît en se massant l'oreille droite.

Il y eut encore des cris et encore des coups de feu. Lounes nous informait depuis son poste d'observation.

— J'en vois deux qui se barrent en courant vers le mini-golf, deux nazis. On dirait qu'ils arrêtent les frais. Le troisième, celui avec la Kalachnikov, je le vois pas. Il doit être dans le hall d'accueil à jouer à cache-cache avec Denis.

Effectivement, on entendait, deux étages au-dessous, quelques éclats d'une voix qui se voulait virile. Celle d'Otto, incontestablement. Trop indistincte pour qu'on comprenne la signification de son message. Encore le tacatacatac de la mitraillette. Qui s'interrompit brutalement dans un shlack sinistre. J'imaginai Denis se déplaçant tel un super agent secret furtif entre les pylônes du hall d'accueil, s'approchant de sa proie avec délectation.

— Merde, cria Otto, d'une voix distincte pour le coup.

Puis le silence s'installa. Lourd. Pesant. Flippant. Interminable. Comme s'il ne restait plus au rez-de-chaussée que des cadavres. Plus de boum et de tacatacatac. Avec un peu de bol, la Kalachnikov s'était enrayée. Le genre de truc qui arrive forcément à quelqu'un comme Otto. Un bon quart d'heure durant lequel on n'entendait plus que les souffles inquiets de la petite troupe recluse dans l'ancienne salle de réunion transformée en dortoir. Benoît sifflota discrètement une mélodie qui m'était familière. En furetant dans mes archives musicales intérieures, je finis par reconnaître la *Ballad of the sad young men*, de Burt Bacharach. Je levai les sourcils avec admiration dans sa direction, me réjouissant que d'aussi jeunes personnes écoutent encore le grand et délicat Burt. J'eus presque envie de chantonner avec lui, mais Cassandra, à qui il restait encore des tympans pas trop abîmés, s'écria soudain :

— Écoutez ! Une voiture !

— À tous les coups, c'est la cavalerie, dit Benoît.

— Ou les keufs, suggéra Billy.

— Ça fait deux mois qu'on crèche ici, et on n'a jamais vu un keuf, fit remarquer fort à propos Lounes.

— On reste concentrés, fit Thanya.

Tout le monde gardait les yeux fixés vers la porte d'entrée de notre bastion. On entendait quelques bruissements à peine perceptibles, ponctués de sons plus lourds, comme des corps s'affalant sur le sol. Un cri, un râle, une plainte. Et des pas montant l'escalier. Chacun de nous agrippait son arme de fortune avec plus de fermeté. Enfin, une voix chantante venant du premier étage :

— Youou ? Y'a quelqu'un ? Vous êtes là-haut ?

— C'est Michel-Ange, s'écria Cassandra, toute joyeuse. On est là ! Deuxième étage, première porte à droite.

# 24.

— Salut la compagnie, dit Michel Ange en poussant devant lui un Otto accablé, tête baissée et paupière gauche en berne, qui se tenait l'épaule droite, vaguement sanguinolente.

— Bonsoir les amis, dit Léonard qui tenait en respect Denis, beaucoup plus digne.

— Thanya, Détective, tout le monde, dit Peter en guise de salutation. Ça me fait plaisir de vous revoir.

— Vous êtes un putain de miracle les gars, dit Cassandra, sincèrement admirative. Je vous aime. Définitivement.

— Et comment va Lounès ? fit Michel Ange.

— On fait aller mon pote. Des hauts et des bas. La routine quoi.

Thanya et Peter s'échangèrent de petits signes discrets qui ne m'échappèrent pas. Je savais ce qui liait tout ce petit monde depuis leur séjour à la ferme en vallée de l'Épie.

— Regardez sur qui on est tombé en se promenant dans le coin, dit Michel-Ange tout en invitant fermement Otto et Denis à s'asseoir contre un mur et en leur entravant poignets et chevilles avec de petites cordelettes. Ça va ? Pas trop serré ?

Denis regardait droit devant lui, sans sourciller : on aurait pu lui trancher une oreille qu'il n'aurait même pas cligné des paupières. Otto, quant à lui, créature apparemment plus sensible, se tortillait, en proie à une souffrance qu'on devinait intense.

— Quelqu'un sait qui sont ces deux messieurs ? demanda Léonard à notre petite assemblée. Nous avons également cru

apercevoir à notre arrivée deux autres personnes qui détalaient dans les sous-bois.

— Ils n'y sont pas allés de main morte, s'indigna Michel-Ange en désignant Otto. Je sais bien que les sports d'hiver, à l'époque du réchauffement climatique, ça peut légitimement exaspérer. De là à dézinguer une station de ski à la Kalachnikov.

— L'avant-veille de Noël en plus, crut bon d'ajouter Léonard. C'est pas respectueux je dirais.

Peter s'agenouilla auprès d'Otto, comme s'il hésitait entre le rouer de coup de poing et lui donner une petite tape sur l'oreille en punition de ses méfaits. Il se contenta d'ôter délicatement sa veste matelassée afin d'examiner la blessure à son épaule.

— Ça fait mal ?
— Putain oui, gémit le nazi.
— Et c'est comment ton petit nom ?

Comme il ne répondait pas, je fournis gracieusement l'information.

— Otto qu'il s'appelle.
— Ah. Et il fait quoi dans la vie Otto ?
— Il est militant politique. National Socialiste. Enfin, « national » surtout.
— C'est vrai Otto, dit Peter d'une voix mielleuse et peu engageante. T'es un nazi ? T'as perdu ta langue Otto ? Tu souffres ? Bon. Dis-moi. C'était quoi ça ? L'attaque à mains armées là ? Le retour de la vengeance des méchants nazis ? Vous ne vous êtes pas remis du suicide de votre führer dans son bunker ? Et pourquoi vous en aviez après ces jeunes gens ? Vous auraient-ils causé des soucis par hasard ?

Il sourit à Thanya et ses amis.

— Ils ont tiré sur mes chiens ! s'écria Otto en grimaçant.

— Même pas eu besoin, expliqua Lounes. Tes bergers allemands, ce qu'ils voulaient, c'était des câlins. Impossible de s'en débarrasser.

— Je confirme, ajouta Billy, même que c'est moi qui me suis occupé d'eux histoire qu'ils traînent pas dans nos pattes. Ils me lâchaient plus. On a bien failli les ramener avec nous d'ailleurs.

— Putain de clébards, râla Otto.

Il essuya du revers de la main le petit filet de sang qui coulait du coin de ses lèvres.

— Vous vous pointez en plein milieu de la nuit, on sait même pas qui vous êtes, vous explosez nos groupes électrogènes, vous cramez nos réserves de bouffe. Les gosses étaient morts de trouille.

— Avoir des gosses déjà, fit Cassandra. Être un enfant de nazi en 2035. Putain de cauchemar.

— Y'avait pas que les gosses à être flippés si je me souviens bien, commenta Lounes.

Otto cracha sur le côté, en prenant soin toutefois d'éviter d'asperger qui que ce soit, et notamment son voisin, Denis, qui ne pipait mot et semblait se désintéresser totalement de la conversation.

— Ça va le nazi, dit Benoît. C'était juste un test. Un entraînement. On a tué personne au final.

— Pas l'envie qui nous manquait cela dit, ajouta Lounes.

La grande carcasse de Michel-Ange se gondolait littéralement.

— Génial ! Se faire la main en détruisant des nazis. On voit que vous avez été à bonne école les amis.

— Remarque, ajouta Léonard, ça leur fait une utilité aux

nazis, c'est un truc à creuser, s'en servir de cobayes. Personne ne portera plainte, c'est un bon exercice, avec une valeur éthique en plus. On fait une bonne action tout en s'amusant.

— L'entraînement et la simulation c'est une chose, mais le réel y'a que ça de vrai, continua Michel-Ange.

Otto marmonna quelque chose comme quoi c'était pas un jeu, et rirait bien qui rirait le dernier, qu'ils ne perdaient rien pour attendre, et ainsi de suite.

— Vous pouvez vous marrer, dit-il en torturant nerveusement du bout de ses doigts libres la cordelette qui lui serrait les poignets. Je fais marrer tous ceux que je ne tiens pas dans le viseur de mon fusil. Jusqu'à ce que ça change.

— Otto, sérieusement, dis-je, la seule fois où vous avez tiré sur un être vivant, c'était un canard et vous l'avez raté.

Michel-Ange récompensa cette diatribe menaçante en tapotant de manière inamicale l'oreille droite, la plus petite, du nazi. Otto le regarda d'un air mauvais. Après tout, son délicat tortionnaire à la peau brune lui inspirait sans doute de sombres pensées qu'il préférait néanmoins, dans ces circonstances, garder pour lui.

— Celui-là, je l'ai déjà croisé, fit Peter en désignant Denis. Ce matin au café, vous vous souvenez de moi ?

Denis s'en rappelait certainement, vu qu'il avait passé un bon quart d'heure à nous observer avec attention. Mais il ne daigna pas le confirmer. Thanya se dévoua pour le présenter à ceux qui n'avaient pas encore eu l'honneur de le faire sa connaissance.

— Denis. J'ignore son nom de famille. On s'en fout d'ailleurs. Un agent de sécurité, rien à avoir avec les autres abrutis. Bosse pour un médecin psychiatre qui a ouvert un centre thérapeutique à Chaudes-Aigues. On s'est rencontré là-

bas. Nous avons eu un léger différend.

Denis cligna des yeux comme s'il s'éveillait d'une profonde léthargie et regarda fixement Thanya. Laquelle soutint bravement son regard de tueur professionnel.

— Et c'est un peu ma faute s'il est là ce soir parmi nous, crus-je bon d'ajouter, en prenant un air sincèrement désolé. Il me file depuis ce matin. D'un autre côté, il aura occupé nos assaillants pendant un bout de temps.

— Ouais, dit Lounès, Il n'a pas hésité à se lancer seul dans la bataille contre les nazis.

— C'est bien, Denis, fit Michel-Ange, Je respecte ça.

— On dirait Tom Clancy, sérieux, commenta le petit à lunettes.

Denis demeurait insensible à l'admiration qu'on lui portait. Mon petit doigt, ou plutôt le moignon de mon petit doigt, me suggérait qu'il nourrissait une certaine rancœur, dirigée sans doute contre le monde entier, et nous tous en particulier.

Peter, assis sur un bureau bancal, contemplait la scène d'un air amusé. Thanya, restée debout, affichait un visage relativement impassible. Je la soupçonnais d'être troublé par la présence de son ancien compagnon plus que par la tournure des événements. Ses amis s'affairaient autour de sacs à dos qu'ils remplissaient comme s'ils s'apprêtaient à partir en voyage dans la minute. Ce qui n'était pas une mauvaise idée d'ailleurs. Quant à moi, j'essayais d'imaginer la suite de cette réunion au sommet, tout en évaluant les chances de me barrer discrètement en cas de rebondissements désagréables.

Michel-Ange et Léonard nettoyaient leurs pistolets tout en surveillant d'un œil les deux hommes assis contre le mur. Otto geignait en s'efforçant d'éponger le sang qui coulait encore, quoique modérément, de sa blessure à l'épaule. Denis regardait fixement Peter, comme s'il avait été possible, juste

en y pensant très fort, de lui exploser la cervelle.

Peter prit la parole, puisant son autorité dans le fait patent que ses acolytes et lui avaient des armes à leur disposition, et pas les autres.

— Bien. Puisque nous voilà tous réunis, il serait peut-être temps de reprendre nos esprits et de faire un petit bilan de la soirée. Je suis persuadé que notre ami détective a encore une ou deux questions à poser. Qu'en pensez-vous Danilo ?

Je n'en pensais rien de particulier, mais j'avais après tout une enquête à conclure, alors : pourquoi pas ?

— Thanya ?
— C'est donc vous qui me cherchez partout ? dit la jeune femme.
— Les nouvelles vont vite n'est-ce pas ?
— Qui est-ce que vous envoie ? Ma mère je suppose.
— Vous supposez bien.
— Elle vous paye pour ça j'imagine ?
— Oui mademoiselle.
— J'espère qu'elle a mis le paquet. Ce serait bien la première fois qu'ils lâchent du fric pour moi.
— Cela dit, je ne suis manifestement pas le seul à vous courir après. Et je crains d'être le cadet de vos soucis.
— Ça ira, vous en faites pas pour moi.
— Vous êtes consciente que les choses auraient pu mal tourner mademoiselle ?

J'employai malgré moi le ton d'un adulte faisant des remontrances à une adolescente turbulente. Thanya répondit par un rictus assez dédaigneux. Ses acolytes gardaient les yeux au sol ou s'affairaient autour de leur sac à dos.

— Vous avez provoqué un sacré bordel dans le coin. Pour résumer, et sous réserve d'épisodes que j'ignore encore, vous

avez réussi en quelques mois à dévaliser un centre thérapeutique, vandaliser un camp retranché de survivalistes nazis, sans oublier la somme que vous avez piquée dans le coffre de votre paternel.

— Pfff, une infime partie de son immense fortune, soupira-t-elle. Celle-là, vous n'étiez pas obligé de la mentionner, vraiment. Bon. J'imagine que vous êtes content de vous ? Vous m'avez retrouvée, je suis en vie, tout est bien qui finit bien.

Je m'étais spontanément lancé dans une série d'admonestations, incarnant une vague figure paternelle, à mon grand étonnement. Il faut croire qu'un père sommeille quelque part en moi, qui s'était jusqu'à présent tenu relativement discret. À bien y penser, qui suis-je pour reprocher à de jeunes gens de prendre des risques là au nom d'une cause que j'embrassais largement soit-dit en passant. Déjà, je n'avais pas fait de gosses. Ceux-là faisaient preuve d'un courage dont je ne pouvais me vanter. Et la fin justifie parfois les moyens. En l'occurrence, Thanya avait besoin de ressources pour financer ses activités – difficile de faire appel à des dons exonérés d'impôts ou des subventions quand vous envisagez de renverser le capitalisme. Pour être honnête, en dépit de l'admiration qu'elle suscitait chez moi, je m'inquiétais surtout pour son avenir et celui de ses amis. On avait besoin de gens comme eux, à l'heure où la plupart des humains pensaient exclusivement à sauver sa peau. Mais leur engagement risquait de prendre aussi l'allure d'un sacrifice. Comme l'avait suggéré Yvan hier soir, ce genre d'histoire avait toutes les chances de finir mal.

Peter prit la parole, s'adressant à son ancienne compagne d'une voix très douce.

— Je crois que le détective s'inquiète pour vous tous. Comme ta mère. Et moi aussi au fond. Je ne fais pas de politique, ou du moins pas comme toi. On en a suffisamment

discuté. Mais sur le fond, je suis d'accord. Ce monde est pourri jusqu'au trognon. Vous voulez faire péter des bâtiments publics, piller des bourgeois, avilir des nazis. Ça me va. Je trouve ça plutôt cool. Mais je ne fais pas ce genre de truc. Je fais autre chose, à ma manière. J'essaie de foutre le bordel depuis l'intérieur du système. Vous préférez l'attaquer de l'extérieur. C'est votre choix et je le respecte. Il n'empêche : soyez un peu plus prudents.

— Merci Peter, dis-je, c'est aussi ce que je pense. Désolé d'avoir donné l'impression de vous faire des reproches Thanya. En attendant, j'imagine que vous devriez filer d'ici au plus vite, et de préférence assez loin du Cantal.

Thanya acquiesça.

— Ok. Vous êtes gentils tout plein. De toute façon, on doit vous remercier pour ce soir.

— Quant à l'argent emprunté au Centre Thérapeutique, dit Léonard histoire de changer de sujet, nous pourrions considérer qu'il s'agit d'une modeste contribution du docteur Laduner à la lutte contre le capitalisme, qu'en dites-vous Denis ?

Denis demeura imperturbable. Cette histoire de fric lui était probablement passée au-dessus de la tête. Par contre, l'humiliation qu'il avait subie en se faisant alpaguer par Peter et ses hommes, il ne la digérerait certainement jamais.

— Bon, fit Michel-Ange. Qu'est-ce qu'on fait de ces deux-là ?

Ces deux-là étaient assis par terre : Denis muré dans un silence buté, Otto pleurnichant sur sa blessure, apparemment à l'agonie. Il eût toutefois encore la force, dans un dernier râle, de s'indigner :

— Vous allez me laisser crever ici fils de pute ?

— Si tu persistes à nous traiter de fils de pute, expliqua posément Léonard, on fera peut-être mieux que ça. Par exemple te faire avaler tes organes génitaux de facho, ou te découper les orteils un par un et te les enfoncer dans les narines. Les nazis, vois-tu, ça m'a toujours inspiré des choses un peu excessives. Alors que, par ailleurs, je suis plutôt un garçon mesuré.

— C'est vrai, continua Michel-Ange, Autant que possible, nous préférons éviter de recourir à toute forme de violence.

— Sauf avec les nazis.

— Oui, bien entendu. Avec les nazis, c'est permis.

Je n'imaginais pas Michel-Ange ou Léonard, sans minimiser leur potentiel créatif, s'adonner à ce type d'atrocités. Ma très modeste expérience en matière de tarés, songé-je en me caressant le moignon du petit doigt de la main droite, m'avait appris que tout le monde ne disposait pas à la naissance d'aptitudes au sadisme et à la perversion. La petite équipe autour de Peter Reinhardt me paraissait plutôt du genre réglo. Mais j'avais peut-être tort, qui sait ? En attendant, le pauvre Otto n'en menait pas large.

— Ok les mecs, chouina-t-il, soudainement moins bravache. Déconnez-pas. Appelez une ambulance. Je vais me vider de mon sang là.

— La balle t'a juste effleuré Dugland, dit Benoît.

— Non, C'est pas Dugland son vrai nom, crus-je bon d'ajouter. C'est Bourgain. Jean-François Bourgain. Otto, c'est son pseudonyme.

— Sérieux ?

— Ben oui.

Tout le monde se mit à ricaner excepté Denis que la blague ne dérida pas d'un iota. Peter, assumant son rôle de maître de cérémonie, leva la main pour calmer l'assistance.

— Voilà ce qu'on va faire. Mes copains et moi, on va se

ramasser sur Saint Flour, parce qu'il se fait tard et qu'on n'a pas encore dîné avec vos histoires. Notre collègue détective, va retourner à son camping, parce que cette station, c'est pas vraiment un endroit où traîner la nuit pour une personne de son âge.

— 55 ans Peter. Je n'ai que 55 ans.

— Oui mais bon, vous pourriez être mon père hein !

J'acquiesçai en grimaçant au rappel de cette implacable réalité.

— Et pour vous deux…

Il soupira en regardant les deux hommes tenus en respect par l'arme de Michel-Ange.

— Voyons. On vous laisse vos téléphones portables et vous vous démerdez.

Otto hocha la tête. Denis réussit sans aucune peine à dissimuler sa reconnaissance infinie. À mon avis, son esprit obtus se trouvait déjà fort occupé à concevoir le coup d'après, à planifier une vengeance sanglante. Une partie de moi, plus ou moins refoulée diraient les psys, considérait avec sérieux l'éventualité de lui coller dès maintenant une balle dans la tête afin d'éviter de futures complications. Mais Peter n'avait pas la tête aux assassinats. Il paraissait de bonne humeur et je le soupçonnais d'être assez satisfait d'avoir eu l'occasion de jouer les héros devant son ancienne compagne, laquelle ne manifesterait sans doute aucune reconnaissance explicite, mais n'en pensait pas moins. J'aurais été prêt à parier que ce jeune homme irait loin.

Sur le parking, quelques plumes blanches virevoltaient avec grâce, créatures éphémères engendrées par la nuit hivernale, se déposant sur une couche de neige moelleuse dans laquelle on s'enfonçait jusqu'au bas des chevilles. Chacun s'apprêtait

désormais à quitter les lieux, dans la mesure où il disposait d'une certaine liberté de mouvement. Otto, ayant récupéré son téléphone portable s'efforçait d'expliquer à son interlocuteur qu'il était en vie, mais un peu amoché, lui reprochant au passage de manière assez confuse de l'avoir lâchement laissé en plan au beau milieu d'une bataille rangée, qu'il saurait s'en souvenir, mais qu'il fallait de toute urgence faire appel au « docteur ». Denis avait disparu sans que personne ne l'ait remarqué. Peter et ses collègues l'avaient sans doute escorté jusqu'à la Volkswagen qu'il avait garée à côté de mon pick-up. La petite équipe de Thanya rassemblait ses affaires. Lounes était sorti pour récupérer la fourgonnette bleue et la rapprocher du centre d'accueil de la station. Je saluai la compagnie, tout en gardant un œil sur Otto, passablement abattu. Il y avait de quoi si l'on songeait aux humiliations qu'il avait eu à subir ces derniers jours.

— Les cons. Ils se sont barrés en courant quand l'autre taré a commencé à leur tirer dessus. Et ils ont pris la bagnole.

— Va falloir réviser votre manuel de guérilla tactique les gars, persiflai-je. Peter a embarqué ton flingue je suppose ?

Il hocha la tête tout en continuant à se tenir l'épaule.

— Je dois avoir un truc de cassé. Ou alors ça a touché un nerf. Bordel, ça fait vraiment mal.

— J'en doute pas. Écoute. Je vais te déposer au carrefour d'Ussel, à l'entrée du plateau. Et là, tu t'arrangeras avec tes supers potes. Pas de blague pendant le voyage hein. Je dois avoir quelques outils dans le coffre du pick-up, et j'hésiterai pas à te fracasser l'épaule là où t'as déjà mal. Compris ?

Otto, alias Jean-François, était un abruti de nazi, mais un abruti pathétique. Et, en lui faisant une fleur, j'espérais m'attirer ses bonnes grâces au moins pour un temps : après tout, nous étions condamnés à cohabiter sur la Planèze avec une poignée d'autres gens. Autant éviter de multiplier les

rancœurs et les inimitiés.

Peter s'approcha de moi. L'air manifestement satisfait.

— Finalement, votre enquête s'est déroulée sans encombre, détective.

J'avais failli être lacéré par une maman blaireau protégeant ses petits, mourir de froid quand mon pick-up s'était tanké dans une congère au beau milieu d'une tempête de neige, et me faire canarder par un psychopathe et une bande de nazis dans une station de ski abandonnée. À part ça, je devais convenir que tout s'était déroulé sans catastrophe majeure.

— Comme sur des roulettes.
— Si vous avez besoin de nos services, n'hésitez pas. Vous savez où nous joindre.
— Le dimanche matin au bar de la cathédrale. Et vous passerez le bonjour à Oksana.
— Je n'y manquerai pas !

Je laissai un message écrit pour informer Maria que tout allait bien, et que je m'apprêtai à rentrer toute affaire cessante et enchaîner immédiatement sur trois semaines de repos complet. Ou trois mois. Il me restait cependant une affaire à conclure. J'avisai la fille de ma cliente qui sortait du hall d'accueil, un volumineux sac sur l'épaule. Elle me fit un signe de la tête.

— Alors ? dis-je.
— J'ai un truc à vous demander
— Je suis tout ouïe.
— Juste par curiosité, je peux savoir ce que vous allez raconter à ma mère ?
— Humm. Je ne sais pas. Une version des choses. Une version minimale sans doute. D'abord, lui dire que vous êtes en vie. En bonne santé. Ensuite, que vous avez décidé de

quitter le Cantal. Et l'Auvergne. Faire votre vie ailleurs. Très loin d'ici. Et que vous la rappellerez un de ces jours.

— Mouais. Pas mal.

— Rien ne vous empêche de lui laisser un petit message. Dites-lui que vous m'avez rencontré. Que je suis un chic type et que je mérite mon salaire pour la peine que je me suis donnée.

Elle éclata d'un rire presque enfantin. Là, elle faisait soudainement son âge.

— Ça craint vraiment pour vous tous ici. Je doute que les nazis ou ce psychopathe de Denis renoncent à vous mettre le grappin dessus. Vous avez eu de la chance.

Elle reprit un air sérieux. Le visage d'un chef de meute qui avait en charge une palanquée de louveteaux, certes déterminés, mais encore naïfs.

— Encore un truc. Ma mère. Elle n'est pas si soumise qu'elle en a l'air. Un jour peut-être…

— Elle ira voir ailleurs, complétai-je.

— Oui. Quelque chose comme ça.

— Bonne chance à vous Thanya. Soyez prudente. Un peu plus prudente que ces derniers mois.

— Vous aussi détective. Et achetez un flingue !

— J'y songerai la prochaine fois.

# 25.

Après avoir abandonné Otto à un carrefour au beau milieu de nulle part, plongé dans la nuit la plus obscure et un froid glacial, je pris la route de Saint Flour. Sur la clé USB, après le quatuor de Gabriel Dupont, Maria avait glissé les promenades pianistiques regroupées par Janacek sous l'admirable titre : « Sur un sentier recouvert ». Il s'agissait là d'une musique de deuil que le génial compositeur avait composée après le décès d'Olga, sa fille unique, à l'âge de 21 ans. J'étais simplement heureux de m'épargner la peine d'annoncer à la mère de Thanya une aussi mauvaise nouvelle. Un léger vent de Nord-Est soulevait des volutes de neige sur la route, créant des commencements de congères que j'évitais en roulant au beau milieu de la chaussée, tout en mâchant un des sandwiches préparés par Maria. L'avantage de la conduite dans un pays où l'on ne s'attend pas à trouver grand monde sur les routes à cette heure de la nuit, c'est qu'on peut prendre ses aises sans craindre l'accident.

Je songeais à Thanya et ses amis. De jeunes gens qui avaient décidé de mener une guerre. De leur point de vue, j'étais certainement un lâche. Comme tous les autres. Un vieux qui n'avait pas levé le petit doigt pour éviter la catastrophe quand il était encore temps. Des mondes s'effaçaient, un par un, des espèces animales n'existaient plus que dans les albums photos et les documentaires, des populations entières étaient condamnées à la famine et à l'exil pendant que d'autres s'empiffraient. Et moi je m'efforçais juste de sauver ma peau, me contentant en quelque sorte ce désespoir tranquille dont parlait Thoreau.

Ces gamins avaient grandi dans un autre monde que le mien. Ils avaient choisi de se battre. Il était trop tard. Depuis un bout de temps. Ils le savaient sans doute. Comme disait Jonathan, il est faux de dire que nous n'avons rien fait pour empêcher cette horreur. La vérité, c'est que nous avions fait tout ce qu'il fallait, avec un zèle admirable, pour que ça empire. Et que nous persistions, comme s'il y avait encore quelque chose à sauver, sinon à espérer. « Nous », c'était toutefois beaucoup dire. Certains avaient contribué plus que d'autres aux malheurs des temps.

J'étais blasé peut-être. Las de mes propres indignations. Ma colère avait fini par s'éteindre, faute d'espérance, comme s'il fallait à la colère ce genre de combustible pour l'entretenir. En me rabattant sur un projet autrement plus modeste, j'essayais de conserver une certaine dignité. J'en avais encore les moyens. Ça ne durerait sans doute pas. Pour les plus pauvres, la précarité voilait l'horizon. Il ne pouvait être question que d'assurer le lendemain, et, dans les périodes les moins dramatiques, les jours suivants. Tenir le coup en attendant quoi ? La fin du monde ? C'était assez présomptueux. La perte du monde qu'on habitait. Le peu qu'on possédait. Ça ne menait nulle part. L'ultime épisode du nihilisme ultralibéral se déroulait sous nos yeux, et nous en étions, consciemment ou pas, les acteurs.

Je traversai notre petite capitale provinciale, tout à fait déserte à cette heure-ci, avant de m'engager sur le grand chemin qui menait au camping. Aucune automobile ne circulait. La ville était plongée dans l'obscurité la plus épaisse : il y avait longtemps qu'on avait renoncé à toute forme d'éclairage public. Les habitants préféraient passer la soirée au chaud près du poêle et les pénuries de carburant avaient condamné les véhicules à l'immobilité. Difficile de croire que des êtres humains vivaient encore sur ce plateau si l'on n'avait pas aperçu ici et là des rais de lumière s'échappant des volets mi-clos.

Je dépassai le chalet en bois qui faisait office de bâtiment d'accueil, empruntai une allée gravillonnée serpentant entre quelques emplacements herbeux séparés par des haies de thuyas que la sécheresse avait sans doute irrémédiablement abîmés. Au bout de l'allée, deux des trois mobile-home étaient encore éclairés. Je rentrais chez moi. Maria avait laissé l'ampoule extérieure allumée, sa manière à elle de dire qu'elle veillait en attendant mon retour. J'éprouvai, à l'égard de cette délicate attention, une reconnaissance infinie. La porte du bungalow s'ouvrit : Iris en surgit en aboyant tandis que je garais le pick-up. Je me mis à genoux en sortant de l'habitacle et ma chère épagneule se jeta sur moi. Câlineries et léchouilles.

— *A hae nae brou o this, when you tak the gate* !

— Moi non plus ma belle, je n'aime pas ça, *when I left and let you alone*.

— *Ye'r a sicht fir sair een* !!

— *Me too baby*, je suis content de te retrouver.

La silhouette de Maria se découpait sur le seuil. Les rideaux du mobile-home d'Yvan se soulevèrent discrètement.

— Rentre vite, il fait froid, dit Maria, j'ai fait un grog ! Iris, va chercher Yvan. Tu vas tout nous raconter Danny !

Je fis un petit signe à la fenêtre de notre voisin et m'engouffrai dans la chaleur de la modeste casemate.